L'Initiation

Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS ☧ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

25e VOLUME. — 7me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1894)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 14, rue de Strasbourg, Paris.

Administration, Abonnements : 29, rue de Trévise — Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà sept années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

Changement d'Administration

DE L'INITIATION

Notre ami Chamuel, l'heureux éditeur à qui le Spiritualisme doit déjà la publication de 160 ouvrages, vient de se rendre acquéreur de l'*Initiation*. C'est donc 29, rue de Trévise, que devront dorénavant être adressés tous les abonnements et réclamations. Nous engageons tout spécialement nos abonnés à nous signaler les numéros qui n'arriveraient pas régulièrement afin de faire à la poste les réclamations nécessaires.

En quittant l'éditeur Carré, nous tenons à le remercier de ce qu'il a fait pour l'*Initiation* qu'il a acquise alors qu'elle ne faisait pas encore ses frais et qui a été amenée, sous son administration, à cette clientèle de 1,600 lecteurs qui fait de notre organe une des rares publications périodiques *gagnant de l'argent*. Ce détail, bien que très matériel, a son importance pour prouver la vitalité de l'occultisme. Voilà pourquoi nous avons pu créer un organe hebdomadaire, le *Voile d'Isis*, qui va prendre un nouvel essor sous peu.

La Direction.



PARTIE INITIATIQUE

Le Concile de Nicée[1]

Défrayés des frais de voyage par les finances de l'Etat, des quatre points cardinaux les évêques accoururent. Ils seraient venus de la lune, si la lune eût eu des évêques, pour voir un Empereur chrétien.

Il y a désaccord sur leur nombre. Le chiffre officiel de l'Eglise en inscrit trois cent dix-huit. Selon le patriarche Eutychius, renommé par ses biographes pour sa profonde connaissance des choses ecclésiastiques, il y en eut deux mille quarante-huit. Mais il paraît que Constantin, pour circonscrire le débat dans des limites possibles, fut obligé d'éliminer la plupart de ces chefs d'Eglise.

(1) L'éditeur Flammarion met en vente ce jour même l'œuvre posthume d'Eugène Nus « *Vivisection du Catholicisme* ». Nous sommes autorisés spécialement à présenter à nos lecteurs un extrait de cet ouvrage remarquable que tous les spiritualistes voudront posséder. Jamais une telle lumière n'avait été projetée sur les origines et l'évolution du catholicisme. (En vente chez Chamuel, 29, rue de Trévise, 3 fr.)

« Ayant entendu les avis de tous les évêques assem-
« blés, écrit Eutychius, il fut étonné de la diversité
« des croyances. Il y en avait qui faisaient deux Dieux
« du Christ et de sa mère, qu'ils subordonnaient éga-
« lement au Dieu suprême; c'étaient les Barbares ou
« Marcionites; d'autres, c'étaient les Sabelliens, fai-
« saient naître le Verbe du Père, comme la flamme
« de la flamme; d'autres encore, les Eliens, faisaient
« traverser Marie par le dit Verbe, comme de l'eau :
« entré par l'oreille, le Verbe était sorti par où sortent
« les enfants. Il y en avait qui faisaient créer l'Homme-
« Christ par Dieu même, pour l'envoyer habiter dans
« fils de Marie qui avait ainsi pu être appelé Fils de
« Dieu, ce Dieu étant unique et simple de substance
« comme de personne, sans Verbe ni Saint-Esprit :
« c'étaient les Pauliniens de Paul de Samosate. Les
« Marcionites reconnaissaient trois Dieux : le bon, le
« mauvais et le moyen. »

Ces diverses opinions pouvaient certes se soutenir, ni plus ni moins que les autres. Mais, au lieu de l'unité, on abordait le chaos. Trois cent dix-huit s'entendant pour réprouver les systèmes de leurs collègues, Constantin leur confia la tâche d'établir un Credo commun, dans lequel il se chargeait de ranger toutes ces Eglises. Même dans les trois cent dix-huit, sélectés par l'Empereur, la plupart étaient peu aptes à digérer ces matières métaphysiques. Au dire de l'évêque Sabinus, qui recueillit les Actes du Concile, les pères de Nicée étaient aussi simples et aussi ignorants que, hélas! ils étaient grossiers.

D'après les historiens de l'Eglise, le début ne fut

pas heureux. Selon Socrate de Sozomène, les Pères, croyant n'avoir été appelés en présence de Constantin que pour l'entretenir de leurs affaires personnelles, « oublièrent en un instant ce qui n'importait qu'à la religion et au culte, se prirent de violentes querelles, et s'accusèrent réciproquement avec une indécence et un acharnement indicibles. » Beaucoup remirent à l'Empereur des mémoires relatant les méfaits dont ils accusaient leurs collègues.

On croit, dit l'abbé Fleury, que ce furent les évêques ariens qui se rendirent coupables de cette infraction à la fraternité chrétienne. Si le brave abbé eût penché pour Arius, on *croirait* probablement que ce furent les évêques orthodoxes qui dénoncèrent leurs confrères. Eusèbe de Césarée, quoique inclinant vers l'hérésie, raconte le fait sans commentaire, et la postérité, *quelque reculée qu'elle soit*, n'éclaircira jamais ce point, car Constantin, en plein concile, lança au feu tous ces libelles sans vouloir y jeter les yeux.

« — Quand il entra dans l'assemblée, disent les « pieux écrivains, couvert de pourpre, d'or et de pier- « reries, ses yeux baissés et la rougeur de son front « respiraient une douceur royale. Il refusa de s'asseoir « avant que tous les évêques eussent pris leur place « et lui eussent fait signe d'en faire autant. Alors il « s'assit humblement sur une chaise basse, toute bril- « lante d'ornements en or. »

Sa réponse au discours d'Eusèbe de Césarée, qui lui souhaite la bienvenue, ne fut pas moins empreinte de modestie et de douceur :

« — Il conjura ces très chers ministres de Dieu de

« ne manifester qu'un même sentiment et qu'une « même opinion, et de se rendre par là eux-mêmes « très agréables à Dieu, tout en faisant une chose que « lui, Constantin, regarderait comme étant, de leur « part, le plus signalé des bienfaits. »

Si ce racontar officiel des premiers historiens de l'Eglise n'a pas été inventé par ces plumes sacerdotales, pour rehausser le sacerdoce dont le règne allait commencer, l'attitude prise par Constantin devant ces pères de Nicée, dont l'esprit et le caractère lui avaient, à première vue, inspiré une si mince considération, ne peut guère être attribuée qu'à la volonté d'inculquer à ses sujets le respect de ces évêques, ministres du Dieu chrétien dont il se faisait un associé. Mais peu importe le mobile ou la mobilité de ce César si justement rangé, dans tous les cas, parmi les saints de notre Eglise. Ce sont les œuvres du Concile et non celles de Constantin qu'il s'agit d'examiner.

Les trois cent dix-huit évêques furent présidés par Osius. On croit, dit l'abbé Fleury, que ce simple évêque de Cordoue fut président du Concile en qualité de légat du pape Sylvestre, empêché par son grand âge de faire le voyage de Nicée. L'abbé Fleury sait très bien que nul n'a pu croire cela, surtout au temps du Concile, où il n'y avait pas de pape. Le simple évêque de Rome fut convoqué comme les autres, et se fit représenter par deux membres de son clergé, uniquement destinés à faire tapisserie, car ces Latins, qui brillèrent rarement par la science, ne savaient pas même le grec. Si l'évêque de Cordoue fut le légat de quelqu'un, il fut celui de l'Empereur dont il était le

favori et le grand collaborateur, dans cette entreprise politique de concentration chrétienne.

Les *on dit* et les *on croit* de ce bon abbé Fleury, employés, annonce-t-il dans la préface de son histoire, pour exposer les affirmations dénuées de preuves suffisantes, comme on en rencontre tant dans les fastes ecclésiastiques, s'appliquent invariablement à un seul ordre de faits : ceux qui lui semblent utiles aux intérêts catholiques. Jamais on ne dit ni on ne croit ce qui pourrait contrarier les doctrines qui lui sont chères. Ne lui en faisons pas un crime ! nous glissons tous, plus ou moins, sur la pente de nos désirs, et ces faiblesses de l'esprit méritent d'être excusées quand elles sont involontaires.

Maintenant que le calme est rétabli et que tous les couteaux tirés ont été remis en poche, abordons, avec le Concile, la question qui l'a réuni, vaine, absurde, ou tout comme on voudra l'appeler, ainsi que l'a dit Constantin, avant qu'il se vît forcé de se mêler à la querelle.

Il s'agit donc de décider, à l'unanimité, ou tout au moins à la majorité des voix, si le Fils est créé par le Père. Jusqu'à la fin du IIIe siècle, ce fut l'opinion générale.

Les apôtres, même Paul ; les évangélistes, même Jean ; les plus fantasques gnostiques, même ceux qui dans le Christ ne voyaient qu'une apparence, les partisans de l'hypostase, le supposant détaché de Dieu, avec mission de créer les mondes, ont tous admis que la source existait avant le ruisseau, le foyer avant la

flamme, et qu'entre la partie et le tout il y avait inégalité d'étendue, comme différence de qualité entre la cause et l'effet.

Mais cette vulgaire logique du simple bon sens humain, bonne pour les choses de la terre, n'est pas admise dans le ciel. A l'inverse des anciens sages, qui enseignaient dans leurs temples la loi d'unité de la vie expliquée par cet aphorisme : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », le Saint-Esprit des chrétiens, incarné dans quelques têtes, découvre, au bout de trois cents ans, que c'est justement le contraire. Dans la logique divine, le fils, qui est engendré, est pourtant inengendré, absolument comme le Père. Ce fils, qui n'est pas un fils, ne pouvant avoir de père, puisqu'il est inengendré, et qui pourtant prie son père dont il se déclare le fils, tous deux égaux en puissance, comme ils le sont en essence, quoique le père soit supérieur, ainsi que le fils l'a dit, et ce troisième inengendré, tout à fait égal aux deux autres, bien qu'il procède de l'un d'eux, ou même de l'un et de l'autre, — c'est une question à débattre, et qui sera débattue, à grands renforts de conciles, coupant même l'Eglise en deux, — constituent le plus beau gâchis divin qui ait jamais irradié de la pauvre cervelle humaine.

Ces malheureux n'ont pas vu qu'en basant leur orthodoxie sur la parité d'origine et l'égalité de puissance et de qualités de leur fils et de leur père, ils démentaient le fils lui-même qui répétait à satiété : « Mon père est plus grand moi », et qu'ils faisaient du doux Jésus le premier des hérétiques.

Entre la doctrine arienne et la consubstantialité, la distance était pourtant mince. Etant donnée l'idée empruntée au mythe hindou de l'incarnation divine, tout s'arrangeait aussi mystiquement que possible, sans blesser la saine raison. Voici la profession de foi des évêques ariens soumise au concile de Nicée :

« — Ils croient en un Dieu unique, seul inengen-
« dré, seul éternel, seul sans principe, seul immortel,
« seul tout-puissant, seul gouvernant et dirigeant
« toutes choses, qui a engendré son fils unique avant
« tous les siècles, afin qu'il existât et vécût, et par
« lequel il a ensuite créé les siècles et tout ce qu'ils
« comprennent. Ils confessent trois personnes: le Père,
« le Fils et le Saint-Esprit. Dieu, cause absolue de
« tout, est seul sans commencement. Il fut avant le
« Christ qui n'est ni co-éternel, ni co-inengendré avec
« le Père. »

Certes, ces articles de foi, qui reliaient la croyance chrétienne à celle des vieux sanctuaires, par l'intermédiaire de saint Paul et de saint Jean, offraient une pâture suffisamment raffinée aux abstracteurs de quintessence. Les plus mystiques des seconds fondateurs de l'Eglise, Justin, Cyprien, Denis l'Aréopagite, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien même, s'en étaient tous contentés.

« — Il fut un temps, dit Tertullien, où Dieu n'était ni juge ni père. »

Bien longtemps avant Arius, toute l'Eglise était arienne, sauf les sectes encore juives qui, comme Paul de Samosate, faisaient de Jésus un homme supérieur par ses vertus, et quelques philosophes unitaires à leur

façon, — c'était peut-être la bonne, — qui ne voyaient, avec Sabellius, dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit que trois aspects du grand Être.

De toutes ces inventions sur la Nature divine, la seule qui fût complètement extravagante était celle qui devait triompher. Et, pour que rien ne manquât à ce monument d'aberration, on déclara que c'était son absurdité même qui devait le faire accepter. Dieu, étant l'incompréhensibilité absolue, ne pouvait se rencontrer qu'aux antipodes de la raison qui est la faculté de comprendre. L'absolument insensé nous rapprochait seul de lui. C'est l'explication du *Credo quia ineptum*, plus logique qu'il n'en a l'air. — « Mon opinion, dit Athanase, est la seule que je ne comprenne pas. » C'est pour cela qu'il l'a soutenue.

Deux mots grecs, *homoousios* et *homoiousios* jouèrent un grand rôle dans le concile ; *homoousios* signifie *même substance*, *homoiousios* semblable en substance. Athanase voulait le premier, Arius n'admettait que le second.

Cet *i* grec, appelé *iota* dans sa patrie, apporté, dit-on, comme un rameau d'olivier entre les belligérants, par la sœur de Constantin, au lieu d'être un trait d'union, ne fut qu'un brandon de plus jeté dans la grande discorde. On devine à quels *distinguo*, ornés de thèses et d'antithèses, se livrèrent ces docteurs pour déterminer le point précis où l'identique se sépare de l'homogène, où ce qui est semblable diffère, et où, trois personnes distinctes, unies quoique divisées, sans cesser de se confondre, sont l'une à la droite de l'autre, et la troisième on ne sait où, sauf quand

il y a des conciles qu'elle a mission d'inspirer.

L'*homoousios* d'Athanase finit pourtant par l'emporter, et la malheureuse princesse, qui comptait sur son iota, fut repoussée avec perte.

La grande déclaration de Nicée, qui fait encore loi aujourd'hui pour le monde catholique, se résume dans son anathème, accompagnement obligé de toutes les professions de foi :

« — L'Eglise de Dieu, catholique et apostolique,
« anathématise ceux qui disent qu'il y avait un temps
« où le Fils n'existait pas, ou qu'il n'existait pas
« avant d'avoir été engendré. »

Arius et deux ou trois évêques refusèrent de se soumettre, préférant la malédiction. Le pouvoir séculier, qui ne voulait plus de disputes, déclara qu'*homoousios* était le mot véridique et envoya en exil tous ceux qui n'en voulaient pas. Pour en finir à jamais avec ce débat des essences qui troublaient la paix de l'Empire, un décret impérial condamna les écrits d'Arius à subir le supplice du feu. Ceux qui ne les brûleraient pas, ou ne les feraient pas brûler par les autorités compétentes, encourraient la peine de mort.

Avec la même facilité, Constantin trancha la question de la célébration de la Pâque, qu'un édit fixa au dimanche pour toute la chrétienté. Quelques menus canons concernant la discipline furent en outre élaborés, pour occuper les entr'actes.

Telle fut l'œuvre laborieuse du concile de Nicée accouché par l'opération césarienne, œuvre néfaste autant qu'inepte, qui n'a pu maintenir sa vie qu'à la

façon des vampires, en buvant des gorgées de sang.

Les politiciens d'aujourd'hui, qui prennent encore sa défense, disent que cette façon de concevoir la divinité a fait la civilisation et fut le salut du monde.

« — Si la doctrine arienne eût prévalu, a écrit M. le duc de Broglie, Jésus-Christ n'eût été qu'un demi-dieu. A côté ou au-dessus de lui, la crédulité populaire n'eût pas manqué de placer d'autres êtres surhumains, pour établir quelques échelons entre le Ciel et la Terre. »

Il nous semble qu'en dépit de la divinité de Jésus, la crédulité populaire s'est suffisamment livrée à ce genre de fabrication. Si ces saints, parfaitement surhumains, puisqu'ils font tous des miracles, chacun dans sa spécialité, ces Madones, noires ou blanches, ces Notre-Dame de la Salette, de Lourdes et d'autres lieux, dont les chapelles font concurrence au maître-autel du Dieu suprême, ne sont pas au-dessus de lui, elles sont, du moins, tout à côté et diffèrent peu de la légion païenne rangée autour de Jupiter.

La superstition naïve a beau changer d'étiquette, elle est la même dans tous les temps, ainsi, hélas ! qu'un peu plus haut, ou (si l'on veut) un peu plus bas, la politique religieuse ou la religion politique.

EUGÈNE NUS.

L'HALLUCINATION

La matière solide peut passer à l'état liquide, de celui-ci à l'état vaporeux et de l'état vaporeux à l'état gazeux ; dans ce dernier état elle est invisible, c'est-à-dire qu'elle ne modifie plus pour nous les vibrations lumineuses ; aussi le vulgaire croit-il que la matière à à l'état gazeux est anéantie. Pourtant il est facile de comprendre que, si nous voyons encore les vapeurs et si nous ne voyons plus les gaz, c'est que notre œil n'a pas une portée suffisante pour arriver à ce résultat et que, si nous trouvions le moyen d'étendre la portée de notre œil, il pourrait nous faire percevoir les gaz tout comme il nous fait percevoir la matière dans ses autres états.

Les gaz existent, quoique invisibles ; les chimistes le savent bien. Il y a encore d'autres choses qui existent sans qu'on puisse les percevoir directement : la chaleur, l'électricité, le magnétisme. Les effets produits dans le monde par ces choses prouvent que les substances appartenant au monde invisible sont aussi bien des réalités que les subtances appartenant au monde visible.

Il y a encore d'autres choses qui sont invisibles : nos sentiments, nos idées, et qui cependant produisent des effets dans le monde physique. Rien peut-il pro-

duire des effets ? A coup sûr non. Les idées sont donc quelque chose ; il est vrai qu'elles n'appartiennent pas à la classe des objets physiques, qu'on ne peut pas les ranger parmi les choses matérielles ; mais forcément, elles appartiennent à un certain ordre d'existence que nous pouvons nommer le *monde idéel*. Nous devons alors considérer les idées comme des faits d'ordre idéel, tandis que les objets physiques sont des faits d'ordre matériel.

Le sens commun accepte les idées, comme tout le reste, sans en rechercher la nature ni l'origine ; si d'aventure son attention est attirée là-dessus, comme il n'a qu'un critérium pour estimer la réalité, à savoir les qualités physiques, il perçoit immédiatement que les idées sont dépourvues de ces qualités, d'où il conclut aussitôt qu'elles sont des non-réalités, des choses qui n'existent pas, des riens. Il pense que l'homme les crée en les tirant du néant et qu'en disparaissant de sa conscience, elles retombent dans le néant.

Cette opinion sert de base à la théorie de la création *ex nihilo* et aussi à la croyance au néant, idées répandues chez tous les hommes dépourvus d'éducation philosophique, comme il est facile de le constater dans leurs raisonnements qui fréquemment les contiennent à leur insu. Parmi les philosophes occidentaux, il en est peu qui aient su s'élever à la conception de l'existence réelle des idées, qui aient reconnu en elles des êtres et des objets appartenant à un ordre d'existence différent de l'ordre matériel. Pourtant, si les idées sont des êtres, — et il n'est pas besoin de longues réflexions pour le comprendre, — il faut bien

qu'elles appartiennent à un ordre d'existence, lequel, pour être différent de l'ordre physique, n'en comprend pas moins, comme celui-ci, des objets et des êtres variés.

Parmi leurs qualités, les êtres ont la capacité d'entrer en rapport les uns avec les autres ; la perception des êtres de l'ordre physique est un rapport entre eux et nous ; ce rapport manque entre nous et les êtres de l'ordre idéel, — chez le commun des hommes. Nous percevons les êtres de l'ordre physique au moyen de nos sens ; si nous ne percevons pas les êtres de l'ordre idéel, c'est que nous manquons de sens propres à leur perception ; mais, si l'humanité recevait des sens nouveaux, ou si, ce qui revient à peu près au même, ses sens actuels pouvaient être appropriés à la perception du monde idéel, nous pourrions avoir une connaissance expérimentale des êtres peuplant ce monde.

L'état de gaz et l'état d'idée, de même que l'état de chaleur, d'électricité, de magnétisme, ont un caractère commun : celui d'être hors de la portée immédiate de nos sens ; ils appartiennent tous au monde invisible, dont le monde idéel est une portion. Le monde invisible a une frontière commune avec le mond physique, comme nous le montre la disparition de la matière passant à l'état de gaz.

Nous avons vu que, si notre œil ne perçoit pas les gaz, ce n'est point parce que ceux-ci manquent d'existence, mais bien parce que notre œil n'a pas une portée suffisante pour les apercevoir. En occultisme, on appelle une portion du monde invisible voisine de

nous *monde astral*, et le monde idéel fait partie du monde astral ; conséquemment les idées sont des êtres, des réalités du monde astral, tout comme les roches, les terres, les arbres, les maisons, les animaux, les hommes, sont des réalités du monde physique.

Le monde astral et le monde physique agissent continuellement l'un sur l'autre ; les objets physiques, perçus par les êtres vivants, donnent naissance à des idées qui sont des êtres du monde astral ; par contre, les idées peuplant le monde astral passent dans l'intellect des hommes et des animaux et, par l'activité de ceux-ci, déterminent des modifications des objets constituant le plan physique : une maison, un bateau, un chemin de fer, une machine, sont des objets physiques qui ont d'abord existé sous forme astrale, comme idée dans le cerveau humain.

« Imaginer, c'est se représenter un objet en l'absence de cet objet. » (Paul Janet.) Avec quoi est faite la représentation de l'objet ? Avec rien, répond le sens commun. C'est le miracle de Dieu tirant l'univers du néant. Pour qu'il y ait représentation d'un objet — si la représentation est quelque chose — il faut qu'il y ait une substance servant à constituer cette représentation ; cette substance est ce que les occultistes appellent *lumière astrale*.

Si les idées sont des êtres substantiels, une appropriation de nos sens actuels ou l'acquisition de sens spéciaux pourrait les rendre percevables. Les personnes douées d'une imagination assez vive *voient* dans leur cerveau les personnes et les choses absentes ;

pensant à une ville qu'elles ont visitée, elles en revoient les monuments, les rues, les promenades; elles revoient les personnes de leur connaissance, et cela pas avec leurs yeux, mais avec un sens interne dont tout le monde se contente de constater vaguement l'existence, sans chercher à en apprendre davantage sur son compte.

Ce sens interne, mis en jeu dans le souvenir et l'imagination, est un rudiment du sens qui permet de voir clairement le monde astral. Tout ce qui est rudimentaire peut être développé, est destiné à se développer; dans le cours de l'évolution humaine, les sens qui doivent nous rendre aptes à la perception directe du monde astral ne manqueront pas de se développer de façon à mettre ce monde à notre portée, tout comme le monde physique s'y trouve actuellement. Ce n'est pas là simplement une espérance imaginaire; il y a déjà des cas nombreux dans lesquels on peut constater le développement de ce sens intérieur.

Ce qu'on appelle *hallucination* n'est pas autre chose que la perception d'un être d'ordre astral, quel que soit l'objet montré par l'hallucination. Le fait que l'objet est une idée produite par l'intellect de l'halluciné ne l'empêche nullement d'appartenir au monde astral, puisque nos idées sont des êtres de ce monde. L'intellect humain est un milieu par lequel l'astral et le physique agissent l'un sur l'autre; on peut en dire autant de l'âme de tous les animaux. Par l'âme des hommes et des animaux, le monde physique détermine l'apparition de certaines espèces

d'êtres dans le monde astral, et réciproquement le monde astral détermine par le même instrument des modifications dans l'économie du monde physique.

Du seul fait que nous pouvons percevoir la forme astrale de l'une de nos idées, fait constaté par la science qui le dénomme hallucination, résulte la démonstration que nous possédons au moins le rudiment de la faculté de percevoir la forme astrale des idées des autres hommes et la forme astrale des idées de tous les êtres pensants qui sont, comme nous, engendreurs d'objets et d'êtres du monde astral.

Tous les êtres et tous les objets du monde astral sont-ils réels? Il faut s'entendre sur le sens des mots. Voici, par exemple, un tableau qui représente un paysage; le tableau existe comme tableau; à ce titre, il est réel, mais la représentation qu'il nous offre de l'eau, de l'herbe, des arbres, du ciel, n'est pas ces choses mêmes. Le tableau témoigne de leur existence, mais ne la contient pas. Dans le monde astral, il y a des tableaux aussi, et beaucoup de voyants ne perçoivent pas autre chose. Ils voient les êtres du monde astral comme ils se voient eux-mêmes dans un miroir, dans une photographie, comme ils voient un homme dans son portrait, comme ils voient dans l'eau d'une rivière les arbres de ses bords, les nuages et les oiseaux qui passent dans le ciel. Mais, lorsqu'on est apte à percevoir une image, on est apte aussi à en percevoir l'original; pour ce faire, il suffit de regarder à l'endroit où il se trouve. Il n'y a pas d'image sans original, mais celui-ci peut ne pas se trouver au même endroit que son image. D'ailleurs l'image est un fait réel, tout aussi bien que son original.

L'hallucination a pour cause tantôt la perception d'une image, tantôt celle de l'objet astral lui-même. Elle peut avoir pour objet nos propres idées, les idées des autres hommes, celles des animaux, et aussi celles des êtres qui sont vivants et actifs dans le monde astral, car de tels êtres existent, bien que les savants patentés ne veuillent pas en entendre parler. Les hommes de tous les temps et de toutes les races ont fait expérimentalement leur connaissance et les ont dénommés sylphes, ondins, naïades, tritons, néréïdes, salamandres, alfes, fées, génies, gnômes, nixes, dryades, oréades farfadets, poulpiquets, korrigans, kobolds, pygmées, djinns, lutins, dames blanches. Ces êtres ont des noms dans toutes les langues ; les récits de rencontres avec eux ne sont pas tous des contes faits à plaisir pour émerveiller les enfants ; qu'il y ait de ces récits qui soient faux, cela est certain ; sur quel sujet le mensonge humain ne s'est-il pas exercé ? Mais prétendre que tous sont faux serait aussi sage que d'affirmer que, puisque les héros des romanciers n'ont jamais vécu de la façon qu'on nous le raconte, il n'existe ni hommes ni femmes sur terre.

Certaines de ces rencontres sont qualifiées de visions d'ivrognes, et à juste titre, parce que les êtres du monde astral ont été souvent rencontrés par des paysans attardés venant de quelque foire où ils avaient copieusement bu. Mais ce qualificatif, loin d'être une preuve de leur fausseté, est au contraire un argument en faveur de leur réalité, parce que l'ivresse est un des moyens par lesquels nous pouvons mettre notre sytème ner-

veux en état de nous fournir la perception des êtres et des objets du monde astral. Rire de ces visions d'ivrognes est, dans plus d'un cas, aussi sage que de rire des visions d'un homme qui, ayant une lunette d'approche, décrit des êtres et des objets que l'éloignement empêche de voir à l'œil nu. Certaines subtances comme l'alcool et les narcotiques, ou certaines actions mécaniques comme la danse tournante, la fixation du regard sur un point brillant, des sons monotones comme ceux d'un tambourin ou certaines chansons de nourrices, mettent notre système nerveux dans un état qui le rend capable de nous faire percevoir le monde astral. Certains individus ont des dispositions héréditaires à cette perception qui a lieu chez eux sans l'aide des moyens qu'on vient d'indiquer. Il est plus ou moins difficile aux différents individus d'amener leur système nerveux à l'état qui fournit la perception du monde ordinairement invisible.

Pour arriver à comprendre ces choses, il y a une difficulté à surmonter ; il faut arriver à la conception de la réalité des idées et de leur existence dans un milieu aussi réel que le monde physique. Tant que cette conception manquera, on ne pourra rien comprendre aux enseignements de l'occultisme. Mais aussi, tant qu'on n'aura pas démontré que les idées sont des riens, des non-entités, tous les arguments qu'on présentera contre l'occultisme seront sans valeur ; cette démonstration — qui ne sera pas faite de sitôt — est la seule base solide qu'on puisse donner aux raisonnements de la science matérialiste.

Les adversaires de l'occultisme prennent arbitrai-

rement une position supérieure à son égard et, avec une autorité d'emprunt, le somment de justifier ses dires devant leur raison. Où prennent-ils ce droit-là? Dans leur fantaisie et leur présomption. Ils font aux occultistes l'effet d'aveugles sommant ceux qui voient clair de leur démontrer l'existence du soleil sans quoi..... ils ne croiront jamais qu'il existe. A leur aise et tant pis! mais pour qui? On ne démontre pas les faits, on les constate. La démonstration n'a d'autre rôle que de faire comprendre la possibilité des faits qui ne sont pas immédiatement percevables, mais elle ne peut jamais tenir complètement lieu de leur constatation.

GUYMIOT.

LE
Messager céleste de la Paix universelle

Troisième message à la Communauté philadelphique

(Suite et fin)

Dès lors, on peut espérer que les pierres les plus précieuses seront extraites des mines profondes de la nouvelle terre paradisiaque; ce qui était caché dans le sein obscur de la Nature sera apporté à la lumière éclatante des pierres flamboyantes de l'amour. De là sortira le vrai amour, qui ne connaît pas l'aigreur, qui souffre tout, croit tout, espère toujours,

et ne se laisse pas abattre, lorsqu'il se heurte à quelque chose qui lui est opposé ; qui, enfin, vit au-dessus des variations environnantes des choses temporelles et passagères, lesquelles n'influent en rien sur l'inégalité de son humeur et de sa température divine.

De cette source profonde de l'amour naîtra aussi la foi, qui agira suivant un monde si victorieux qu'elle soumettra tout ce qui avait eu la suprématie dans l'ancienne création, corrompue par l'homme. Un autre royaume sera produit : celui de la Sagesse, de la Pureté et de la Puissance. De sorte que la nudité du premier Adam en nous s'en revêtira et que sa souveraineté sera reconquise par le règne de l'autre Adam, le Seigneur du Ciel, lorsqu'il descend dans la Nature pour la pénétrer et la parfaire, par les canaux qu'Il a choisis : ceci appartient à la vie d'après la résurrection. Et cela réside à une si haute unité de la foi que ce que cet esprit convoite et décide en bas, s'accomplit en haut dans ses Cieux : parce que ceci est la clef d'or qui ouvrira au troupeau philadelphique les portes qui lui donneront accès à la gloire du Liban. Car cette clef liera et déliera, fermera et ouvrira. Ses Philadelphes recevront la prérogative royale d'accomplir des miracles comme Jésus-Christ le faisait lui-même : c'est pourquoi Il a dit : « Ils en produiront de plus grands que ceux-ci. » De sorte que les dons apostoliques perdus seront retrouvés, et couleront de nouveau de leur source propre ; il deviendra possible de commander à la mort, de relever la Nature accablée et affaiblie, et d'ouvrir l'intelligence jusqu'à la compréhension du pur langage de la Nature : ramenant

ainsi la confusion des langues à la pureté de la parole angélique. Oui, il est impossible d'écrire et de raconter les choses merveilleuses qui seront produites par la foi née de l'amour.

En conséquence, écoutez et obéissez tous, à quelque classe que vous apparteniez, laïque ou ecclésiastique, haute ou basse, juifs ou païens, serfs ou hommes libres. Ce message vous est envoyé par la messagère de l'amour qui doit en répandre le nard précieux, où il sera nécessaire : où l'esprit du Scorpion a porté ses ravages en déchirant le principe d'amour et en étendant le royaume irascible et satanique, qu'il sera donné au royaume philadelphique de l'amour de surmonter et d'anéantir.

Oh ! quels plus puissants motifs pouvons-nous donner pour gagner l'esprit sombre, sceptique et rétif qui s'élève dans le moment où les plus grandes facilités sont offertes pour entrer en la vraie église virginale : laquelle s'élève dans la ville de la Nouvelle-Jérusalem, magnifique à l'intérieur comme à l'extérieur, ornée des gemmes orientales ; elle est la Fiancée de Dieu et de l'Agneau, de qui doit sortir le royaume éternel de majesté, de puissance et de gloire, où le troupeau philadelphique se multipliera.

D'après cela, il doit venir réellement des cieux, le cri qui rassemblera les anges des Eglises diverses, réveillant les Laodicéens sommeilleurs, engourdis dans une indécise disposition ; ils se débarrasseront de leurs usages, de leurs cérémonies extérieures, de leurs errements et divergences, et se rendront tous en l'unité de l'amour philadelphique. Oh ! qui ne seraient,

après cela, avides de ces grandes dignités, désireux de devenir les pasteurs des brebis, pour les guider avec la houlette d'or de l'amour vers la bergerie du Grand Pasteur, où elles se rassasieront des fruits du Liban, par lesquels l'esprit, la vie et la force leur seront tous les jours prodigués. O Angleterre ! Angleterre ! reconnais le jour de ta salvation : car une merveilleuse aurore se lève. Ouvre donc les fenêtres de ton âme, et laisse-là s'éclairer : ainsi le Seigneur qui a dit : « Voyez ! je viens pour gouverner le royaume de l'Amour », y entrera dans sa gloire. Et que tous ceux à qui parviendra ce message adressent de tout leur cœur des prières ferventes pour que son royaume arrive avec la Paix et l'Amour.

L'Alpha et l'Oméga s'adresse aussi aux sept Églises plus éloignées, car le fleuve de l'Amour coule jusque dans leur pays. Les anges de l'Amour ont reçu l'ordre de voler vers elles, pour leur annoncer qu'un lac a été creusé dont les eaux ont une vertu telle que toute leur nature déchue et corrompue sera guérie.

Et cet appel s'adresse d'abord à vous de l'Église romaine, à qui votre âge et votre qualité de successeurs des Apôtres donnent le prestige ; et il vous avertit et vous conseille de bien éprouver votre conduite et la conformité de votre vie aux règles apostoliques pour que vous puissiez conserver votre titre et votre rang. Car il faut que vous sachiez qu'une loi fulgurante, esprit de consumation et de jugement, est sortie de la bouche du Christ Jésus, le grand Apôtre, pour éprouver vos voies, vos œuvres et votre culte. Car il faudra vous résoudre à voir tout ce qui aura été trouvé trop léger,

dans la balance d'or, ainsi que le superflu et l'impur, consumé par la puissante chaleur de l'amour de Dieu. C'est pourquoi il vous est conseillé de revenir en votre premier état. Et que celui qui siège comme roi et potentat de cette Église s'examine et s'éprouve avec un soin particulier, pour s'assurer qu'il détient réellement les pouvoirs de sa mission ; et cela ne peut être reconnu que par la force de l'esprit de Jésus. C'est Lui qui tient en main la clef d'or qui doit ouvrir au troupeau des Philadelphes le royaume de l'amour, de l'unité et de la paix. C'est en ceci qu'Il se montrera le vrai pasteur des brebis, leur évêque et surveillant. L'Alpha et l'Oméga doit vous faire connaître que les titres, les mots et les cérémonies extérieurs passeront par le jugement de feu ; soyez donc vigilants ; veillez et fortifiez ce qui pourrait mourir en vous à la vie intérieure et spirituelle ; et efforcez-vous vers le primitif état d'amour pour que vous puissiez porter le signe de la Fiancée philadelphique. Et voyez ceci un mandement véridique de Celui qui est tout en tout.

Mais à vous, de l'Église luthérienne et des autres Églises réformées, voici la parole du Conseil et de la Sagesse que vous ne devez pas oublier ; car il doit vous suffire, au commencement de cette réforme, de voir se dissiper les ténèbres de l'ignorance. Mais il ne faut pas vous arrêter devant ces premières lueurs de l'aurore ; au contraire, votre lampe doit briller de plus en plus jusqu'à ce que l'unité de l'Amour soit atteinte qui ne souffre aucun schisme et jusqu'à ce que le feu rude et âpre du culte selon Elie (par lequel se produisit votre Réforme, préparant ainsi les voies

d'un culte plus grand et plus élevé) soit absorbé par l'ardeur de l'Amour. D'après cela, je voudrais ramener sur la pureté, l'amour et le zèle de votre enfance, premier épanouissement de vos Églises, vos yeux et ceux de vos pasteurs, pour que vous puissiez en faire la comparaison avec votre état actuel, pour savoir s'il est vraiment pénétré de la lumière et de la force de la sainteté active, ou si plutôt il ne s'est pas assombri et jusqu'à quel point il est retombé en la mort des apparences cérémonielles. A cette fin, que chacun de vous descende en lui-même, et qu'il fasse surgir la source du salut qui fera de vous un Liban florissant, où le Roi de l'amour et de la paix pourra descendre vous marquer du sceau philadelphique qui est le cœur flamboyant de l'amour et de l'unité. Ne méprisez ni ne rejetez ce message, car il vient de Celui qui habite le buisson ardent de l'Amour ; et il vous invite, vous tous qui appartenez aux Églises réformées, à y venir et à y boire le vin de la divine inspiration par lequel vous deviendrez les serviteurs de l'Esprit ; vous sortirez alors pour publier la réconciliation, et ce sera là votre couronne, votre joie et votre gloire. Ainsi donc, souvenez-vous, peuples et pasteurs, d'examiner en vous-mêmes si vous possédez réellement le signe de l'Église et de la Fiancée du Christ : le Fiancé royal n'attend plus que cette réforme élevée qui fera disparaître les cérémonies vides et la lettre morte lesquelles ne peuvent résister à l'épreuve de la pierre divine et brûlante de l'amour. Si donc vous désirez et espérez son apparition et son royaume universel, soyez confiants et veillez dans le parvis intérieur d'une âme pure et par-

faite ; ouvrez vos oreilles pour écouter la voix de votre Royal Pasteur qui vous demande de ne plus faire qu'un seul troupeau, afin qu'étant descendu parmi vous, Il puisse vous conduire à la source d'eau vive et aux gras pâturages ; la soif et la faim disparues, la parole substantielle pourra surgir de l'Essence radicale de vos âmes, et vous serez ainsi marqués au signe du Saint-Esprit et de l'Alpha et de l'Oméga qui rassemblera en une toutes les Églises et qui est tiaré de l'éternelle couronne. Que soit loué, honoré et glorifié Celui qui fut, qui est et qui sera. Amen !

Écoutez aussi, ô Grecs, et venez du Levant lointain ; et prête l'oreille, Mauritaine, car tu étais jadis et tu es encore aimée du Seigneur, ton Dieu. O Mauritaine, presse-toi et prépare tes chars : car une trompette est descendue de tes cieux pour annoncer des choses étonnantes. Fuis en hâte et sans hésiter, ou bien obéis à cet appel que t'adresse ton ange qui se tient devant le trône du puissant Roi-Pontife, et qui t'invite à contempler la gloire de Salomon dont l'aurore descend sur la terre. Laisse les rois de Saba et de Seba apporter leurs présents. Venez, vous du Midi, profère la voix, et apportez les offrandes de myrrhe, d'encens, d'aromates et d'or, pour ce grand Roi de la Paix qui régnera sur toutes les nations avec justice, douceur et mansuétude et qui couvrira de confusion les belliqueux en changeant leurs épées en faux. Car le siroco deviendra un zéphyr caressant, et le nord-ouest impétueux et terrible apaisera sa violence, pour que l'Arche de la Foi puisse voguer sans crainte sur les eaux : et le prince qui a élevé son trône vers le

nord (1) ne pourra plus (ayant été enfermé dans cette région par l'art du prince Michael) lâcher la bride aux vents boréens, ni lancer les peuples les uns contre les autres.

Voyez! l'Ange de la Grèce est sorti, non pour faire sortir ses prisonniers du pays des étrangers et des barbares.

Réveillez-vous donc, ô Grecs! et ne dormez plus ; réveillez-vous aussi, Maures, et secouez la somnolence dans laquelle vous vous êtes complus! Car les ténèbres de la chute touchent à leur fin ; et le jour que vos pères qui avaient la foi désiraient voir eux-mêmes, et voir apparaître à leurs enfants, est proche.

C'est pourquoi pensez à vos premières actions, et regardez en arrière vers les jours qui n'ont plus d'âge, avant que vous rompîtes vos fiançailles et que vous gaspillâtes l'amour de votre jeunesse. Rappelez-vous, dit l'Esprit, ce qu'il vous fut dit de ces Églises ; et que tous ceux qui ont des oreilles entendent aussi ce que l'Esprit dit encore à ces Églises : Vois! je viens d'un pas pressé et comme un voleur dans la nuit ; veille donc et accomplis tes premières œuvres. D'après cela que toutes les églises d'Asie s'éveillent, attendent et se tournent vers le Seigneur, leur puissant Sauveur, qu'elles ont maltraité et blessé par leurs peccations et leurs rébellions volontaires, mais vers lesquelles il revient cependant pour les sauver!

Mais, s'adressant à toi, petit troupeau des vallées, qui n'as pas eu honte de rendre témoignage devant

(1) *Isaïe*, XIV, v. 13.

ton Dieu, et qui n'as pas renié la passion de ton Jésus, il t'appelle en disant : Vois, je suis devant ta porte pour faire le compte de toutes tes œuvres et de tout ce que tu as souffert pour mon nom. Levez-vous donc et paraissez, vous tous qui avez été cachés dans la poussière, car un envoyé angélique va descendre, pour vous donner les ailes d'or de la colombe. Soyez donc forts et sachez que votre salut, que vous croyiez éloigné, est proche.

Il y a aussi une invite adressée par le Dieu d'Abraham à vous, ses descendants, dispersés dans toutes les nations, comme les feuilles détachées de leurs rameaux. Reviens, reviens, ô Israël schismatique ! Vois combien de générations ont passé tandis que tu n'as pas reconnu le jour de ta réintégration. Mais ne laisse point ce siècle s'écouler sans avoir confessé le grand nom de Jésus Sauveur. Car, bien que tu l'aies renié lors de sa première venue selon la chair, sa grâce et sa compassion cordiale sont tellement surabondantes, qu'Il veut te pardonner ton manque de foi, t'incitant ainsi à un repentir sincère et reconnaissant. En conséquence, il t'est commandé, sans plus longue hésitation, de sortir de tes cérémonies mortes, de tes rites périssables, de découvrir ce qui est caché dans l'ombre, derrière le voile, afin que Christ se révèle en toi, selon sa véritable essence, et que tu comprennes les nombreuses prophéties qui doivent avoir leur accomplissement lors de ta réintégration (Voyez *Ezéchiel*, ch. XXXVI, v. 24, etc.). Car, je veux vous retirer du milieu des païens, vous rassembler de toutes les contrées de l'univers et vous réunir dans votre pays.

Alors, je vous aspergerai d'eau pure, etc. Et je veux vous donner un nouveau cœur et un nouvel esprit, etc. Mais pour cela, continue-t-Il, je veux être demandé et cherché par Israël. Ainsi voyez votre devoir et votre obligation : cessez de vous attacher avec autant de force à vos préceptes littéraux, et ne vous en faites pas plus longtemps des idoles. Car son culte doit donner une plus haute possibilité, qui est d'atteindre en Christ la loi de l'Esprit vital (ce que vous pouvez réaliser seuls), car elle est profondément enterrée en vous. Ceci est la vraie circoncision de l'Esprit qui vous enlèvera l'aveuglement de vos âmes : que le Christ, cette étoile polaire, se lève en vous, pour vous préparer à entrer dans un avenir prochain, dans la puissance et la magnificence de Son Royaume. Il attend, jusqu'à ce que vous soyez prêts, par la Foi et l'Amour, à se reconnaître comme votre Roi et votre Sauveur. Et un ange puissant est envoyé de Son Trône, qui tourne vers toi sa trompe, ô maison d'Israël, et vers tous tes rameaux, proches ou éloignés : Entendez la voix de votre fidèle et véridique Pasteur, qui vous invite à vous réunir aux autres Églises. Que dit-il sinon : Réveille-toi ! Réveille-toi ! postérité sommeillante de Jacob, sans hésiter ni tergiverser ; car vous n'avez pas seulement retardé le jour de votre propre bonheur dans le Royaume de la Paix, mais aussi celui de ce grand corps dont le Christ est la Tête. C'est pourquoi au nom de l'amour et de la compassion de Dieu le Père Éternel, par les bras de Jésus qu'il tend vers vous, qu'avec vos pères, votre ignorance a méprisés et a rejetés, je vous supplie de ne pas

rejeter cette réconciliation d'amour, de vous confier désormais à l'esprit véridique et au tabernacle de Dieu : car, en témoignage de vie, il va s'ouvrir par dedans, et les rideaux qui le cachent vont être tirés : que tout genou se plie, pour reconnaître et accepter celui qui s'est produit pour le salut de toutes les nations.

Il y a aussi un autre appel adressé à ceux du royaume de Turquie. Combien de temps resteront-ils dans la sécurité de leurs ténèbres, rejetant la lumière du Christ, manifesté d'abord dans la chair, et qui se révélera dans l'esprit, en présage de son apparition ultime. Voyez, la houlette de l'amour est étendue vers vous, comme vers tous les peuples, vers les païens même qui ne reconnaissent pas de Dieu. De sorte que tous ont reçu l'invitation d'assister à la splendeur de cette aurore ; l'Évangile de la paix éternelle et de la bonne volonté vous est annoncée ; et bien que beaucoup d'oreilles de chair n'aient rien entendu, le livre s'ouvrira en vous. Car les temps sont venus où l'univers sera rempli du nom de Dieu, par l'inondation de l'Esprit, eau vivifiante qui recouvrira les terres mortes et obscures de la nature humaine corrompue lesquelles seront renouvelées par le feu et par l'eau. Car l'Amn a dit : Voyez, je viens pour renouveler toutes choses. Que toutes les Églises s'unissent donc pour un répons affirmatif !

Mais le trône de Dieu et de l'Agneau envoie un appel plus pressant aux monarques qui règnent sur cette Terre, en particulier à celui qui gouverne cette nation. Considère, ô Roi, par quelle main puissante tu as été mis à la tête de ce peuple, et rappelle-toi à quelle fin

le sceptre du pouvoir a été mis dans tes mains, et pour quelles œuvres la Providence t'a élu. Une manifestation extraordinaire et remarquable de Dieu a été produite pour affermir et pour consolider ton sceptre. Remarque cela (dis-je) et observe ce qui t'est demandé : ce n'est pas autre chose que, comme un nouveau David, de te diriger selon la vérite et la justice en conduisant droit les petits et le peuple, en sauvant les misérables, en brisant les oppresseurs. Alors, après la guerre, le vrai règne de Salomon commencera dans la paix et dans le repos, tandis que les désordres et les diversions actuels seront ramenés à l'harmonie et à l'unité. C'est à cela que vous devez aider et coopérer avec application, en réunissant les partis divisés. En ouvrant ainsi une porte aux vrais chrétiens, vous consolidez le trône du Roi dans le cœur de ses sujets. Qu'ainsi les autres monarques et potentats, qui ne sont pas encore arrivés à cet état spirituel libre et impartial, mais qui sont encore liés par leur propre jugement et leurs cultes particuliers, apprennent par un tel exemple comment ils doivent affermir dans leur royaume le trône du Très-Haut. D'après cela, coopérez à cette grande extension de l'universalité de l'Amour qui doit réunir les troupeaux dispersés du Grand Pasteur, sur les prairies où croissent les fleurs odorantes de l'Amour.

Puissent ces choses s'imprimer non seulement dans le cœur d'un roi, mais dans celui de tous les autres. Quelle digue puissante aux débordements babyloniens qui se sont répandus sur toute la terre les grands n'élèveraient-ils pas s'ils voulaient consacre

leur pouvoir et leur autorité au développement de ce Royaume, à qui tous seront un jour soumis! Considérez cela, vous qui avez le gouvernement, comme un ordre du Christ; sachez que les temps annoncés sont venus, pour que vous receviez de Dieu l'onction de son Esprit Saint, par laquelle vous serez rois véritables, prêtres et prophètes de l'ordre céleste, tuteurs dévoués de Son Église. Nous sommes dans une attente pleine d'espoir de la réforme fondamentale, et de la nouvelle création glorieuse où descendra le tabernacle de Dieu en grande magnificence et splendeur pour reposer dans et sur la terre. Amen!

C'est ainsi que j'ai publié ce message en toute fidélité et sincérité, selon l'ordre qui m'en a été donné, et j'en espère le résultat béni qui est la plénitude des grâces sur tous les peuples. Dans l'attende de quoi, je me tiens dans le détachement, selon le conseil et le précepte de Celui qui accomplira les prophéties passées et présentes.

LES SIGNES D'UN PHILADELPHE PARFAIT DÉCRITS PAR LE BIENHEUREUX APOTRE PAUL

I

Un Philadelphe est longanime.

On peut dire que la première victoire d'un héros de la foi philadelphique consiste dans la répression et la domination des mouvements irascibles de l'âme, c'est-à-dire dans l'apaisement de ce lion rugissant

qui arrête les voyageurs qui se dirigent vers la ville de l'amour fraternel, comme pour les dévorer. Le courageux héros, le Christ, et le plus zélé de ses disciples, ont été mordus par lui, et ils eurent de la peine à sauver leur vie. Comme le vrai Philadelphe a cet exemple devant les yeux, il se garde avec soin de cette bête sauvage et furibonde. Il s'efforce d'imiter la douceur et la patience divine envers les malfaiteurs. Il s'applique à gagner par l'amour ses adversaires, et à vaincre par des services et des présents comme Jacob avec son frère Esaü. Il ne souhaite pas que le feu du ciel tombe sur eux, mais que les charbons ardents de l'amour s'accumulent sur leur tête. Quant aux hérétiques, à ceux qui ne sont pas de son opinion, ou qui ne se plaisent point dans sa société, il ne les méprise ni ne les persécute par l'épée ou le bûcher ; mais il laisse croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'au jour de la moisson, où toute œuvre sera purifiée par le feu.

II

Un Philadelphe est aimable.

Comme la politesse et l'amabilité sont des vertus morales, elles seront en lui une grâce chrétienne. Il ne paraîtra donc ni sévère ni revêche. Sa religion ne le rend pas acerbe ni rude ou bourru envers les autres, mais plutôt bon, aimable et prêt, dès que la moindre occasion s'en présente, à rendre un service agréable et gratuit ; et bien que, selon l'exemple de son Maître, loué soit-Il ! il recherche grandement la solitude

et l'isolement, il ne se fait remarquer, en paraissant au milieu des autres hommes, par aucune singularité, mais il se comporte sans contrainte, selon leurs manières d'être autant qu'il peut le faire innocemment. De sorte que le vrai Philadelphe est l'homme le plus sympathique et le plus serviable du monde; non seulement d'un commerce honnête, mais encore attrayant, et aussi aisé dans les plus hautes sociétés que le mondain. Et il y a autant de différence entre leurs manières qu'entre celles du chambellan qui reçoit un ambassadeur étranger, et celles de deux frères tendrement unis. En résumé, personne mieux qu'un Philadelphe ne comprend les vraies réjouissances de l'état de communauté, et la joie constante d'une amitié virile qui s'étend jusqu'aux facultés extérieures de sa sphère.

III

Un Philadelphe n'est ni jaloux ni envieux.

Après qu'il a vaincu les lions et les ours, il lui reste à écraser la tête du serpent rusé de la jalousie, qui a su se glisser jusque dans le Paradis. Et il est plus facile de dompter et de ramener à une douce harmonie la colère furieuse et les qualités rudes d'une âme non ordonnée que de déraciner cette perversité plus occulte et toujours aux aguets, qui a subsisté en plusieurs fidèles éminents dont elle épuise les esprits vitaux et les forces religieuses. Mais le vrai Philadelphe est celui qui est parfaitement satisfait de l'état où il se trouve par la sagesse, la justice et la bonté

de Dieu. Il ne pense pas aux avantages et aux immunités dont un autre peut jouir ; mais il s'en réjouit volontiers, et lui souhaite un accroissement de grâce et de bénédictions. Car il est assuré que le seigneur dont il est le fidèle ne manquera pas de le récompenser, s'il le sert ; c'est pourquoi il ne s'inquiète pas des grandeurs, des honneurs et des richesses que le monde peut donner, et il n'envie pas ceux qui les possèdent ; il se soucie encore moins des grâces que son Seigneur envoie à d'autres frères. Il n'aura pas l'outrecuidance de vouloir obliger la Haute Majesté divine à agir de telle façon ou telle façon, à n'accorder ses faveurs qu'aux fidèles de tel ou tel cercle dont les opinions lui seront agréables. Non, il ne pense pas agir ainsi : il préfère les autres à lui-même, et se considère personnellement comme indigne des moindres dons que le Saint-Esprit lui envoie, car

IV

Un Philadelphe n'est pas vaniteux.

Il n'acceptera aucun honneur pour lui-même ; mais il les rapportera tous à la Haute Majesté qu'il sert, à cette unique Source de gloire, origine de tout ce qui est honorable. Il est net de toute gloriole et toute enflure : et parce qu'il est peu estimable à ses propres yeux, il n'est pas irréfléchi ou précipité dans ses projets, mais il a coutume d'attendre en tout l'appel et l'ordre de son Maître, de peur de l'offenser au lieu de l'honorer. Et cela lui apprend aussi à peser

toutes ses paroles dans la balance sacro-sainte, et à ne pas parler de Dieu inconsidérément.

V

Un Philadelphe ne s'enorgueillit pas.

Car, puisqu'il fuit toute vanité et toute inconvenance, cela est un signe certain qu'il y a *quelque chose* en lui, et qu'il n'est pas comme une outre gonflée de vent. Les louanges ne l'élèvent pas, non plus que la contradiction et le mépris ne l'affligent. Il est tout concentré et non pas, comme une bulle de savon, gonflé des splendeurs et des vanités du monde ou même de quelques dons spirituels. Mais plus il en reçoit de naturels et de surnaturels, plus il se fait paisible, humble, patient, détaché et abandonné à la volonté divine.

VI

Un Philadelphe ne fait rien d'inconvenant.

Il prend garde de ne rien faire qui puisse lui rapporter du mal : mais il observe scrupuleusement l'éternelle loi de l'ordre. Cette loi est la règle de toutes les vertus : il ne s'occupe donc pas beaucoup des petitesses cérémonielles, quoique ce précepte soit écrit dans son cœur, à savoir que toutes ses œuvres doivent être régulières, ordonnées et convenables. On remarquera donc dans toutes ses actions une certaine con-

venance, qui ne réside pas dans l'apparence extérieure, mais qui est essentielle, qui n'est pas artificielle et forcée, mais naturelle ; qui n'est pas changeante, mais continue ; car elle vient d'une racine qui ne passe point. C'est une beauté inexprimable lorsqu'elle se manifeste aux enfants des hommes et aux enfants de Dieu ; et la beauté suprême et infinie transparaît en elle d'une façon incompréhensible. Et il appelle cela la réflexion de la splendide lumière de Dieu sur son âme.

VII

Un Philadelphe ne recherche pas son Moi.

Il n'y a rien de plus contraire à la belle loi de l'Ordre qu'un esprit borné, qui ne cherche que soi-même, et non ce qui se rapporte à l'universalité. C'est pourquoi le vrai Philadelphe est l'homme le plus dévoué au bien-être général que l'on puisse décrire. Il ne recherche pas son intérêt personnel, mais le foule aux pieds avec le plus grand mépris. Et, à cette fin, il saisit toutes les occasions d'exercer, pour le bien général, les facultés bonnes et bienfaisantes, à l'exemple de son divin Seigneur et Maître qui s'efforçait à faire le bien de toutes manières.

VIII

Un Philadelphe ne s'irrite pas facilement.

Un homme, dont l'esprit est tendu vers le bien public, qui s'applique à être bienfaisant et qui

s'efforce de servir les intérêts de son grand maître, doit s'attendre à essuyer beaucoup de railleries et d'outrages, beaucoup de méprises et de provocations de la part des hommes ingrats et irréfléchis. Mais un vrai Philadelphe ne se laissera pas le moins du monde émouvoir et aigrir pour cela. Car celui qui mène une vie si au-dessus de la critique du monde n'a besoin que de l'approbation de Dieu, de ses saints Anges, et des hommes grands et bons qui ont vécu sur la terre et qui ont été les bienfaiteurs des hommes. Et, parce qu'il tient ses regards constamment levés vers eux, il estime peu les médisances du temps actuel, mais demeure fermement résolu à tout surmonter pour les servir, eux et leur postérité. Il ne se laissera pas ébranler dans ses bonnes et nobles intentions, quelque clameur qui s'élève contre lui ; il laissera même mille fois plus volontiers salir son nom et son bonheur temporel en cette vie plutôt que d'abandonner ce qu'il sait et reconnaît être agréable à Dieu et utile à son prochain. Bref, il est, par la grâce du Christ, tellement maître de lui que, tous les hommes l'attaqueraient-ils, ils ne pourraient arriver à lui faire éprouver quelque aigreur.

IX

Un Philadelphe n'a pas de dépit.

La sincérité est le caractère le plus distinctif d'un Philadelphe, par quoi il peut être reconnu clairement au milieu des partis, des sectes et des diverses reli-

gions externes. Il prend toujours et en tout le bon côté ; et lorsque deux opinions contraires peuvent être données sur un objet quelconque, il se rappelle le bon conseil de cet homme sage qui recommandait à son disciple de ne pas prendre l'amphore par l'anse de gauche quand il le pouvait faire par l'anse de droite. Ainsi, quand le Philadelphe véritable considère comment toutes choses ont deux aspects, et comment chaque personne peut être un héros ou un monstre, il s'abstiendra de donner son suffrage avant d'avoir acquis une pleine certitude ; et il penchera toujours préférablement vers l'avis le plus bénin. Car

X

Un Philadelphe ne se réjouit pas de l'injustice.

Il ne se pose comme juge des fautes d'autrui, encore moins cherche-t-il à censurer les faiblesses et les erreurs de quelqu'un pour faire preuve de grande sagesse. C'est un vice général, dans le monde, que de s'amuser à discourir sur la folie et la friponnerie des autres (ce qui fait d'ordinaire le sujet de neuf sur dix des conversations) ; et les censurer est la méthode la plus facile pour se faire une réputation d'homme raisonnable et honnête. Le vrai esprit philadelphique agit tout autrement. Il ne s'occupe pas du bourdonnement importun et inintelligent d'une mouche, encore moins des grimaces risibles d'un singe ; il ne s'amuse pas au récit des manœuvres politiques d'un renard madré,

des hypocrisies d'un crocodile, des voracités et des cruautés d'un loup; il n'examine pas avec intérêt une ordure puante. L'esprit philadelphique est beaucoup trop noble pour de telles occupations; et, comme il vit au-dessus de ce monde, il converse plutôt avec les bienheureux habitants des régions supérieures, qui ne connaissent pas l'envie, que l'injustice n'intéresse pas, non plus que les fautes et les péchés de quelques-uns de leurs compagnons; mais ils se réjouissent de la vérité et de la conformité des choses d'en bas avec celles d'en haut, leurs modèles célestes. Comme, donc, il est instruit par eux :

XI

Un vrai Philadelphe se réjouit de la vérite.

La calomnie est la nature même du Diable, qui ne se réjouit jamais tant que lorsqu'il a trouvé des échos à ses accusations : et la vertu opposée à ceci est un rayon de la Nature divine qui est répandu sur les saints anges et les âmes bienheureuses. Par là, le vrai Philadelphe est rapproché de la Divinité, et il ne se réjouit que dans la vérité, ou dans la réflexion de sa lumière immaculée. C'est pourquoi le Philadelphe ne se réjouit pas seul, mais avec la plus haute société, avec la sainte majesté de Dieu, avec toute la cour céleste, avec tous les hommes pieux de la terre, et particulièrement avec l'innocence opprimée et calomniée, qui sera sauvée par la vérité.

XII

Un Philadelphe tient toutes choses secrètes.

Comme son grand soin est de ne rien faire contre la vérité, il se trouve obligé (parce que le monde ne souffre guère ceci) de se réjouir en lui-même avec cette secrète compagnie des bienheureux. C'est pourquoi un vrai Philadelphe porte et conserve dans son cœur tout ce qui ne peut être confié qu'aux sages ; selon le commandement exprès du Christ et sa propre expérience, d'après sa sainte Mère, les Apôtres, les Prophètes, les Nabis. Ce don de secret et de sainte discrétion lui sera fort nécessaire, s'il se trouve dans de grands travaux pour la gloire de Dieu. Car, si les secrets des rois et des princes doivent être gardés, le vrai Philadelphe estime beaucoup plus sacrés et plus occultes les secrets de celui par qui les rois sont gouvernés. Et ses secrets sont en ceux qui le craignent (1). Mais cette taciturnité ne doit pas l'empêcher de répandre et de publier, avec le courage du lion, tout ce qui lui a été ordonné de faire connaître : afin d'être le pilier qui soutient et porte tout l'édifice.

XIII

Un Philadelphe croit tout.

Il croit que Dieu accomplira fidèlement et vérita-

(1) *Psaumes*, XXV, V. 14.

blement toutes ses promesses, jusqu'à la plus petite : qu'Il est tout prêt actuellement à assister et à secourir ceux qui croient en Lui, comme Il a aidé les anciens combattants et les grands héros de la foi qui ont été comme une nuée de témoins (1) et sur les traces desquels nous devons marcher. Du côté des hommes, un vrai Philadelphe croira également tout ce qui présentera quelque fondement, soit apologie, soit réquisitoire.

XIV

Un Philadelphe espère tout.

Dans l'ordre divin, il espère une manifestation ordinaire et extraordinaire du Très-Haut. Les fondements de cette espérance jetés sur un roc; et la gloire de cette apparition ne s'accroît pas sans que l'espérance s'y adapte immédiatement. Mais dans l'ordre humain, lorsque le mal est trop évident pour que le Philadelphe puisse croire la chose bonne malgré cela, il n'en doute pas absolument, mais il espère, car le pécheur le plus endurci et le plus satanique peut à la fin changer et devenir un saint magnifique, parce qu'il est beaucoup pardonné à celui qui aime beaucoup.

XV

Un Philadelphe souffre et supporte tout.

Cette foi et cette espérance héroïques vouent le Philadelphe entièrement à la cause de son Seigneur

(1) *Hébr.*, XII, v. I.

et Maître, et lui font tout supporter. Car, puisqu'il attend sa venue imminente, il ne faiblit point, mais garde la parole de la patience et se rappélle de tenir toujours fermement ce qu'il a, pour que sa couronne ne lui échappe point.

XVI

Un vrai Philadelphe ne tombe et ne s'arrête jamais.

Mais, quand tous les autres nous seront brûlés, celui-ci restera. Le nom d'un Philadelphe demeure éternellement; il durera autant que le Soleil, et toutes les nations l'appelleront le béni du Seigneur.

Tels sont les signes qui furent donnés à un certain pèlerin de la ville céleste de Philadelphie, par un ange puissant qui en descendait; cet ange lui ôta son cœur, et il mit à la place un charbon enflammé qui depuis se consume d'ardent désir pour le bien de tous ses frères, les hommes.

JEANNE LEADE.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LE CALENDRIER DES MAGISTES

Je viens proposer aux magistes lecteurs de *l'Initiation* un calendrier magique ou chaldéo-babylonien adapté à notre époque.

Les chaldéo-babyloniens, qui faisaient commencer l'année à l'équinoxe du printemps, divisaient le mois en quatre parties égales, composées chacune de 7 jours, du 1er au 7, du 8 au 14, du 15 au 21, enfin du 22 au 28. Le mois ayant régulièrement 30 jours, les deux derniers restaient en dehors de la série des quatre hebdomades, qui reprenaient le mois suivant du 1er au 7.

Le 7e jour de chaque hebdomade était un jour de repos, non pas parce que c'était un jour de fête religieuse, mais parce que c'était un jour *néfaste*.

Tout ceci n'a donc aucun rapport avec l'hebdomade juive, qui ne tient pas compte des jours du mois et forme une chaîne ininterrompue de 7 jours en 7 jours, dont le 7e jour enfin est un *Schabbâth*, c'est-à-dire non pas un jour néfaste, mais un jour de repos religieux et de fête.

Rappelons les antiques désignations accadiennes des divers mois :

Mars-avril = mois de l'autel du démiurge ou du Bélier.

Avril-mai = mois du taureau propice ou du Taureau.

Mai-juin = mois de la fabrication des briques ou des Gémeaux.

Juin-juillet = mois du bienfait de la semence et du Cancer.

Juillet-août = mois du feu faisant feu ou du Lion.

Août-septembre = mois du message d'Ischtar ou de la Vierge.

Septembre-octobre = mois du tumulus pur ou des Pinces du Scorpion.

Octobre-novembre = mois ouvrant la fondation ou du Scorpion.

Novembre-décembre = mois des nuages épais ou du Sagittaire.

Décembre-janvier = mois de la caverne du lever ou de la Chèvre.

Janvier-février = mois de la malédiction de la pluie ou du Verseau.

Février-mars = mois de la déposition des semailles ou des Poissons.

Enfin les Chaldéens divisaient le zodiaque en deux moitiés, solaire et lunaire, les domnaines des planètes y étaient reparties doublement de la manière suivante :

Série lunaire	*Série solaire*
12 Cancer — Lune	1 Lion — Soleil
11 Gémaux — Mercure	2 Vierge — Mercure
10 Taureau — Vénus	3 Balance — Vénus
9 Bélier — Mars	4 Scorpion — Mars
8 Poissons — Jupiter	5 Sagittaire — Jupiter
7 Verseau — Saturne	6 Capricorne — Saturne

Partant de ces données et en apportant aux calendriers chaldéo-babyloniens les modifications nécessitées par les progrès de l'astronomie et par les habitudes modernes, nous avons dressé le calendrier que voici :



LE PRINTEMPS

(FEU VITAL)

1894 — 1895

MOIS DU PORTIER CÉLESTE ou DU BÉLIER

20	1		*Lundi.*	Eschaya Prh.
21	2	PL	*Mardi.*	Irmia Prh.
22	3		*Mercredi.*	Iehezqel Prh.
23	4		*Jeudi.*	INSt DE L'EUCHARISTIE
24	5		*Vendredi*	1re EXALT. DE LA CROIX
25	6		*Samedi.*	F. DU FEU NOUVEAU.
26	7		*Soldi.*	PAQUES.
27	8		DIMANCHE.	IESHU.
28	9		*Lundi.*	Piendare.
29	10	DQ	*Mardi.*	Cyrus.
30	11		*Mercredi.*	Euclyde.
31	12		*Jeudi.*	Le Bouddha.
1	13		*Vendredi*	Marie de Magdala.
2	14		*Samedi.*	Hippocrate.
3	15		*Soldi.*	S. Pierre.
4	16		DIMANCHE.	IESHU.
5	17		*Lundi.*	Homère.
6	18	NL	*Mardi.*	Salmanasar.
7	19		*Mercredi.*	Archimède.
8	20		*Jeudi.*	Solon.
9	21		*Vendredi*	Judith.
10	22		*Samedi.*	Herophile.
11	23		*Soldi.*	S. Jacques, fils de Z., ap.
12	24		DIMANCHE.	IESHU.
13	25	PQ	*Lundi.*	Hésiode.
14	26		*Mardi.*	Alexandre.
15	27		*Mercredi.*	Galilée.
16	28		*Jeudi.*	Lycurgue.
17	29		*Vendredi*	La Mère d. Gracques
18	30		*Samedi.*	Erasistrate.
19	31		*Soldi.*	S. André, ap.

MOIS D'ADONIS ou DU TAUREAU

20	1	PL	*Lundi.*	Virgile.
21	2		*Mardi.*	Annibal.
22	3		*Mercredi.*	Copernic.
23	4		*Jeudi.*	Confucius.
24	5		*Vendredi*	Cléopâtre.
25	6		*Samedi.*	Celse.
26	7		*Soldi.*	S. Luc.
27	8		DIMANCHE.	IESHU.
28	9	DQ	*Lundi.*	ROGATIONS.
29	10		*Mardi.*	ROGATIONS.
30	11		*Mercredi.*	ROGATIONS.
1	12		*Jeudi.*	Moïse.
2	13		*Vendredi*	Se Geneviève.
3	14		*Samedi.*	ASCENSION.
4	15		*Soldi.*	S. Philippe, ap.
5	16	NL	DIMANCHE.	IESHU.
6	17		*Lundi.*	Horace.
7	18		*Mardi.*	César.
8	19		*Mercredi.*	Kepler.
9	20		*Jeudi.*	Mahomet.
10	21		*Vendredi*	Se Clotilde.
11	22		*Samedi.*	Arétée.
12	23	PQ	*Soldi.*	PENTECOTE.
13	24		DIMANCHE.	IESHU.
14	25		*Lundi.*	Dante.
15	26		*Mardi.*	Attila.
16	27		*Mercredi.*	Newton.
17	28		*Jeudi.*	Sénèque.
18	29		*Vendredi*	Se Radegonde.
19	30	PL	*Samedi.*	Dioscoride.
20	31		*Soldi.*	S. Barthélemy, ap.

MOIS DU TRIOMPHE DU CABIRE ou DES GÉMEAUX

21	1		*Lundi.*	Milton.
22	2		*Mardi.*	Vercingétorix.
23	3		*Mercredi.*	Lavoisier.
24	4		*Jeudi.*	Caton l'Ancien.
25	5		*Vendredi*	Aïssé.
26	6		*Samedi.*	Soramus d'Eph.
27	7	DQ	*Soldi.*	S. Thomas, ap.
28	8		DIMANCHE.	FÊTE-DIEU.
29	9		*Lundi.*	Gœthe.
30	10		*Mardi.*	Charlemagne.
31	11		*Mercredi.*	Ampère.
1	12		*Jeudi.*	Graïus.
2	13		*Vendredi*	Frédegonde.
3	14	NL	*Samedi.*	S. Vincent de Paul.
4	15		*Soldi.*	S. Jacques, fils d'Al., ap.
5	16		DIMANCHE.	IESHU.
6	17		*Lundi.*	Racine.
7	18		*Mardi.*	Tamerlan.
8	19		*Mercredi.*	Gay-Lussac.
9	20		*Jeudi.*	Gratien.
10	21	PQ	*Vendredi*	Agrippine, Vip.
11	22		*Samedi.*	Galien.
12	23		*Soldi.*	S. Thaddée, ap.
13	24		DIMANCHE.	IESHU.
14	25		*Lundi.*	Lamartine.
15	26		*Mardi.*	Napoléon.
16	27		*Mercredi.*	Claude Bernard.
17	28		*Jeudi.*	Papinien.
18	29	PL	*Vendredi*	Phryné.
19	30		*Samedi.*	Oribase.
20	31		*Soldi.*	S. Simon le Cananéen, ap.

L'ÉTÉ

(L'ESPRIT)

1894 — 1895

MOIS DE LA LUNE CANICULAIRE ou DU CANCER				
21	1		*Lundi.*	Apèle.
22	2		*Mardi.*	Miltiade.
23	3		*Mercredi.*	Parménide.
24	4		*Jeudi.*	LES FEUX DE JOIE.
25	5		*Vendredi*	Ste Thérèse.
26	6	DQ	*Samedi.*	Aétius d'Amide.
27	7		*Soldi.*	L. P. BUFFIER.
28	8		DIMANCHE.	IESHU.
29	9		*Lundi.*	Raphaël.
30	10		*Mardi.*	Paul-Emile.
1	11		*Mercredi.*	Pythagore.
2	12		*Jeudi.*	Paule.
3	13	NL	*Vendredi*	Brunehaut.
4	14		*Samedi.*	Derold.
5	15		*Soldi.*	Barrow.
6	16		DIMANCHE.	IESHU.
7	17		*Lundi.*	Rubens.
8	18		*Mardi.*	Themistocles.
9	19	PQ	*Mercredi.*	Anaxagore.
10	20		*Jeudi.*	Ulpien.
11	21		*Vendredi*	Blanche de Castille.
12	22		*Samedi.*	Bigord.
13	23		*Soldi.*	Bossuet.
14	24		DIMANCHE.	FÊTE NATIONALE.
15	25		*Lundi.*	Delasquez.
16	26		*Mardi.*	Marius.
17	27	PL	*Mercredi.*	Socrate.
18	28		*Jeudi.*	Justinien.
19	29		*Vendredi*	Marguerite de Provence.
20	30		*Samedi.*	André Vésale.
21	31		*Soldi.*	Olivier Mailhart.

MOIS D'ADAR ou DU LION				
22	1		*Lundi.*	Canova.
23	2		*Mardi.*	Pompée.
24	3		*Mercredi.*	Platon.
25	4	DQ	*Jeudi.*	Montaigne.
26	5		*Vendredi*	Ste Elisabeth de Hongrie.
27	6		*Samedi.*	Fallopin.
28	7		*Soldi.*	S. Marc.
29	8		DIMANCHE.	IESHU.
30	9		*Lundi.*	Poussin.
31	10		*Mardi.*	Léonidas.
1	11	NL	*Mercredi.*	Aristote.
2	12		*Jeudi.*	Charron.
3	13		*Vendredi*	Isabeau de Bavière.
4	14		*Samedi.*	Paracelse.
5	15		*Soldi.*	Livingstone.
6	16		DIMANCHE.	IESHU.
7	17		*Lundi.*	Le Corrège.
8	18	PQ	*Mardi.*	Alcibiade.
9	19		*Mercredi.*	Philon.
10	20		*Jeudi.*	Alciat.
11	21		*Vendredi*	Héloïse.
12	22		*Samedi.*	Brunschwich.
13	23		*Soldi.*	Lacordaire.
14	24		DIMANCHE.	IESHU.
15	25		*Lundi.*	ASSOMPTION.
16	26	PL	*Mardi.*	Scipion.
17	27		*Mercredi.*	Plotin.
18	28		*Jeudi.*	Cujas.
19	29		*Vendredi*	Pasch.
20	30		*Samedi.*	Jean de Gersdoff.
21	31		*Soldi.*	S. Bernard.

MOIS DES PRÉSENTS D'ISCHTAR ou DE LA VIERGE				
22	1		*Lundi.*	Fra-Angelico.
23	2		*Mardi.*	Duguesclin.
24	3	DQ	*Mercredi.*	Proclus.
25	4		*Jeudi.*	Colbert.
26	5		*Vendredi*	Am. Opie.
27	6		*Samedi.*	Stahl.
28	7		*Soldi.*	Le P. Huc.
29	8		DIMANCHE.	IESHU.
30	9	NL	*Lundi.*	Lesueur.
31	10		*Mardi.*	Clovis.
1	11		*Mercredi.*	Bacon.
2	12		*Jeudi.*	J. E. Portalis.
3	13		*Vendredi*	Clémence-Isaure,
4	14		*Samedi.*	Guy de Chauliac.
5	15		*Soldi.*	S. François-Xavier.
6	16		DIMANCHE.	IESHU.
7	17	PQ	*Lundi.*	Ingres.
8	18		*Mardi.*	F. de la Bonne-Mère.
9	19		*Mercredi.*	Descartes.
10	20		*Jeudi.*	Rappel de la Sainte-Scène.
11	21		*Vendredi*	Jeanne Hachette.
12	22		*Samedi.*	Ambroise Paré.
13	23		*Soldi.*	G. Darboy.
14	24		DIMANCHE.	IESHU.
15	25	PL	*Lundi.*	Lebrun.
16	26		*Mardi.*	Mahomet II.
17	27		*Mercredi.*	Leibnitz.
18	28		*Jeudi.*	S. Alphonse de Liguri.
19	29		*Vendredi*	Anne de Beaujeu.
20	30		*Samedi.*	Fabriz.
21	31		*Soldi.*	T. Desmares.

L'AUTOMNE

(L'AIR)

1894 — 1895

MOIS DU DIVIN OUVRIER ou DE LA BALANCE

22	1	DQ	*Lundi.*	2e EXAL. DE LA CROIX.
23	2		*Mardi.*	Constantin.
24	3		*Mercredi.*	Denis Papin.
25	4		*Jeudi.*	B. d'Argentré.
26	5		*Vendredi*	Anne de Bretagne.
27	6		*Samedi.*	Ingrassia.
28	7		*Soldi.*	Rod. Agricola.
29	8	NL	DIMANCHE.	IESHU.
30	9		*Lundi.*	Pergolèse.
1	10		*Mardi.*	Hoche.
2	11		*Mercredi.*	Wat.
3	12		*Jeudi.*	P. Auber.
4	13		*Vendredi.*	Fel. Medda.
5	14		*Samedi.*	John Hunter.
6	15	PQ	*Soldi.*	A. Browski.
7	16		*Lundi.*	Mozart.
8	17		*Mardi.*	Masséna.
9	18		*Mercredi.*	Franklin.
10	19		*Jeudi.*	G. Basilico
11	20		*Vendredi*	Marguerite de Valois
12	21		*Samedi.*	Scarpa.
13	22		*Soldi.*	Calvin.
14	23	PL	DIMANCHE.	IESHU.
15	24		*Lundi.*	Hayn.
16	25		*Mardi.*	Soult.
17	26		*Mercredi.*	Roger Bacon.
18	27		*Jeudi.*	Boucher d'Argis.
19	28		*Vendredi*	El. Banquet.
20	29		*Samedi.*	Alexis Boyer.
21	30	DQ	*Soldi.*	Bourdaloue.

MOIS DE L'HOMME-SERPENT ou DU SCORPION

22	1		*Lundi.*	Beethoven.
23	2		*Mardi.*	S. Maurice.
24	3		*Mercredi.*	Les Fr. Montgolfier.
25	4		*Jeudi.*	Jean de Corase.
26	5		*Vendredi*	Catherine de Russie
27	6		*Samedi.*	Trousseau.
28	7	NL	*Soldi.*	S. Jean, évang.
29	8		DIMANCHE.	IESHU.
30	9		*Lundi.*	Rossini.
31	10		*Mardi.*	Jeanne d'Arc.
1	11		*Mercredi.*	TOUSSAINT.
2	12		*Jeudi.*	LES MORTS.
3	13		*Vendredi*	Charlotte Corday.
4	14		*Samedi.*	Hanneman.
5	15	PQ	*Soldi.*	Nic. Boismont.
6	16		*Lundi.*	Meyerbeer.
7	17		*Mardi.*	Soliman II.
8	18		*Mercredi.*	Vaucanson.
9	19		*Jeudi.*	Olivier Patru.
10	20		*Vendredi.*	Marie de Médicis.
11	21		*Samedi.*	Laënnek.
12	22		*Soldi.*	Massillon.
13	23	PO	DIMANCHE.	IESHU.
14	24		*Lundi.*	Gounod.
15	25		*Mardi.*	Lannes.
16	26		*Mercredi.*	Morse.
17	27		*Jeudi.*	Pothier.
18	28		*Vendredi*	Anne d'Autriche.
19	29		*Samedi.*	Velpeau.
20	30	DQ	*Soldi.*	Quintilien.

MOIS DE LA TOUR DE BABEL ou DU SAGITTAIRE

21	1		*Lundi.*	Verdi.
22	2		*Mardi.*	Ney.
23	3		*Mercredi.*	Philip. Lebon.
24	4		*Jeudi.*	A. Dandolo, doge.
25	5		*Vendredi.*	V. Accoramboni.
26	6		*Samedi.*	Burgræve.
27	7	NL	*Soldi.*	Pierre Richet.
28	8		DIMANCHE.	IESHU.
29	9		*Lundi.*	Palestrino.
30	10		*Mardi.*	De Villars.
1	11		*Mercredi.*	Chevreuil.
2	12		*Jeudi.*	Dupin.
3	13		*Vendredi.*	Catherine de Médicis
4	14		*Samedi.*	Pierre Pigray.
5	15	PQ	*Soldi.*	Rabelais.
6	16		*Lundi.*	Gluck.
7	17		*Mardi.*	Canrobert.
8	18		*Mercredi.*	Gutemberg.
9	19		*Jeudi.*	C. Peutinger.
10	20		*Vendredi*	Comtesse Julie.
11	21		*Samedi.*	Pidoux.
12	22	PL	*Soldi.*	Le P. Thomassin.
13	23		DIMANCHE.	IESHU.
14	24		*Lundi.*	Hérold.
15	25		*Mardi.*	Mac-Mahon
16	26		*Mercredi.*	Edison.
17	27		*Jeudi.*	J. Pistor.
18	28		*Vendredi*	Mme Roland.
19	29	DQ	*Samedi.*	Bouchardat.
20	30		*Soldi.*	L'Abbé Fleury.

L'HIVER

(EAU ET BOUE)

1894 — **1895**

MOIS DU SATYRE ou DU BOUC

21	1		*Lundi.*	Téléclès.
22	2		*Mardi.*	Christophe Colomb.
23	3		*Mercredi.*	Clément d'Alexandrie.
24	4		*Jeudi.*	Barthold.
25	5		*Vendredi*	NOEL.
26	6		*Samedi.*	Lordat.
27	7	NL	*Soldi.*	Rollin.
28	8		DIMANCHE.	IESHU.
29	9		*Lundi*	Miciades.
30	10		*Mardi.*	Vasco de Gama.
31	11		*Mercredi.*	Origène.
1	12		*Jeudi.*	Berriat-Saint-Prix.
2	13		*Vendredi*	Mlle de Montpensier.
3	14	PQ	*Samedi.*	Barthez.
4	15		*Soldi.*	Lakanal.
5	16		*Lundi*	Polyclète.
6	17		*Mardi.*	Fernand Cortez.
7	18		*Mercredi.*	S. Augustin.
8	19		*Jeudi.*	L. B. Bonjean.
9	20	PL	*Vendredi*	Mme de Sévigné.
10	21		*Samedi.*	Tulp.
11	22		*Soldi.*	Nicole.
12	23		DIMANCHE.	MAGES.
13	24		*Lundi.*	Aristomédon.
14	25		*Mardi.*	Pizarre.
15	26		*Mercredi.*	Scot, érigène.
16	27	DQ	*Jeudi.*	Cl. Chifflet.
17	28		*Vendredi*	Mme de Maintenon.
18	29		*Samedi.*	Dupuytren.
19	30		*Soldi.*	Ramus.

MOIS DE PERSEPHONE ou DU VERSEAU

20	1		*Lundi.*	Phidias.
21	2		*Mardi.*	Sylla.
22	3		*Mercredi.*	S. Anselme.
23	4	NL	*Jeudi.*	Moulon.
24	5		*Vendredi*	Marie-Antoinette.
25	6		*Samedi.*	Récamier.
26	7		*Soldi.*	S. Mathieu.
27	8		DIMANCHE.	IESHU.
28	9		*Lundi.*	Praxitèle.
29	10	PQ	*Mardi.*	Charles Martel.
30	11		*Mercredi.*	Abélard.
31	12		*Jeudi.*	T. Troplong.
1	13		*Vendredi*	Am. Galitzin.
2	14		*Samedi.*	PURIFICATION.
3	15		*Soldi.*	Lancelot.
4	16	PL	*Lundi.*	Nicolas de Pise.
5	17		*Mardi.*	Jean Bart.
6	18		*Mercredi.*	S. Thomas d'Aq.
7	19		*Jeudi.*	J.-M. Pardessus.
8	20		*Vendredi*	Mme de Stael.
9	21		*Samedi.*	Malgame.
10	22		*Soldi.*	Le P. Vilotte.
11	23	DQ	DIMANCHE.	IESHU.
12	24		*Lundi.*	Ghiberti.
13	25		*Mardi.*	Trajan.
14	26		*Mercredi.*	LES CENDRES.
15	27		*Jeudi.*	J. Dougeat.
16	28		*Vendredi*	Se Catherine de Sienne.
17	29		*Samedi.*	Lisfranc.
18	30		*Soldi.*	L'abbé Pluche.

MOIS DU DIVIN SAUVEUR ou DU POISSON

19	1	NO	*Lundi.*	Albert Dürer.
20	2		*Mardi.*	Bayard.
21	3		*Mercredi.*	Bossuet.
22	4		*Jeudi.*	Ch. Dumoulin.
23	5		*Vendredi*	Th. Yelverton.
24	6		*Samedi.*	Cabanis.
25	7		*Soldi.*	N. Gerson.
26	8	PQ	DIMANCHE.	IESHU.
27	9		*Lundi.*	Jean Goujon.
28	10		*Mardi.*	Turenne
29	11		*Mercredi.*	Fénelon.
1	12		*Jeudi.*	Sully.
2	13		*Vendredi*	Rachel Dumont.
3	14		*Samedi.*	Ricord.
4	15	PL	*Soldi.*	Luther.
5	16		*Lundi.*	Puget.
6	17		*Mardi.*	Charles-Quint.
7	18		*Mercredi.*	Lamenais.
8	19		*Jeudi.*	Richelieu.
9	20		*Vendredi*	Corn. Martinetti.
10	21		*Samedi.*	Bichat.
11	22	DQ	*Soldi.*	Rozan.
12	23		DIMANCHE.	IESHU.
13	24		*Lundi.*	Houdon.
14	25		*Mardi.*	Ivan III
15	26		*Mercredi.*	Le P. Gratry.
16	27		*Jeudi.*	Cavour.
17	28		*Vendredi*	George Sand.
18	29	NL	*Samedi.*	Charcot.
19	30		*Soldi.*	RAMEAUX.

Nous allons maintenant donner les explications nécessaires à la compréhension de ce nouveau calendrier.

DIVISIONS DE L'ANNÉE

L'année, qui commence au 20 mars, est divisée en 12 mois et 4 saisons, soit trois mois par saison.

Les trois mois du printemps et les trois mois d'été comprennent chacun 31 jours.

Les trois mois d'automne et les trois mois d'hiver comprennent chacun 30 jours.

Nous avons donc 6 mois de 31 jours et 6 mois de 30 jours. Toutefois ceci n'est rigoureusement exact que dans les années bisextiles; dans celles qui ne le sont pas, le second mois d'hiver ne compte que 29 jours. C'est pourquoi nous l'avons marqué en rouge sur le calendrier.

Chaque mois est divisé en quatre semaines ou hebdomades, plus deux ou trois *grands jours* ou *dimanches* (dies magna, dimagne, dimachne ou dimanche). Mais, au lieu de laisser ces grands jours à la fin du mois, comme dans l'antique calendrier babylonien, nous les avons intercallés entre les hebdomades, trois dans les mois du printemps et de l'été, deux seulement dans les mois d'automne et d'hiver.

Nous avons dû ainsi restituer au 7e jour, son ancien nom de Soldi. Les jours de la semaine sont donc : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et soldi.

Nous appelons les jours complémentaires du mois les *grands jours*, parce que ce sont pour nous des jours de repos religieux et de fête religieuse. Nous

opposons à ces repos religieux les repos purement civils qui auront lieu du soldi à midi jusqu'au lundi à midi, lorsque les deux hebdomades ne sont pas séparées par un dimanche. La durée du repos civil pourra d'ailleurs être réduite à une demi-journée selon la commodité des industries ou des administrations; par exemple : du soldi à midi jusqu'au soir, ou du lundi matin jusqu'à midi. On aurait ainsi des jours de *petit repos*. De cette manière, à peu près rien ne sera changé à nos habitudes modernes.

LES NOMS DES MOIS

Nous ne pouvions, dans notre calendrier, conserver les noms vulgaires des mois, d'abord parce qu'ils ne correspondent pas aux divisions que nous avons adoptées, ensuite parce qu'il est absurde d'appeler, par exemple *décembre* (dix) le 12[e] mois, et que les noms d'avril, de juin, de juillet etc., ne peuvent avoir pour nous aucune signification philosophique ou religieuse ou seulement météorologique.

Nous ne pouvions non plus conserver les désignations chaldéennes pour des raisons analogues, mais nous les avons imitées en désignant nos 12 mois par les sujets des lames du *Tarot reconstitué* qui leur correspondent. Voici donc les noms des mois :

Mars-avril = mois du Portier céleste ou du Bélier.

Avril-mai = mois d'Adonis ou du Taureau.

Mai-juin = mois du Triomphe du Cabire ou des Gémeaux.

Juin-juillet = mois de la Lune caniculaire ou du Cancer.

Juillet-août = mois d'Adar ou du Lion.

Août-septembre = mois des Présents d'Ischtar ou de la Vierge.

Septembre-octobre = mois du Divin Ouvrier ou des Balances.

Octobre-novembre = mois de l'Homme-Serpent ou du Scorpion.

Novembre-décembre = mois de la Tour de Babel ou du Sagittaire.

Décembre-janvier = mois du Satyre ou du Bouc.

Janvier-février = mois de Perséphone ou du Verseau.

Février-mars = mois du Divin Sauveur ou du Poisson.

Il s'agit de justifier chacune de ces appellations et de montrer leur signification religieuse et philosophique.

Dr FUGAIRON.

(*A suivre.*)

L'AU-DELA

Qui de nous, aux heures si lourdes où, entre les douleurs et les préoccupations dont elle est pleine, la banalité de l'existence nous accable, qui de nous n'a

souhaité jeter un regard sur cette autre rive où nous abordons, après la mort ?

« C'est le ciel et ses joies éternelles pour les élus ; l'éternel remords pour les âmes coupables, » disent les croyants.

« C'est le néant. L'âme n'existe pas. Rien de nous ne subsiste après la décomposition de ce peu de matière qui fut l'homme, » disent les matérialistes et les athées.

Et pourtant un attrait invincible nous porte vers ces questions. L'humanité a besoin de croire : ceux qui résistent le plus aux enseignements religieux tombent parfois dans les pires superstitions. Errant sans boussole au milieu des ténèbres de la raison pure, ils prennent les feux follets de leur imagination pour la lumière de la vérité.

De tout temps, des phénomènes inexpliqués, des faits surnaturels, c'est-à-dire produits par des causes ne tombant pas directement sous nos sens, sont venus éblouir les ignorants et déconcerter la pauvre science humaine. Dédaignés par ceux incapables de les étudier, ils sont tombés dans le domaine des charlatans et des chevaliers d'industrie.

Tel a été longtemps le sort du magnétisme et du spiritisme qui en découle.

En vain des gens de bonne foi constataient la réalité des phénomènes ; on n'en avait cure. Puisque, au dire des hommes de science les plus écoutés, il était *impossible* que de semblables faits se produisissent, à quoi bon s'exposer à être victime de supercheries en se prêtant à des expériences dérisoires ?

En vérité, dans un siècle illustré par des découvertes si merveilleuses qu'elles semblent tenir de la féerie, se peut-il qu'on ose planter, comme une borne, ce mot *impossible* à l'apparition d'un fait nouveau, ou supposé tel ?

Un poète bien oublié, Lemierre, l'a dit, en deux vers inoubliables :

> Croire tout découvert est une erreur profonde;
> C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Cependant le scepticisme officiel, classique, commence à s'ébranler. Sous les noms modernes de *suggestion* et d'*hypnotisme*, créés pour ces vieilles choses, des savants, que leur expérience garantit contre les illusions des sens, ont jeté les fondements d'une science nouvelle. Saluons-les avec respect, ceux qui, sans se laisser arrêter par de faciles railleries, ont pris l'initiative des études sur ce sujet passionnant et la direction d'un mouvement spiritualiste qui se généralise.

Chacun de nous doit, ce nous semble, apporter sa pierre à l'édifice et faire connaître les faits démontrant la possibilité des communications avec le monde invisible, lorsqu'il en peut certifier l'exactitude, soit personnellement, soit par des témoignages dignes de foi.

C'est pourquoi nous nous décidons à raconter l'histoire suivante, histoire absolument authentique, dépassant de beaucoup tout ce qu'on a pu obtenir des tables tournantes et des médiums, car il s'agit d'une *communication directe* avec l'autre monde. La très intelligente et très aimable femme qui en est l'héroïne

nous a autorisé à divulguer, en les appuyant de son nom, ces faits étranges, produits il y a bien des années et connus seulement jusqu'ici d'un petit nombre d'amis Nous ne sommes que l'historien exact et fidèle de cette manifestation de l'*au-delà*, et nous resterons dans cet humble rôle, laissant à de plus habiles — ou de plus audacieux que nous — le soin de conclure.

Tout le monde, même de nos jours, connaît, au moins de réputation, M. Alexandre Boucher, l'incomparable violoniste, si justement surnommé l'*Alexandre du violon* et le *violon des rois*. Il régna sans conteste sur le monde musical pendant la première moitié de ce siècle, tant il avait dépassé ses prédécesseurs et ses émules.

Rassasié de triomphes de toutes sortes, mais toujours avide d'affection, l'illustre artiste avait perdu sa première femme au moment où l'âge, calmant la fougue de sa jeunesse, lui rendait plus indispensables et plus douces les pures tendresses du foyer.

Une jeune et charmante personne, Mlle Antoinette de Montagnon, enthousiaste du talent d'Alexandre Boucher, dont elle appréciait depuis longtemps les rares qualités de cœur, ne se laissa pas effrayer par ses cheveux blancs et mit sans trembler sa petite main dans la main puissante du maître.

C'était une nature d'élite, faite pour comprendre une âme d'artiste, pour s'élever avec lui jusqu'à ces sommets de l'art où tout est lumière, où le beau, le bien, le vrai, se confondent dans une magnifique irradiation. Leur union, en dépit de la différence d'âge,

fut le mariage idéal, tel qu'on le rêve et qu'on le réalise si rarement, l'identification de deux vies, de deux âmes qui se complètent l'une par l'autre et qu'on ne comprendrait plus séparées. M. Boucher était aussi fier de la beauté, de l'esprit, de la grâce extrême de sa femme, qu'elle l'était elle-même du génie et de l'exquise bonté de son mari.

Ce bonheur dura vingt ans. Le grand artiste avait conservé la vivacité de son esprit, l'ampleur de son talent, son caractère aimable et gai...

La mort le prit tout entier, en quelques heures.

Ce fut un coup terrible pour sa veuve. Elle perdit à la fois un mari, un père, un ami sûr et fidèle sur lequel s'étaient concentrées toutes ses affections.

Au déchirement cruel des premiers moments avait succédé un sentiment d'isolement, absolu, désespéré. Sourde à toutes les consolations, aux empressements de ses amis, au dévouement de ses proches, elle se sentait seule, toujours, partout; seule au milieu de la foule affairée des rues de Paris, à laquelle elle se mêlait parfois, fuyant sa demeure vide; plus seule encore quand elle y rentrait, dans le grand silence de cette maison que l'absent avait remplie durant tant d'années de ses harmonies sublimes... et aussi de l'exubérance de son bonheur de vivre et d'être aimé.

D'autres soucis se mêlaient à la douleur de Mme Boucher, dont la situation était loin de ce qu'elle aurait dû être. Généreux et imprévoyant comme la plupart des artistes, son mari laissait couler l'or de ses doigts aussi facilement qu'il le gagnait. Il ne pouvait voir une infortune sans la secourir. Donner n'appauvrit pas,

dit-on, et c'est vrai ; mais prêter ! Tout emprunteur lui paraissait honnête, tout ami désintéressé. Aussi, Dieu sait s'il avait été exploité ! La belle fortune qu'il semblait laisser était, en réalité, compromise, éparpillée en une foule de mains, dont quelques-unes étaient bien crochues.

Déjà, devant les embarras du présent et l'incertitude de l'avenir, la triste veuve avait dû faire de pénibles réformes, quitter le bel appartement où vibraient encore les accents de l'immortel instrument devenu muet pour toujours, emporter cette chère relique dans un modeste logement au quatrième étage, rue Guy-de-la-Brosse, une petite rue avoisinant le jardin des Plantes. Là elle respirait un air pur, reposait ses yeux brûlés de larmes sur la verdure des massifs, et était à l'abri de la curiosité des indifférents. A cette distance du Paris mondain, il ne pouvait venir chez elle que de vrais amis.

X

— Seule, toujours seule !

Cette plainte, qui hantait incessamment sa pensée, elle la prononça à haute voix en entrant dans cette humble demeure, étrangère à tout son passé.

— Mais non, ma bien-aimée Antoinette, tu n'es pas seule ; je ne t'ai pas quittée, je suis toujours auprès de toi.

Cette voix, pleine de douceur, de pitié, de tendresse, c'était celle de son mari !

Mme Boucher n'éprouva aucune frayeur à cette manifestation extraordinaire et si peu attendue. Aurait-

elle réellement aimé, celle qu'effraierait la voix d'outre-tombe d'un être chéri ? C'était une femme d'une intelligence élevée, ferme, nullement superstitieuse. Mais elle savait que l'amour est plus fort que la mort. Un grand apaisement se fit en elle et une indicible joie remplaça l'immense tristesse qui l'accablait.

— Est-ce toi? Est-ce bien toi? demanda-t-elle, ne pouvant croire à un si grand bonheur.

— Oui, c'est moi, qui t'aime plus encore que sur la terre et veux venir en aide à ta désespérance. L'amour grandit par la séparation. Le mien s'est épuré et j'ai mission d'apporter la consolation à ton cœur. Confie-toi à moi, ton meilleur ami. Je t'aiderai à surmonter les difficultés qui t'entourent et dont je suis cause, bien que tu ne m'accuses pas, même dans ta pensée.

A dater de ce moment, la jeune femme se sentit renaître. Sa solitude lui devint chère. N'était-elle pas peuplée par les entretiens constants de celui qu'elle ne pleurait presque plus, car elle le savait heureux ? Il remerciait Dieu de lui avoir épargné les années moroses de la décrépitude, assurait à sa femme bien-aimée que ses épreuves n'auraient qu'un temps et lui promettait de la soutenir jusqu'à ce qu'elles fussent terminées.

Cependant Mme Boucher hésitait parfois à suivre les conseils de son mari, lorsqu'ils étaient trop en désaccord avec ceux d'un homme expérimenté, intègre, auquel elle avait donné sa confiance. Il avait si mal géré ses affaires, sa bienveillance avait si souvent obscurci son jugement! N'en était-il pas encore de même dans cette région inconnue d'où il commu-

niquait avec elle? Ces doutes, qu'elle n'osait pourtant exprimer, étaient pressentis par son conseiller invisible. Pour la punir de son peu de foi, cette voix, seule consolatrice de ses heures amères, se tut pendant six mois. Six mois d'isolement, d'inquiétudes, d'anxiété, où rien ne lui réussissait, où elle s'épuisait en démarches vaines. Le découragement la saisit. Elle retombe dans un accablement tel que le bien-aimé en eut pitié, et sa voix chérie vin réconforter de nouveau l'abandonnée.

Sa joie fut extrême, plus grande encore, s'il est possible, que lorsqu'elle l'avait entendue pour la première fois. Elle l'en remercia avec effusion, promettant de l'écouter, de le croire désormais.

— Sans toi, mon unique bonheur, lui disait-elle, sans ton retour, j'allais mourir de chagrin.

— Non, ma *fafemme*, lui répondit-elle, en employant ce diminutif câlin qui rappelait leurs beaux jours, tu ne serais pas morte. Si cela eût été possible, je t'aurais déjà enlevée à la terre. Mais, sans moi, tu serais devenue folle, *le pire état de l'espèce humaine*. Courage, donc! La vie est un voyage pénible dont le terme est au ciel.

Une petite leçon, toutefois, lui parut nécessaire pour habituer sa femme à croire aveuglément à sa parole. Il la lui donna, avec la gaîté qui l'avait soutenu sur cette terre dans bien des moments difficiles et qu'il n'avait point perdue dans l'autre monde.

Un matin, Mme Boucher partait pour une longue série de courses. Elle avait soigneusement fermé sa porte. N'ayant qu'une femme de ménage venant

matin et soir faire la besogne, son appartemant demeurait vide toute la journée.

Comme elle atteignait le bas de l'escalier, elle entendit la voix de son mari :

— Remonte, Antoinette ; ta porte est restée ouverte.

— Ah ! pour cela, non ! Je suis sûre de l'avoir fermée et d'avoir ensuite fait jouer le bouton pour m'en assurer.

— Remonte, te dis-je ; ton logement est ouvert ; tu peux être dévalisée pendant ton absence.

— Mais je suis sûre de ce que je te dis. Tu sais toutes les courses que j'ai à faire, combien je vais être fatiguée. Me faire remonter quatre étages pour un caprice, c'est cruel !

— Un caprice ? Je n'en ai plus. Et d'ailleurs, peux-tu m'en reprocher un seul dont tu aies souffert ? Remonte, je t'en prie.

— Ah ! tyran ! dit Antoinette.

Et moitié souriante, moitié fâchée, elle commença la pénible ascension.

Arrivée sur le palier, elle introduisit la clé dans la serrure. Elle était fermée à double tour.

— Pour le coup, *mon pauvre vieux*, tu radotes !

Mme Boucher appelait souvent son mari ainsi en plaisantant.

— Ton vieux ? C'est toi qui es aujourd'hui ma vieille ! Mon vieux corps est à Montmartre, mais mon esprit est jeune et beau ! La porte restée ouverte est celle du petit escalier de service. Crois-moi : je vois aussi clair à présent dans les âmes humaines que dans les ténèbres de ce corridor.

Il disait vrai. Cette porte — oubliée peut-être à dessein par l'ouvrier qui, le matin, avait posé les tapis — une fois refermée, Mme Boucher redescendit lentement, songeuse et résolue à suivre en tout les conseils de son mari.

Sa confiance ne fut pas trompée. Moins d'une année après, sa situation était liquidée et elle se trouvait à la tête d'une large aisance, lui permettant d'arranger sa vie à sa guise.

Toujours, aux heures difficiles ou tristes, la voix aimée l'encourageait. Une mélancolie douce avait remplacé la douleur aiguë de la séparation. Sans avoir encore voulu quitter son petit appartement de la rue Guy-de-la-Brosse, Mme Boucher avait repris quelques relations parmi celles où le cher regretté avait été le mieux compris, le mieux apprécié. Les soirées de musique intime de la comtesse Yazikoff étaient ses préférées. Là elle entendait les œuvres de son mari rendues de façon à lui faire parfois illusion, bien qu'il y manquât ces improvisations brillantes, ces coups de génie grâce auxquels il n'exécutait jamais deux fois un morceau de la même manière, et qui, n'ayant pu être notés, sont perdus pour la postérité.

L'heure passait vite dans ces réunions choisies. Mme Boucher, ayant à regagner seule son quartier éloigné, ne s'y attardait jamais. Un soir pourtant, le talent hors ligne d'un jeune artiste lui fit oublier l'heure. Nul ne s'était si bien identifié avec la pensée du maître. Un coup d'œil furtif à la pendule l'étonne et cependant la rassure. Rien que onze heures? Elle

peut encore rester quelques instants, écouter le dernier morceau. Il lui faut cinq minutes pour descendre la rue Tronchet et trouver une voiture auprès de la Madeleine, où il y en a toujours jusqu'à minuit.

Au dernier accord, elle se hâte de sortir, s'enveloppe de son burnous et la voilà dans la rue noire et déserte. A peine si quelques becs de gaz sont restés allumés. Il est donc bien tard? Elle arrive à la Madeleine. Plus de voitures! Que faire? Retourner chez la comtesse, rentrer dans le salon comme un événement, abuser de l'obligeance d'un des invités en le forçant à faire une course énorme pour la reconduire? Elle ne peut s'y résoudre.

Pendant qu'elle délibère, l'horloge sonne deux coups. Traverser tout Paris à deux heures du matin, l'heure la plus dangereuse de la nuit, ce serait une véritable folie. Elle reste immobile, tremblante, indécise, n'osant faire un pas...

— N'aie pas peur, je suis près de toi.

C'est la voix de son mari!

— Ah! mon pauvre Alexandre, que faire?

— Parbleu! rentrer chez toi.

— A pied? si loin? jamais je ne pourrai.

— Que si. Essaie, je te soutiendrai.

Elle se sentit alors comme enveloppée d'un bras robuste dont elle connaissait bien l'étreinte, et se mit à marcher avec une rapidité surprenante. C'est à peine si ses pieds touchaient le sol, et son corps lui semblait d'une légèreté inconcevable.

En passant sur le quai aux Fleurs, quelques *hirondelles de rivière*, comme on appelait alors ces rôdeurs

qui élisent domicile sous les ponts, voyant une femme seule, élégamment vêtue, voulurent lui barrer le passage. La frayeur la fit chanceler. Mais son protecteur invisible la serra plus fortement contre lui, et, l'enlevant comme s'il eût eu des ailes, la mit en un instant hors de portée. Elle entrait chez elle *un quart d'heure juste* après avoir quitté la rue Tronchet.

Cette rapidité tenait du prodige.

Aussi, sûre de l'appui qui ne lui manquait jamais dans les circonstances pénibles ou simplement embarrassantes, Mme Boucher ne se sentait plus isolée, même quand la voix chérie était longtemps sans lui parler. Sa pensée allait au delà de ce monde chercher l'ami qui remplissait son cœur et qu'elle avait la certitude de rejoindre un jour.

Ce n'était plus un deuil, ce n'était qu'une absence.

Puis, le temps fit son œuvre. Le calme ramena les habitudes, les occupations de la vie ordinaire. La voix se faisait entendre à des intervalles de plus en plus éloignés...

Elle s'est tue depuis plusieurs années. Les paroles ne sont plus nécessaires pour prouver à la veuve résignée que ses liens si chers ne sont pas, ne seront jamais brisés. Arrivée à son tour à la vieillesse, elle attend en paix le moment où, sur le seuil de l'éternité, la voix de celui qu'elle aima uniquement lui dira, comme autrefois :

— Je suis là... Viens... N'aie pas peur !

Edouard Burton,
à la Roseraie, par St-Jean de Braye (Loiret).

PARACELSE
et ses quatorze livres des paragraphes

Paragraphe III. — L'accès qui provient des choses arsénicales a son nombre et sa digestion ; et l'accès des trois principes a un jour erratique ; et l'accès du sang a sa guérison et sa digestion.

Commentaires. — Paracelse dans ce paragraphe assez obscur explique les fièvres qui tirent leur origine du sang ; les matières arsénicales contenues dans le sang ont aussi leur nombre, leur guérison et leur digestion. Mais quand l'accès des trois principes : mercure, sel et souffre, fait le jour erratique, c'est-à-dire changeant, l'accès peut être si violent qu'il amène la rupture de quelque veine, l'accès contient dès lors sa guérison et sa digestion. Le sang peut provenir aussi du nez ou s'écouler avec les narines et par ces moyens sont guéries les fièvres du sang.

Paragraphe IV. — *De la curation.* — Pour guérir la fièvre externe, on peut employer l'or ou les coraux ; mais la moindre cure emploie l'argent et les perles.

Description de l'or

℞. Alcool de vin desséché et préparé sur les cendres de fèves, autant qu'il suffit.

Feuilles d'or à volonté.

Réduisez en digestion par son mois.

De cette liqueur prenez trois grains avec une once d'eau d'endive ou de pourprier, après ou avant, pendant l'accès.

Des coraux

℞. Coraux blancs, demi-once, alcool de vin desséché dix onces.

Réduisez en digestion par son mois. — La dose de cette liqueur est de six ou sept grains, avec les eaux susdites, avant, pendant ou après l'accès.

De l'argent

℞. Miel liquéfié, quinze onces.

Feuilles d'argent, deux onces.

Réduisez en digestion pendant une semaine. — De cette liqueur séparée du miel, la dose est d'un demi-scrupule avec quinze grains de safran oriental avant l'accès.

Des perles

℞. Alcali, extrait de citrouille, quinze onces.

Eau de blanc d'œuf, trois onces.

Des perles non perforées, une demi-once.

Réduisez en digestion par un mois.

De cette dissolution prendre six grains avec eau de valériane, avant l'accès.

LIVRE X

Des maladies internes de la tête.

Paragraphe I. — Les douleurs de la tête procèdent

ou du sang, ou de ce qui est résolu ou des congestions; soit que la douleur soit à gauche ou à droite, elle provient de ces trois causes.

PARAGRAPHE II. — Les douleurs qui sont des choses résolues montent et descendent par fumée ou vapeur, car toute vapeur est du narcotique anodin avec stupéfaction innée ; mais celles qui procèdent des congestions, quelles que soient leur nature et leurs propriétés, sont extérieures ou de nature engendrée. Telle est la maladie et tel est son accident.

PARAGRAPHE III. — Après les douleurs de la première espèce, il y a celle du café car par l'anatomie on voit où elles résident dans le côté par accès fièvreux. Dans cette deuxième espèce, elle a la vapeur sèche sublimé aux cellules et parties suprêmes avec un accès erratique anodin. En la troisième espèce qui est la congestion, telle la manie, la phrénésie, et les espèces de folie selon la congestion de sa partie par le chaud ou le froid résolu ou coagulé.

PARAGRAPHE IV. — *De la guérison.* — La guérison du sang est au froid et au narcotique humide.

Description en la première espèce de la douleur de teste.

Cataplasme :

℞. Roses rouges, trois onces.

Joubarbe, cinq onces.

Faites-en un bon cataplasme avec bon vinaigre ou eau de rose.

Autre cataplasme :

℞. Coraux préparés, une drachme ; perles non perfo-

rées, scrupule et demi. Eau de rose et de sempervive, égales parties, ce qu'il suffit pour incorporer.

LIVRE XI

Des maladies de la matrice.

Paragraphe I. — Les générations des maladies de la matrice ne sont point en la matrice, ni d'elle, ni par elle.

Car tout membre qui provient d'autres reçoit son détriment des autres, car la douleur de la matrice sont la rétention et la superfluité de la chose.

Paragraphe II. — Le concours de la maladie retentive et de superfluité descend de toutes les parties de tout le corps ; car les menstrues en la matrice ne sont point menstrues, mais l'excrément des mois. De là dérive la conjonction, la destruction, l'altération, la conclusion, la permixtion de la bonne et de la mauvaise chose, la décoloration avec ses semblables.

Commentaires. — Comme les deux précédents paragraphes s'expliquent l'un par l'autre, nous avons réuni leur commentaire en un seul.

Paracelse nous dit que les maladies de la matrice ne sont point engendrées dans la matrice, mais dans les parties principales de celle-ci, et que les menstrues ne sont que le superflu (l'excrément) du sang qui est rejeté chaque mois. Puis le grand médecin dénombre les maladies spéciales ; ce sont la rétention, l'obstruction ou la superfluité des menstrues qu'il nomme conclusion.

Paragraphe III. — *De la guérison.* — On peut obtenir la guérison de la matrice de deux façons: par les

élixirs et par l'orizée (l'or potable). Parmi les élixirs, le remède souverain, c'est l'alcool de vin desséché.

Le second moyen de guérison, c'est le corps et la substance et sa chose essenssifiée, sans extraction ; mais par les transmutations de la substance non liquide en médecine potable, etc.

Les perles peuvent aussi être employées par leur dissolution dans l'alcool. Il y a encore un autre remède dans la carniale, dans l'essence tempérée, et dans l'arbre de mer. Le remède employé pour les douleurs de la matrice ne doit être ni chaud ni froid et n'être ni dissous, ni humide, ni coagulé, ni fait par diathèse. Car tout ce qui est chaud ou froid est contraire aux maladies des femmes. De même, tout ce qui est sec ou humide est un venin très dangereux en la rétention et superfluité menstruelle. De même tout ce qui est stipique, diaphorétique, pontique, acerbe et tout ce qui est amer ; toute douceur est aussi une entrave pour la maladie des femmes. Mais la guérison de la matrice doit être délivrée de toutes les choses sus nommées parce que le remède a son arcane libre et son jugement.

La description du tempérament relatif à la première cure des élixirs est :

℞. Alcool de vin desséché, 3 livres.

Feuilles d'anthos, de maïs, de lavande, de chaque dix onces.

Cubèbes, girofle, cannelle, de chaque deux onces.

Mastic, une once et demie.

Deux storcises, de chacun un demi-scrupule.

Véronique, trois onces.

Réduire le tout au septième par l'alambic, puis y ajouter 20 feuilles d'or.

Des perles non perforées, des grenats, des rubis, de chaque une once et demie.

Réduisez en digestion par son mois.

Donnez de cette huile 3 ou 4 grains dans du vin de Malvoisie ou dans de l'eau de Marjolaine ou de sauge pendant trois ou quatre jours, le soir et le matin.

La seconde description de la liqueur orizée ou d'or est la suivante :

℞. Or préparé ou précipité, après sa dissolution dans du miel et du sel, une once.

Liqueur d'oranges, de grenade, de chaque, six onces. — Réduisez en imbibition.

Après sur un marbre de porphyre, il faut réduire en forme liquide.

La dose est depuis 7 grains jusqu'à 8, 10, etc., en eau de fontaine par deux ou trois jours.

Autre remède de l'arbre de mer.

Réduisez l'arbre de mer en calcination avec sel de nitre; réduisez-le en alcali; faire ensuite extraction de sa rougeur et le réduire par l'alambic.

℞. De cette liqueur quatre onces.

Eau de Basilicon, une livre.

Réduisez en réduction par trois jours. Et l'eau doit être séparée de la liqueur par le Bain Mari.

La dose de cette liqueur, 4 ou 6 grains une fois le mois, douze fois en l'an, pour la première administration. En la seconde année, en la seconde nouvelle

lune, six fois en l'an; en la troisième administration, une fois au printemps, une fois en automne, une fois en hiver et une fois en été. Et après l'an, 23 de rechef tous les mois une fois; et de rechef 15 fois en un an. Et après cette admistration en chaque semaine une fois jusqu'à l'an cinquantième. Après chaque jour jusqu'en fin des menstrues.

Autre remède tempéré

℞. Grains d'actis noirs, deux livres, réduits en eau de laquelle tu prendras à discrétion, et y ajoutant autant d'alcool de vin desséché et distiller comme il est dit ci-dessus. — La dose de cette eau est depuis une drachme jusqu'à 3 ou 4, une fois le mois par un an entier.

Commentaires. — Quels sont les arcanes pour guérir cette maladie, comme dit Paracelse, il y a deux moyens de guérison: l'un par les élixirs et l'autre par l'*orizée*, c'est-à-dire par l'or pur et fin. Les élixirs sont fabriqués par l'extraction de la pure essence d'une chose ou de son corps. Et par essence il faut entendre la qualité et la puissance des choses qu'on extrait par distillation ou par digestion. Nous devons ajouter que Paracelse est ici tellement obscur que nous n'essayerons pas de le comprendre, de le commenter, car nous pourrions faire fausse route; son latin de cuisine est absolument inintelligible: il nous dit par exemple que *ab essato* signifie essence qui se tire directement des choses mêmes et que le bon alchimiste sait aussi en extraire la propriété ou vertu. — Disons en terminant ce commentaire que par *arbres de mer* il faut entendre le

corail et par *grains d'actis* les graines de fuseau ou sureau qui, lorsqu'ils sont mûrs, c'est-à-dire fin septembre, sont noirs comme des raisins.

LIVRE XII

Des douleurs de dents.

Paragraphe I. — Les douleurs de dents avec leurs accidents sont aux racines dans l'os (maxillaire) aux gencives ou dans leurs entours. — La cause de la douleur des dents est de deux sortes : l'une est étrangère à l'emplacement et l'autre provient de son emplacement même ; celle qui est étrangère descend de la tête, celle de l'emplacement provient du scabre et du panarice.

Commentaires. — Nous n'avons à parler ici que du scabre et panarice ; ce sont probablement des éruptions aux gencives par un ver engendré dans la dent ou la gencive qui ronge la dent et meurt dès qu'il sent l'air. — A plus expert que nous d'expliquer la chose.

Paragraphe II. — La guérison des dents peut s'obtenir de deux manières par des remèdes ou par extraction (chirurgie).

LIVRES XIII ET XIV

De la douleur des oreilles.

Paragraphe I. — *De la cause.* — La douleur des oreilles provient du quatrième émonctoire, des régions de la tête avec la surdité et ses variétés suivant l'ana-

tomie de la région inférieure avec les régions des narines et des yeux.

La cause est accidentelle ou provient de l'emplacement; la première est de nature albumineuse (?) et la seconde provient de son propre accès naturel avec signes chroniques: tintements d'oreilles et apostème avec pus et sanies et leurs dérivés.

Paragraphe II. — La guérison des douleurs des oreilles se fait de deux façons: l'une se fait par choses apéritives froides, l'humidité; la seconde se fait par les anodins ou les stupéfiants suivant le dire d'Archélaüs et autres, suivant le procédé d'Alburasis, selon l'art chirurgique et l'expérience de Raymond Lulle.

Paragraphe I. — Du mal des yeux. — Les douleurs des yeux peuvent provenir des mêmes causes que celles des oreilles. Il faut considérer à part la cataracte; en dehors de celle-ci on peut appliquer les mêmes remèdes aux yeux qu'aux oreilles. La scotomie (?) peut être opérée par un instrument; de même, s'il survient une pellicule, un onglet (?) orgeolet probablement à l'œil, il faut employer un instrument pour leur suppression, et bien que les collyres puissent être utilement employés parfois dans ces cas.

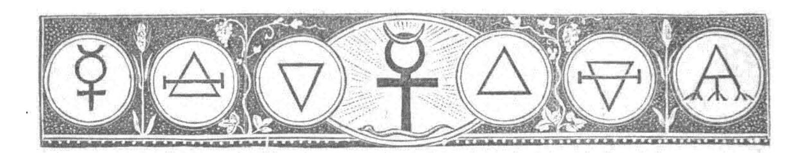
Collyre en la scotomie et pour toute espèce de maux d'yeux. — R. Vitriol blanc, alun de plume tutie éteinte de chaque une drachme, liqueur d'euphrasie, six onces, camphre en poudre, une drachme et demie. — Réduire le tout en liquide sur le marbre et séparément faire placer au bain-marie.

Commentaire. — Paracelse décrit ici les moyens propres à guérir les douleurs d'oreilles par les choses

apéritives et par les stupéfiants. Il emploie bien des collyres pour guérir la scotomie, les effusions et la cataracte ; mais, dit-il, quand on laisse vieillir ces maladies, il faut avoir recours à une opération chirurgicale, à l'*instrument*, dit-il, car les pellicullles trop endurcies ne sauraient être dissoutes par les collyres ou eaux consomptives, comme les dénomme Paracelse.

ERNEST BOSC.





PARTIE LITTÉRAIRE

LA VISION DE NEHOR

Nehor s'était assis sur un tertre ombragé
Et regardait au loin la campagne fleurie ;
De grands nuages d'or dans le ciel imagé
Formaient à l'horizon un décor de féerie.

La nature riait dans les bras du soleil :
Un beau lac s'endormait, reflet d'azur limpide,
Et, dans ses flots moirés, des écueils de vermeil
Surgissaient puissamment en masse translucide.

Ravi par la grandeur de ce monde nouveau
Dont les riches couleurs rayonnaient de lumière,
Nehor en admirait le splendide tableau
Ainsi qu'un idéal inspirant la prière.

Soudain, parmi l'azur et l'or,
Il aperçut une ombre rose :
Flottante, elle avait pris l'essor
Dans cet espace grandiose

Et révélait à l'œil un ange glorieux
Voilant son beau visage en descendant des cieux.
Une voix musicale et tendre,
Touchante comme un chant d'amour,
Près de Nehor se fit entendre
Alors que déclinait le jour.

« *Bien-aimé, disait-elle, en lui parlant à l'âme,*
Remplis ta mission, le travail te réclame !
Sois charitable et bon, sois noble et généreux,
Plus tu t'élèveras, plus tu seras heureux.
Je suis ta blonde fiancée
Et j'ai vécu bien avant toi...
Par le sentiment, la Pensée,
Tu peux t'élever jusqu'à moi.
Mais, pour me retrouver, il faut que la souffrance
Imprime dans ton cœur son auguste influence ! »

Et Nehor écoutait, enthousiaste d'espoir...
Soudain, tout disparut ! La rayonnante image,
Le grand lac endormi dans les brumes du soir
S'étaient évanouis... visions de passage !

. . . .

Nehor était assis sur un tertre ombragé.
Et regardait au loin la campagne fleurie ;
De grand nuages d'or dans le ciel imagé
Formaient à l'horizon un décor féerie.

J. de Tallenay.

LA MAISON HANTÉE

PREMIÈRE TRADUCTION FRANCAISE

Par JEAN TABRIS

Les deux portes étaient encore fermées, celle communiquant avec la chambre du domestique était encore verrouillée. Dans l'angle du mur où il s'était si convulsivement blotti, gisait le chien. Je l'appelai — aucun mouvement; je m'approchai — l'animal était mort; les yeux sortaient de leurs orbites; la langue pendait hors de la gueule; l'écume blanchissait ses mâchoires. Je le pris dans mes bras; je l'amenai près du feu; je ressentais une peine extrême de la perte de mon pauvre favori — je me faisais de violents reproches; je m'accusais de sa mort; je m'imaginais qu'il était mort de peur.

Mais quelle fut ma surprise en découvrant qu'il avait le cou brisé. Cela s'était-il produit dans les ténèbres? Cela ne devait-il pas avoir été fait par une main d'homme comme la mienne? N'y avait-il pas eu tout le temps un agent humain dans cette chambre? J'ai de bonnes raisons de suspecter qu'il n'y en avait pas. Je ne puis dire pourquoi. Je ne puis pas faire plus que d'établir nettement le fait; que le lecteur déduise la conclusion qu'il lui plaira.

Autre circonstance surprenante : ma montre était replacée sur la table dont elle avait été si mystérieusement retirée; mais elle s'était arrêtée au moment même où on s'en emparait; et, depuis, en dépit de

l'habileté de l'horloger, si elle se met à marcher, elle va d'un mouvement bizarre et étrange pendant quelques heures, et puis s'arrête court — elle ne vaut plus rien.

Il n'arriva rien de plus pendant le reste de la nuit. Et, en vérité, je n'eus pas non plus longtemps à attendre avant le lever de l'aurore. Et je ne quittai la maison hantée que lorsqu'il fit grand jour. Avant de partir, je visitai de nouveau la petite chambre retirée; dans laquelle mon domestique et moi avions été pour un temps prisonniers. J'avais une forte présomption — dont je ne pouvais me rendre compte — que c'était de cette chambre qu'émanait le mécanisme des phénomènes — si je puis m'exprimer ainsi — qui avaient eu lieu dans ma chambre. Et bien que j'y entrasse maintenant en pleine lumière, le soleil dardant ses rayons à travers la vitre fumeuse, je ressentis encore, tandis que j'étais debout dans la pièce, l'impression d'horreur que j'avais d'abord éprouvée la nuit précédente, et qui avait tant augmenté à la suite de ce qui s'était passé dans ma propre chambre. Je ne pus vraiment pas supporter de rester plus d'une demi-minute entre ces murs. Je descendis les escaliers, et encore j'entendis le bruit de pas devant moi ; et en ouvrant la porte de la rue, je crus distinguer un faible rire. Je regagnai ma maison, comptant y trouver mon domestique déserteur. Mais il ne s'y était pas présenté; et il y avait plus de trois jours que je n'en avais entendu parler, quand je reçus de lui une lettre datée de Liverpool. dont voici la teneur :

« Respectable Maître,

« J'implore humblement votre pardon, bien que je puisse à peine espérer que vous pensiez que je le mérite, à moins — que le ciel vous en préserve! vous n'ayez vu ce que j'ai vu. Je sens qu'il se passera bien des années avant que je ne me remette ; et quant à être propre au service, c'est inutile d'y songer. C'est pourquoi je vais chez mon beau-frère à Melbourne. Le bateau met à la voile demain. Peut-être ce long voyage me rétablira-t-il. Maintenant je ne fais plus que tressaillir et trembler, et m'imaginer qu'Il est derrière moi. Je vous prie humblement, honorable Maître, de donner des ordres pour que mes vêtements et les gages qui me sont dus soient expédiés chez ma mère, à Walworth, Jean connaît son adresse. »

La lettre se terminait par des excuses additionnelles quelque peu incohérentes, et des détails explicatifs relatifs aux choses qui dépendaient du service de ce garçon.

Cette fuite fera peut-être soupçonner que cet homme désirait aller en Australie, et s'était frauduleusement mêlé de manière ou d'autre aux événements de la nuit. Je ne dirai rien pour réfuter cette hypothèse ; je la suggère plutôt comme celle qui semblerait à beaucoup de personnes être la solution la plus probable d'événements invraisemblables. Ma croyance en ma propre théorie restait inébranlée. Je retournai dans la soirée à cette maison pour rapporter dans un fiacre les objets que j'y avais laissés, avec le corps de mon pauvre chien. Je ne fus point troublé pendant ma

tâche, et il ne m'arriva rien de digne d'être noté, si ce n'est qu'en montant et en descendant l'escalier, j'entendis encore le même bruit de pas devant moi. En quittant la maison, j'allai chez M. J. Il était chez lui. Je lui rendis les clefs, je lui dis que ma curiosité était suffisamment satisfaite, et j'étais sur le point de lui raconter brièvement ce qui s'était passé, lorsqu'il m'arrêta et me dit, quoique avec beaucoup de politesse, qu'il ne prenait plus aucun intérêt à un mystère que personne n'avait jamais résolu.

Je me décidai au moins à lui parler des deux lettres que j'avais lues, et aussi de la façon dont elles avaient disparu, et puis je m'informai s'il pensait qu'elles avaient été adressées à la femme morte dans cette maison, et s'il y avait quelque chose dans l'histoire de sa jeunesse qui pût vraisemblablement confirmer le sombre soupçon qu'éveillaient ces lettres. M. J. sembla tressaillir, et, après s'être recueilli quelques instants, il répondit : « Je ne suis que peu au courant de l'histoire de la jeunesse de cette femme, si ce n'est, comme je vous l'ai déjà dit, que sa famille connaissait la mienne. Mais vous ravivez quelques vagues réminiscences à son sujet. Je prendrai des informations et je vous ferai part de leur résultat. Cependant, même en admettant cette croyance populaire qu'une personne qui a été de son vivant soit l'auteur, soit la victime de crimes abominables, puisse revoir, sous forme d'âme en peine, les lieux où ces crimes ont été commis, je vous ferai observer que cette maison était remplie de visions et bruits étranges avant la mort de la vieille femme — vous souriez — qu'alliez-vous dire ? »

« J'allais dire ceci : c'est que je suis convaincu que, si nous pouvions atteindre le fond de ces mystères, nous trouverions un agent humain vivant. ».

« Quoi ! vous croyez que tout cela est une imposture ? Pour quelle raison ? »

« Non point une imposture dans le sens ordinaire du mot. Si soudain j'étais sur le point de tomber dans un profond sommeil dont vous ne pourriez pas m'éveiller, et que dans ce sommeil je pusse répondre aux questions qu'on me poserait avec une lucidité à laquelle je ne pourrais prétendre dans l'état de veille — vous dire ce que vous avez d'argent dans votre poche, ou décrire vos pensées mêmes — ce n'est pas plus nécessairement une imposture que ce n'est nécessairement surnaturel. Inconsciemment, sous une influence magnétique, je reviendrais à moi par la volonté d'un être humain, à quelque distance qu'il se trouve, qui aurait acquis du pouvoir sur moi par des rapports antérieurs.

« Mais, si un magnétiseur pouvait ainsi agir sur un autre être vivant, pouvez-vous supposer qu'un magnétiseur pût aussi agir sur des objets inanimés : mouvoir des chaises, ouvrir et fermer des portes ?

« Ou impressionner nos sens avec la croyance en de tels effets — nous-mêmes n'ayant jamais été *en rapport* avec la personne agissant sur nous ? Non. Ce qu'on nomme communément magnétisme ne pourrait pas produire ceci ; mais il peut exister une puissance ayant du rapport avec le magnétisme, et qui lui soit supérieure — puissance appelée jadis Magie. Qu'un tel pouvoir s'étende sur tous les objets inanimés de la

matière, je n'ose pas l'affirmer; mais, s'il en est ainsi, ce ne serait pas contre nature, ce ne serait qu'une puissance rare dans la nature qui serait accordée à des constitutions douées de certaines particularités, et amenée par la pratique à un degré extraordinaire. Qu'un tel pouvoir s'étende sur les morts — sur certaines pensées et certains souvenirs que les morts peuvent encore conserver — et force, non pas ce qui doit proprement être appelé l'AME, et qui est bien au delà de l'atteinte de l'homme, mais plutôt le fantôme de ce qui a reçu sur la terre l'empreinte terrestre, à se rendre apparent à nos sens — c'est une théorie très ancienne bien que tombée en désuétude, sur laquelle je ne hasarderai aucune opinion. Mais je ne pense pas que ce pouvoir soit surnaturel. Permettez que j'explique ce que je veux dire à l'aide d'une expérience que Paracelse décrit comme facile, et que l'auteur des *Curiosités de la littérature* cite comme croyable : Une fleur se fane; vous la brûlez. Les éléments qui constituaient la fleur vivante ont disparu, vous ne savez pas où ils sont; vous ne pouvez jamais ni les retrouver, ni les rassembler. Mais vous pouvez, par la chimie, de la cendre de cette fleur, produire un spectre de la fleur, telle qu'elle était lorsqu'elle était vivante. C'est peut-être la même chose pour l'être humain. L'âme vous a échappé comme l'essence ou les éléments de la fleur. Cependant vous pouvez en produire un spectre. Et ce fantôme, bien que, dans la croyance populaire on le confonde avec l'âme du défunt, n'est que l'image de la forme du mort. Ce qui prouve que, de même que dans les histoires de spectres et d'esprits

les plus avérées, la chose qui nous frappe le plus est l'absence de ce que nous pensons être l'âme, l'absence de l'intelligence supérieure libre. Ces apparitions ont lieu pour peu de chose ou même sans raison, elles parlent rarement lorsqu'elles se produisent; si elles parlent, elles n'émettent pas d'idées au-dessus de celles d'une personne ordinaire sur la terre. Les spirites américains ont publié des volumes de communications en vers et en prose qu'ils affirment être faites au nom des morts les plus illustres — Shakespeare, Bacon — Dieu sait qui. Ces communications, en prenant les meilleures, ne sont certainement pas d'un iota plus élevées que ne le seraient des communications de personnes vivantes ayant un joli talent et une éducation soignée; elles sont étonnamment inférieures à ce que Bacon, Shakespeare et Platon disaient et écrivaient lorsqu'ils étaient sur la terre. Et, ce qui mérite plus d'être observé, elles ne contiennent jamais une idée qui ne fût sur la terre auparavant.

« C'est pourquoi, au sujet de phénomènes aussi merveilleux que ceux-ci (en les admettant comme véridiques), je vois qu'une grande partie est du ressort de la philosophie, rien que la philosophie ait le droit de nier, parce que rien n'est surnaturel. Ce ne sont que des idées transmises d'une manière quelconque (nous n'avons pas encore découvert les moyens) d'un cerveau humain. Soit que, par ce moyen, des tables se déplacent d'elles-mêmes, ou que des formes diaboliques apparaissent dans un cercle magique, ou que des mains sans corps s'élèvent et meuvent des objets matériels, ou qu'un Être ténébreux, tel qu'il s'en est

présenté à moi, glace notre sang, je reste encore convaincu que ce ne sont que des actions transmises, comme par des fils électriques, à mon propre cerveau, et venant d'un autre cerveau. Dans quelques constitutions il y a une chimie naturelle, et ces constitutions peuvent des prodiges chimiques ; dans d'autres, un fluide naturel, appelez-le électricité, et ceux-ci peuvent produire des prodiges électriques. Mais les prodiges diffèrent de la Science positive en ceci : ils sont toujours sans objet, sans propos, puériles, frivoles. Ils ne conduisent à aucun grand résultat ; et c'est pourquoi le monde n'y fait pas attention et les vrais sages ne les ont pas cultivés. Mais je suis sûr que tout ce que j'ai vu ou entendu a pour origine lointaine un homme, un de mes semblables ; et je crois inconsciemment à cet homme, quant aux effets produits, pour cette raison : jamais deux personnes, dites-vous, n'ont éprouvé les mêmes sensations. Eh bien, observez-le, jamais deux personnes n'ont exactement le même rêve. Si c'était une imposture ordinaire, la machinerie serait organisée pour produire des résultats ne variant guère ; si c'était un agent surnaturel envoyé par le Tout-Puissant, ce serait sûrement dans un but déterminé. Ces phénomènes n'appartiennent à aucune de ces deux classes ; ma conviction est qu'ils ont leur origine dans une intelligence maintenant lointaine ; que cette intelligence n'a pas une volonté bien nette dans tout ce qui est arrivé ; que ce qui a lieu n'est que le reflet de ses pensées vagabondes, indistinctes, déviées, informes ; en résumé, que ce ne sont que les rêves de cette intelligence mis en action

et revêtus d'un semblant de substance. Que cette intelligence soit douée d'une puissance énorme, qu'elle puisse mettre en mouvement la matière, qu'elle soit maléfique et destructive, je le crois ; une force matérielle quelconque doit avoir tué mon chien ; une telle force aurait pu, j'en sais quelque chose, suffire pour me tuer, si comme mon chien j'avais été subjugué par la terreur, — si mon intelligence ou mon esprit ne m'avait pas permis de la contrebalancer par la résistance de ma volonté. »

« Elle a tué votre chien ! Il est vraiment étrange qu'on ne puisse faire rester aucun animal dans cette maison, pas même un chat ; on n'y trouve jamais ni rats ni souris. »

« L'instinct de la créature animale découvre les influences funestes à son existence. La raison de l'homme a un sens moins subtil, parce qu'elle a une force de résistance plus grande. Mais en voilà assez ; comprenez-vous ma théorie ?

« Oui, bien qu'imparfaitement — et je préfère accepter n'importe quel état (pardon du mot) si bizarre qu'il soit, plutôt que d'admettre ces idées de fantômes et de loups-garous qu'on nous a fait avaler dans notre enfance. Cependant, pour mon infortunée maison, le mal reste le même. Que diable puis-je en faire ? »

« Je vais vous dire ce que je ferais à votre place. Mon sentiment me convainc que la petite chambre non meublée, qui se trouve à angle droit de la chambre à coucher que j'occupais, forme le point de départ, le réceptacle des influences qui hantent la maison ; et je vous conseille fortement de faire percer

les murs, d'enlever le parquet, plus encore, de faire démolir toute la pièce. J'ai remarqué qu'elle est détachée du corps de la maison, construite sur la petite cour de derrière, et qu'on peut la démolir sans nuire au reste de la construction. »

« Et vous pensez, si je faisais cela..... »

« Que vous couperiez les fils du télégraphe. Essayez. Je suis tellement persuadé que j'ai raison, que je paierai la moitié de la dépense si vous voulez me permettre de diriger les opérations. »

« Non pas, je puis parfaitement supporter les frais; pour le reste, permettez-moi de vous écrire. »

Environ dix jours après, je reçus une lettre de M. J. me disant qu'il avait visité la maison depuis que je l'avais vu, qu'il avait trouvé les deux lettres que je lui avait décrites, qu'il les avait replacées dans le tiroir où je les avais prises; qu'il les avait lues avec les mêmes pressentiments que moi; qu'il avait commencé une enquête sérieuse au sujet de la femme à laquelle je conjecturais avec raison qu'elles avaient été écrites.

Il paraissait que trente-six ans auparavant (un an avant la date des lettres), elle s'était mariée, contre le gré de ses parents, avec un Américain d'un caractère très soupçonneux; en réalité, on croyait généralement qu'il avait été pirate. Elle-même était la fille de commerçants très honorables, et elle avait exercé les fonctions de gouvernante d'enfants avant son mariage. Elle avait un frère, veuf, qui était considéré comme riche, et qui n'avait qu'un enfant d'environ six ans. Un mois après le mariage, le corps de ce frère fut

retrouvé dans la Tamise près du pont de Londres; des traces de violences apparaissaient près de la gorge, mais elles ne semblèrent pas suffisantes pour autoriser l'enquête à une autre déclaration que celle de: *trouvé noyé.*

L'Américain et sa femme se chargèrent du petit garçon, le frère défunt ayant par son testament laissé à sa sœur la garde de son unique enfant et en cas de mort de l'enfant, l'héritage passait à sa sœur. L'enfant mourut six mois après, — on supposa qu'il avait été privé de soins et maltraité. Les voisins déclarèrent qu'ils l'avaient entendu crier la nuit. Le chirurgien qui l'avait examiné après sa mort dit qu'il était amaigri comme par suite de manque de nourriture, et que le corps était couvert de contusions livides. On racontait que par une nuit d'hiver l'enfant avait cherché à s'échapper, était sorti dans la cour de derrière, avait essayé d'escalader le mur, était retombé épuisé, et avait été trouvé le matin gisant sur le pavé dans un état désespéré. Mais, bien qu'il y eût là une certaine preuve de cruauté, le meurtre n'était pas prouvé; et la tante et son mari cherchèrent à excuser leur cruauté en alléguant l'extrême entêtement et la perversité de l'enfant, qu'on déclara idiot. Que cela soit ce que cela voudra, à la mort de l'orphelin, la tante hérita de la fortune de son frère.

Avant la fin de la première année de mariage, l'Américain quitta brusquement l'Angleterre et n'y revint jamais. Il obtint le commandement d'un vaisseau-croiseur qui se perdit dans l'Atlantique deux ans plus tard. La veuve resta dans l'opulence; mais elle

eut des revers de fortune de toute sorte : une banque sauta, une faillite lui enleva de l'argent, elle tenta un petit commerce et devint insolvable, puis elle se mit en service, tombant de plus en plus bas, de femme de charge à bonne à tout faire, ne restant jamais longtemps dans la même place, bien qu'on alléguât rien de positif contre son caractère. Elle était considérée comme sobre, honnête, et particulièrement tranquille dans sa manière d'être ; cependant rien ne lui réussit. Et c'est ainsi qu'elle était tombée dans un asile, d'où M. J. l'avait retirée pour lui confier la même maison qu'elle avait occupée en qualité de locataire durant la première année de son mariage.

M. J. ajouta qu'il avait passé une heure seul dans la chambre non meublée que je l'avais supplié de détruire, et que son impression de terreur dans ce lieu avait été si grande, bien qu'il n'eût ni vu ni entendu quoi que ce fût, qu'il était impatient de voir les murs à nu et le parquet enlevé comme je le lui avais suggéré. Il avait embauché des ouvriers pour ce travail, et il était prêt à commencer le jour que j'indiquerais. En conséquence, un jour fut fixé. Je me rendis à la maison hantée ; nous allâmes dans la pièce triste et lugubre, et nous enlevâmes les lambris et puis le parquet. Sous les poutres, couvertes de décombres, nous découvrîmes une trappe, juste assez large pour le passage d'un homme. Elle était solidement enclouée avec des crampons et des rivets de fer. En les ôtant, nous descendîmes dans une pièce située au-dessous, dont on n'avait jamais soupçonné l'existence. Il y avait eu dans cette chambre une fenêtre e

un tuyau de cheminée, mais ils avaient été murés, évidemment depuis de nombreuses années. Nous examinâmes les lieux à l'aide de bougies; il restait encore quelques meubles vermoulus, trois chaises, un siège de chêne à dossier élevé, une table, le tout à la mode d'il y a quatre-vingts ans. Il y avait contre le mur une commode à tiroirs, dans laquelle nous trouvâmes, à moitié pourris, des vêtements d'homme à l'ancienne mode, tels qu'il y a quatre-vingts ou cent ans en aurait porté un gentilhomme d'un certain rang, des boucles et des boutons d'aciers travaillé, comme ceux encore en usage sur les habits de cour, une magnifique épée de cour; dans un gilet jadis enrichi d'une broderie d'or, mais qui maintenant était noircie et salie par l'humidité, nous trouvâmes cinq guinées, quelque monnaie d'argent, et un ticket d'ivoire, probablement pour un spectacle depuis longtemps passé. Mais nous fîmes notre principale découverte dans une sorte de coffre de sûreté en fer et fixé au mur, dont nous eûmes le plus grand mal à arracher la serrure.

Dans ce coffre se trouvaient trois rayons et deux tiroirs. Plusieurs petits flacons de cristal hermétiquement fermés étaient rangés sur les rayons. Ils contenaient des essences volatiles incolores, sur la nature desquelles je puis seulement dire que ce n'étaient pas des poisons; du phosphore et de l'ammoniaque entraient dans la composition de quelques-unes d'entre elles. Il y avait aussi quelques curieux tubes de verre, et une petite baguette de fer pointue, puis un gros morceau de cristal de roche, un autre d'ambre, aussi un aimant d'une grande puissance.

Dans un des tiroirs nous trouvâmes un portrait en miniature monté en or, et conservant la fraîcheur du coloris d'une manière étonnante, vu la longueur de temps durant lequel il était probablement resté là. Le portrait était celui d'un homme d'un âge moyen, peut-être quarante-sept ou quarante-huit ans.

C'était un visage remarquable, très frappant. Si l'on pouvait s'imaginer un serpent colossal transformé en homme, et gardant dans ses traits d'homme le type de l'ancien serpent, on aurait une meilleure idée de cette physionomie que celle qu'en pourraient donner des descriptions minutieuses : la largeur et l'aplatissement de l'os frontal, l'élégance effilée du contour déguisant la force de la mâchoire bestiale, l'œil long, grand, terrible, étincelant et vert comme l'émeraude, et en même temps un calme féroce qui semblait provenir de la conscience de son immense pouvoir.

Machinalement je retournai la miniature pour en examiner le dos, et là je vis un pentacle gravé ; au milieu du pentacle une échelle et la troisième marche de l'échelle était formée de la date 1765. En examinant encore plus minutieusement, je découvris un ressort ; en le pressant, le dos de la miniature s'ouvrait comme un couvercle. Dans l'intérieur du couvercle, étaient écrits ces mots : « Marianne à toi — Sois fidèle dans la vie et dans la mort à —. » Ici suit un nom que je ne veux pas mentionner, mais qui ne m'était pas inconnu. J'en avais entendu parler dans mon enfance par des vieillards comme du nom porté par un charlatan extraordinaire qui avait fait grande sensation à Londres pendant environ une année et qui

s'était enfui du pays sous la prévention d'un double meurtre commis dans sa propre maison, — celui de sa maîtresse et de son rival. Je ne dis rien de ceci à M. J., — auquel je rendis à contre-cœur la miniature.

Nous n'avions trouvé aucune difficulté à ouvrir le premier tiroir du coffre de fer ; nous eûmes beaucoup de mal à ouvrir le second : il n'était pas fermé à clef, néanmoins il résista à tous nos efforts, jusqu'à ce que nous eussions inséré dans une fente l'extrémité d'un ciseau. Quand nous eûmes ainsi tiré le tiroir en avant, nous trouvâmes un appareil très singulier en parfait état. Sur un petit livre mince, ou plutôt une tablette, était posé un récipient de cristal ; ce récipient était rempli d'un liquide incolore ; sur ce liquide flottait une espèce de boussole, avec une aiguille tournant rapidement sur elle-même ; mais à la place des pointes ordinaires d'une boussole étaient sept caractères étranges, ne différant guère de ceux employés par les astrologues pour indiquer les planètes. Une odeur particulière, mais point forte ni désagréable, émanait de ce tiroir, qui était revêtu intérieurement d'un bois que nous trouvâmes plus tard être du coudrier. Quelle que fût la cause de cette odeur, elle produisait un effet sensible sur les nerfs. Tous, même les deux ouvriers qui se trouvaient dans la chambre, nous ressentîmes une sensation de frisson et de tressaillement depuis l'extrémité des doigts jusqu'à la racine des cheveux. Impatient d'examiner la tablette, j'ôtai le vase de cristal. Immédiatement l'aiguille de la boussole se mit à tourner avec une vitesse prodigieuse, et je sentis tout mon être secoué par un tel choc, que je

laissai tomber le vase par terre. Le liquide se répandit, le vase se brisa, la boussole roula à l'autre extrémité de la chambre, et à cet instant les murs tremblèrent, comme si un géant les avait poussés et ébranlés.

Les deux ouvriers furent si effrayés qu'ils se précipitèrent sur l'échelle à l'aide de laquelle ils étaient descendus par la trappe; mais, voyant qu'il ne se produisait rien de plus, ils se décidèrent aisément à revenir.

Pendant ce temps, j'avais ouvert la tablette : elle était reliée en maroquin rouge uni, avec un fermoir en argent; elle ne contenait qu'une seule feuille d'épais velin, et sur cette feuille, inscrite dans un double pentacle, étaient écrits en vieux latin monastique des mots pouvant littéralement être traduits ainsi : « Sur tous ceux qu'elle peut atteindre dans ces murs — êtres animés ou inanimés, — vivants ou morts, — de même que se meut cette aiguille, qu'ainsi se fasse sentir ma volonté ! Maudite soit cette maison, et sans repos ceux qui y demeureront. »

Nous ne découvrîmes rien de plus. M. J. brûla la tablette et la malédiction qu'elle contenait. Il rasa jusque dans ses fondations la partie de la construction comprenant la chambre secrète et celle au-dessus.

Il eut ensuite le courage d'habiter lui-même la maison pendant un mois : dans tout Londres on n'eût pu trouver une maison plus tranquille et plus confortable, et jamais un locataire ne formula la moindre plainte.

BULWER-LYTTON.

Groupe Indépendant
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Quartier général. — *Rapport annuel du Président.* — Ce rapport paraîtra dans le prochain numéro de l'*Initiation.* Sans vouloir, pour l'instant, anticiper sur les nouveaux sujets pour l'année 1894-95, signalons cependant les changements apportés dans la propagande qui sera faite, non plus par des conférences mensuelles, mais par plusieurs grandes fêtes données dans des salles pouvant contenir plus de 1,00c assistants. De plus, une extension considérable est donnée aux loges de Paris et un local spécial va être aménagé à cet effet. Enfin le *Voile d'Isis* sera sous peu complètement réorganisé pour devenir un véritable journal d'information spiritualiste.

Le Grand Conseil du Spiritualisme. — Le projet définitif d'organisation de cette importante création paraîtra également dans le prochain numéro de notre revue.

Etranger. — Un diplôme d'honneur vient d'être décerné par le Comité de Direction du Groupe au chevalier Selliers de Moranville, délégué pour la Belgique en reconnaissance des services rendus par lui à notre cause.

GROUPE N° 4.

ETUDE DU SPIRITISME

Séance du 15 septembre 1894

Cinq personnes présentes : Mme Marthe B..., médium. M. B... MM. A. F. et L. F.

Aucun résultat. A. François.

KvMRiS

DÉLÉGATION DE BELGIQUE

Vu :

Les lettres du Délégué pour la Belgique, du Groupe Indépendant d'Études Esotériques ;

Ses communications verbales du 5 août 1894;

Les demandes d'adhésion ;

La charte de la Commission exécutive en date du 25 juillet 1890.

La charte de transmission n° 27.

Le règlement général du Groupe ;

Une réunion de la branche à établir à Liège a eu lieu à Liège, place Verte, le dix-sept septembre 1800, nonante-quatre, ensuite de laquelle le Délégué, d'accord avec M. J. Fiévet, Membre correspondant du Groupe, à Liège, 41, rue des Fossés,

Arrête :

Statut unique : La Branche régulière « PoLLvX », du Groupe Indépendant d'Etudes Esotériques, du ressort de la Délégation de Belgique, est déclarée fondée. Elle est régie par le délégué du Groupe, le Chevalier Léonard de Selliers de Moranville, sans autre aide, obligation ou sanction que celles qui lui plairont, et ce en vertu des pleins pouvoirs que lui confèrent :

La charte de la Commission exécutive en date du 25 juillet 1890 ;

La charte de transmission n° 27.

Dont acte, dûment scellé et signé :

Arrêté en KvMRiS, le 17 septembre 1894.

Le Délégué : ♁

Signé : Chev. L. de Selliers de Moranville.

D. G. E.

Pour avis conforme :

Le Membre correspondant à Liège.

Signé : J. Fiévet, C. G. E.

Répercussion des blessures du corps astral

On lit dans l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, par Pierre Le Brun (4 vol. in-12, Paris, Vve Delaulne, 1732, liv. II, ch. III), qu'un nommé Denis Milanges, rendu malade par un sorcier, crut voir son fantôme dans un accès d'égarement et le frappa au visage. Une neuvaine fut suivie d'une apparition de saint Maur dans une église ayant à ses côtés l'ombre du berger, qui

paraissait blessé au visage. Denis Milanges guéri, le sort retomba sur le berger, qui n'obtint sa guérison qu'après des prières de sa victime.

Ce récit concorde, quant à la nature des phénomènes, avec l'histoire du berger de Cideville, blessé au visage parce que son ombre (ou corps astral) fut atteinte assez légèrement, et aussi avec l'histoire de cette sorcière qui mourut du coup dont fut frappé son corps astral, et dont l'*Initiation* a parlé (1). SATURNINUS.

LE "PATER" DES ATLANTES

Monsieur PAPUS, à Paris.

Le *Voile d'Isis* nº 164 me fait savoir que, lors de la conférence du 7 juin dernier, vous avez parlé sur le *Pater.*

Je vous envoie celui des Quichuas. Cette magnifique prière a surpris au dernier degré les bons jésuites qui, lors de l'invasion des barbares espagnols, vinrent pour convertir les « Américains idolâtres » qui étaient beaucoup plus avancés qu'eux en religion et en moralité. Vous connaissez assez l'espagnol pour que je vous l'envoie dans la langue de ces bandits fanatiques et ignorants.

Elle a été conservée par Montésinos :

O vivificador del mundo, tu que existes desde el principio y que existiras trasta et fin, poderoso y misericordioso, que has ereado el hombre diciendo que el hombre sea, que nos resguardas del mal y nos conservas la salud y la vida ? Estas en el cielo o en la tierra, en las nubes o en los abismos ? Escucha la voz de aquel que te implora y concèdele loque te pide Danos la vida eterna, resguarda nos y acepta nuestro sacrificio.

Bien à vous, GIRGOIS.

(1) Delrio (*Disquisitiones magicæ*, l. II, ch. XVIII) raconte qu'un crapaud ayant rendu prodigieusement pesante la barque d'un matelot qui s'était disputé avec une tavernière, ce crapaud fut transpercé d'un coup d'épée : la femme mourut à la même heure. Un cordonnier de Ferrare ayant blessé un chat noir qui était venu jouer auprès de son enfant malade, une sorcière qui avait promis sa guérison fut blessée mortellement au même endroit (Serclier, *L'Antidémon historial*, p. 442).

UNE SURPRISE

Nos lecteurs auront bientôt le plaisir d'une manifestation remarquable du monde occulte. Il s'agit d'une série de dessins symboliques, véritables peintures au crayon, exécutés d'inspiration, aussi originaux par leur composition que par leur aspect. Ils transportent dans un monde complètement différent du nôtre, tout fluidique, tantôt sombre et plein de ténèbres imposantes, tantôt illuminé d'une lumière éthérée et suave, selon la pensée traduite.

Grâce à l'obligeante intervention de Mlle Wolska, auprès de qui l'on pourra obentir plus de détails à ce sujet (au siège du Groupe), quelques-uns d'entre nous ont été admis à voir les premières feuilles avant l'achèvement complet de la série, mais il ne nous est pas permis de pousser plus loin l'indiscrétion.

Elle serait du reste aussi regrettable qu'inutile. La moitié de l'intérêt de cette œuvre est dans les circonstances exceptionnelles de son exécution, et nous devons ni froisser la modestie si délicate de l'auteur qui craint de voir troubler sa pieuse retraite, ni déflorer par une critique prématurée le plaisir prochain que réserve, paraît-il, à nos lecteurs une exposition publique de ces dessins, animée des commentaires de l'un de nos conférenciers des mieux autorisés et des plus connus.

NOUVELLES DIVERSES

Les cours de l'*Ecole pratique de magnétisme*, qui ont obtenu un si retentissant succès l'année dernière, grâce aux intéressantes leçons de MM. Papus, Moutin, Durville, etc., s'ouvriront cette année le 19 octobre.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *magnétiseur-masseur praticien* doivent se faire incrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

BIBLIOGRAPHIE

La *Revue des Revues* du 1er octobre contient une série

d'articles aussi passionnants qu'instructifs et amusants. Relevons entre autres :

Physiologie du succès, par SCIPIO SIGHELE. — Les Surprises de l'histoire (quelques généalogies curieuses), par E. NEUKOMM et G. BERTIN. — Ce qu'on mangera en l'an 2000, par le professeur BERTHELOT. — La Navigation aérienne : I. L'Homme volant (*Illustré*), par VERNON ; II. L'Aéroplane Maxim, par HIRAM S. MAXIM. — Pierre Ivanovitch Dinkoff, par Mme V. KRESTOVSKY. — 2,500 o/o d'intérêt légal, par G.-W. MOON. — Les Sociétés secrètes musulmanes, par le comte NAPOLÉON NEY. — Le Vrai Inventeur de l'Afrique, par E. CAYLOR BOURNE. — Les Madgyars, par le professeur H. VAMBÉRY. — La Verrerie antique (*Illustré*). Dans l'intimité de trois poètes, par Mme A. SMIRNOFF. — *Théâtres et Concerts*, par GEORGES LEFÈVRE. — *Analyse des Revues françaises et étrangères.* — *Curiosités et Documents.* — *Revue des Livres.* — Caricatures politiques. — *Dernières Inventions et Découvertes.*

Paris, 32, rue de Verneuil. France, 14 francs. Union postale, 18 francs par an. Abonnements partant du 1er au 15 de chaque mois. Numéro spécimen contre 60 centimes en timbres-poste.

*
* *

Supplément à la REVUE PHILOSOPHIQUE de septembre 1894.

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de septembre 1894 (19e année).

G. MOURET : I. Le problème logique de l'infini. II. Valeur et grandeur. — AMÉLINEAU : L'idée de l'âme dans l'ancienne Égypte. Sa genèse et son développement. — Observations et documents. Analyses et comptes rendus. — Revue des périodiques étrangers. — Livres nouveaux.

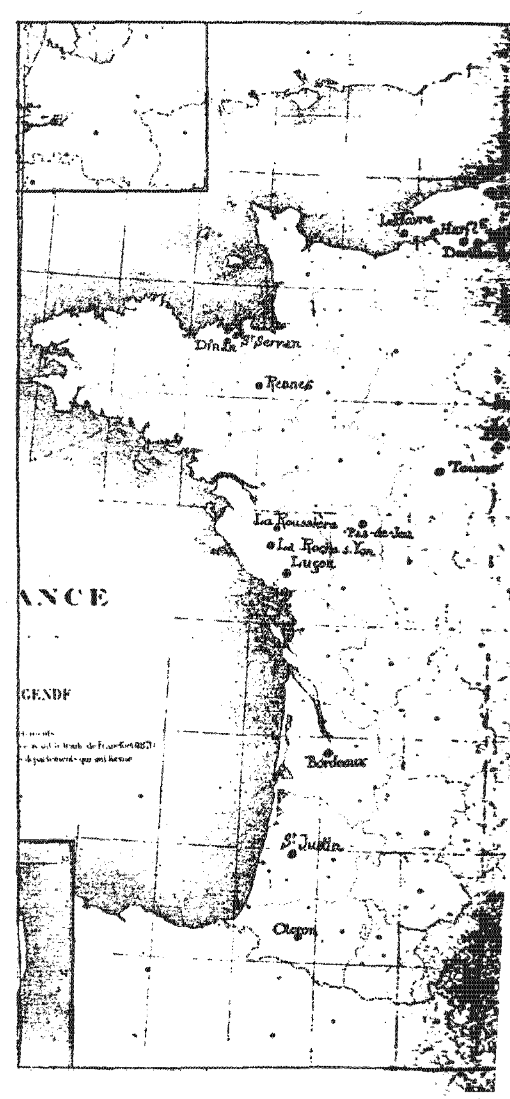
Abonnement : Un an, Paris, 30 fr. ; départements et étranger, 33 fr. ; la livraison, 3 fr. (Félix ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

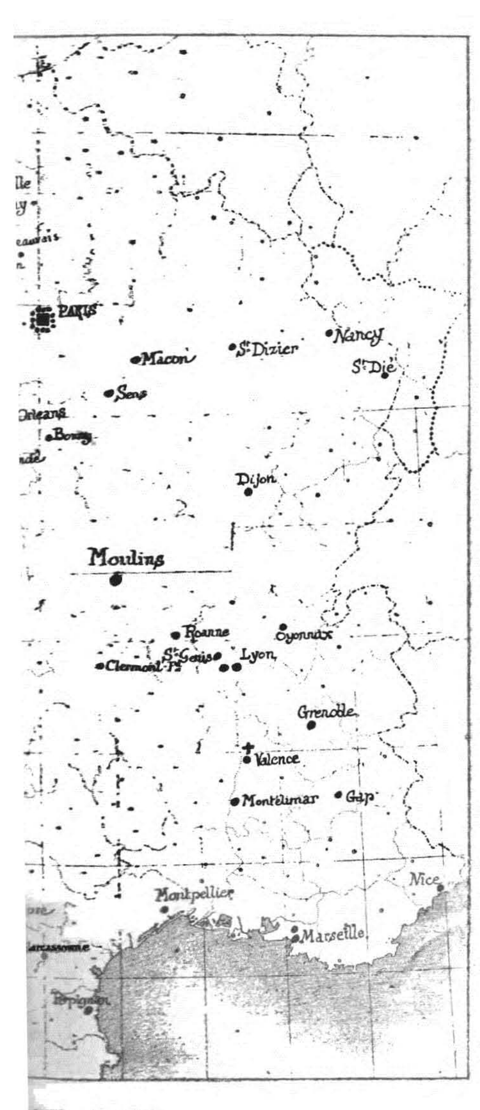


Groupe Indépendant d'études ésotériques



Groupe Indépendan

PRINCIPAUX CE



...tudes ésotériques

...e de France

AVANT-PROPOS

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

RAPPORT DU PRÉSIDENT

Pour l'exercice 1893-1894

A MM. les Délégués généraux, les chefs du Groupe et les Correspondants.

MESSIEURS,

Depuis la fondation du Groupe, vous avez pu, chaque année, constater les progrès accomplis. Lorsque, voyant l'émiettement des forces spiritualistes en 1889, au lendemain du Congrès, nous eûmes l'idée de constituer un centre actif destiné à établir un groupement solide de ces forces éparses, nous ne nous doutions pas du succès qui attendait notre œuvre. Je ne vous referai pas en détail la liste de nos 104 centres actuellement répandus en France, en Europe, en Algérie, en Tunisie et en Egypte, ainsi qu'en Amérique. J'ai préféré, cette année, mettre sous vos yeux deux cartes, une de France, l'autre d'Europe, qui vous indiqueront, mieux que toutes les paroles, l'état actuel de notre mouvement.

Nous considérons que notre œuvre de propagande touche à sa fin et nous allons maintenant vous exposer ce que nous comptons faire dans l'avenir.

Le Groupe ésotérique, tel que nous l'avons conçu lors de sa création, avait un triple but :

1° Faire une propagande sérieuse et méthodique en faveur du Spiritualisme ;

2° Permettre la formation d'un noyau de membres zélés et capables ;

3° Former au moyen de ces membres, sélectés par l'initiation et l'examen, des centres d'études d'une grande activité.

Les années 1889 et 1890 ont été consacrées presque exclusivement à la propagande dans le public profane à qui nous avons dû donner presque tous nos instants libres.

Les années 1891-92 et 93 nous ont permis, tout en continuant la propagande, de former les premiers rudiments de nos groupes fermés. Vous allez voir comment l'année 1894 a été fructueuse à ce point de vue et pourquoi nous pouvons aujourd'hui nous préparer à laisser à d'autres le soin de la propagande auprès des profanes, — du moins quant au Quartier général, car les branches pourront en même temps poursuivre ce triple but.

Les sociétés évoluent comme les individus et toute société qui emploie son activité uniquement pour la propagande sans chercher à former un noyau solide de membres instruits se prépare à faire comme certaines de ces sociétés spirites qui font toujours la même chose depuis 1853, une revue chaque mois et

des séances identiques au siège de cette revue. Résultat : une douce somnolence coupée de temps en temps par des polémiques ou des œuvres de haine. Une société doit avoir une triple hiérarchie d'organes : abdominaux thoraciques et céphaliques, et la propagande, conçue comme activité exclusive, ne répond qu'à la plus basse de cette triplicité organique. Quel que soit le sort que l'avenir réserve à l'occultisme, il faut que nous puissions être certains de transmettre à nos successeurs la tradition que nous confièrent nos prédécesseurs et cela exige deux voies parallèles :

1° La partie écrite de cette tradition renfermée sous tous ses aspects dans les publications des occultistes ;

2° La partie orale renfermée dans nos loges et dans nos groupes fermés.

En faisant œuvre de propagande, nous remplissions notre devoir vis-à-vis de l'invisible qui n'admet l'évolution individuelle qu'autant que cette évolution est *payée* par les sacrifices qu'on fait pour la collectivité. Nous avons consacré beaucoup d'efforts à cette collectivité et le moment nous semble venu de poursuivre nos travaux entre nous.

En effet l'*occultisme est à la mode ;* c'est là le plus grand danger qui pouvait l'atteindre. On parle beaucoup dans les salons du « corps astral », on rencontre dans le monde de jeunes pédants qui « posent » au prophète ou au professeur d'occultisme. On oublie vite dans ce milieu qu'au bout de ces études il n'existe que trois issues : le sacrifice, la folie ou la mort. Après un examen attentif de la question, nous avons décidé de laisser les mondains s'amuser entre eux et de

nous renfermer plus que jamais dans ces groupes fermés d'où nous avons été obligés de sortir en 1882 pour arrêter la propagande de doctrines qui conduisaient notre intellectualité à la mort.

Nous cessons donc nos conférences mensuelles, nous ferons sans doute deux ou trois grandes réunions, au cours de l'année, dans la salle du Grand Orient ou dans une salle de même importance, pour payer notre tribut à la cause générale, et nous sommes heureux de renvoyer le public profane aux belles réunions organisées par Mme la duchesse de Pomar ou aux nombreux cercles spirites qui continuent cette œuvre de propagande. De plus nous achèverons, dans le cours de cette année, la constitution de ce *Grand Conseil du Spiritualisme* qui doit terminer notre œuvre de réalisation spiritualiste.

Toute notre activité va se porter sur nos loges. Voyons ce que nous espérons obtenir.

Depuis quelques mois, un des groupes les plus actifs d'expérimentateurs possède une maison tout entière dans laquelle ont été installés : 1° une loge martiniste à tenues périodiques ; 2° un laboratoire de Magie ; 3° une bibliothèque très complète ; 4° des groupes d'études de Kabbale, d'Astrologie et d'Alchimie : 5° un jardin pour la culture des plantes magiques destinées aux expériences. Enfin une salle d'examens pour l'Ordre kabbalistique de la R ✠ et une salle pour l'Eglise gnostique sont en préparation. Ce centre sera absolument fermé et le directeur de la loge a seul qualité pour y admettre les membres de son choix.

A côté de ce centre, dépositaire de nos traditions et

chargé de sélecter les membres dans l'avenir, nous allons créer, sur la rive gauche probablement, un autre centre destiné à l'Ordre martiniste, aux examens élémentaires de l'Ordre kabbalistique de la R ✠ et à l'Eglise gnostique. C'est là aussi que nous comptons établir le *Grand Conseil du Spiritualisme.* Nous avons donc du travail pour l'année qui commence.

Mais, à côté de l'effort que nous allons tenter au Quartier général, nous ne nous désintéressons pas de l'action au dehors et nous tenons à remercier encore nos délégués généraux de ce qu'ils ont fait pour le Groupe pendant cette année.

Nous tenons à rendre spécialement un public hommage aux efforts de notre délégué général pour la Belgique, M. le Chevalier Louis Selliers de Moranville, à qui notre ami Vurgey a transmis ses pouvoirs. Le Groupe doit déjà beaucoup au nouveau délégué général. et nous sommes persuadé qu'il lui devra plus encore par la suite.

En Espagne, le vicomte de Torres Solanot, notre délégué général, a eu l'amabilité de nous prévenir des attaques injurieuses dirigées contre l'occultisme et a de plus poussé le dévouement jusqu'à nous ouvrir toutes grandes les colonnes de la *Revista de estudios psicologicos*, une des revues spiritualistes les plus sérieuses d'Europe, ce qui nous a permis de réduire à néant les efforts d'ennemis auxquels notre pardon est acquis d'avance.

Nous ne terminerons pas ce qui a rapport au Groupe sans remercier particulièrement les délégués d'Egypte qui nous ont rendu visite lors de leur passage à Paris.

LES ADAPTATIONS DE L'OCCULTISME

Parlons maintenant des travaux poursuivis dans les groupes d'études.

En faisant connaître les données fondamentales de l'occultisme, nous avons affirmé que cette doctrine était surtout remarquable par les moyens qu'elle fournissait à ses adeptes de réformer, au point de vue synthétique, la plupart des sciences analytiques contemporaines ainsi que les Beaux-Arts.

Il ne suffisait pas d'affirmer, il fallait *prouver* en appliquant la méthode analogique aux connaissances les plus différentes. Les groupes d'études se mirent courageusement à l'œuvre et à l'heure actuelle nous avons pu montrer la valeur de la méthode synthétique de l'occultisme grâce aux travaux suivants :

En Pédagogie	L'INSTRUCTION INTÉGRALE de Barlet (2 vol. sous presse).
En Chimie	LA CHIMIE SYNTHÉTIQUE du même auteur.
En Sociologie	PRINCIPES DE SOCIOLOGIE SYNTHÉTIQUE de Barlet (1) et Lejay. ANARCHIE, INDOLENCE ET SYNARCHIE de Papus.

(1) On voit ce que l'occultisme doit au travail prodigieux de F.-Ch. Barlet dont les connaissances étendues en toutes nos sciences ont permis de réaliser de si grands efforts avec de si faibles moyens.

En Anatomie	L'ANATOMIE PHILOSOPHIQUE *et ses divisions. Classification des sciences anatomiques* de Papus.
Pour les Beaux-Arts	SYNTHÈSE DE L'ESTHÉTIQUE de Barlet et Lejay. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE DE L'ORCHESTRE de Papus et Delius. L'ART DE L'ORATEUR de Sédir.

Encore une fois ces travaux si divers, tous techniques, ont été tous menés à bien par l'application *d'une seule et même loi*, la loi analogique du quaternaire.

Que nous importe qu'ils ne soient pas aujourd'hui jugés comme ils le méritent. Nous n'avons rien à attendre du présent, nous semons les graines et l'avenir saura nous rendre justice si nous le méritons.

L'année qui commence verra se poursuivre les travaux sur *la Sociologie* et commencer ceux sur les *Sciences mathématiques*. Julien Lejay, à qui nous devons presque toutes les études techniques sur les *Beaux-Arts*, poursuit ses travaux et cela nous présage encore de beaux ouvrages en cours.

Et nous ne parlons pas de l'occultisme en ses diverses sections ; car nous avons voulu montrer que les occultistes cherchent avant tout à appliquer leurs doctrines aux sciences contemporaines.



Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur les efforts tentés cette année par les sociétés spéciales d'initiation :

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

C'est à Stanislas de Guaita aidé de quelques amis qu'on doit la reconstitution de l'ordre de la Rose-Croix destiné à conserver à travers les temps la pureté de la tradition kabbalistique.

On sait que pour atteindre ce but l'Ordre institua des examens très sérieux garantissant la valeur intellectuelle et morale des candidats. De plus, la publication des thèses de licence et de doctorat en kabbale permit au public profane de juger à son tour la valeur des travaux issus des membres de l'ordre.

Or, alors que quelque vague fumée ou l'exaltation outrée d'une personnalité sera, dans dix ans, le seul résultat de l'existence éphémère de certaines œuvres tapageuses de ce temps, les travaux de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, exécutés en vue de la défense d'une haute idée et non d'un individu, vivront ce que vivent les idées.

Cette année nous devons à la Rose-Croix kabbalistique *quatorze travaux* dont quelques-uns de la plus haute importance.

ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE-CROIX

Thèse de Baccalauréat en Kabbale

1. Parvus : *Du Symbolisme de l'équerre en F.·. M.·.* (septembre 1894).

Thèses de Licence en Kabbale

1. L. Lezard : *La Gnose de Valentin* (*Initiation*, octobre 1892).

2. P. Sédir : *Urim et Thummim* (*Initiation*, novembre 1892).

3. Dr Deleziniér : *Du Sens et du Symbolisme du mot Caïn* (avril 1893).

4. A. Poisson : *La Monade hiéroglyphique de Jean Dée* (mai, juin, septembre 1893).

5. H. Girgois : *Le F.·. M.·. dans l'Argentine* (mars 1894).

Thèses de Doctorat en Kabbale

1. Marc Haven : *Une Planche de Khunrath* (décembre 1892).

2. P. Sédir : *Le Système solaire d'après la Kabbale* (juillet, août et novembre 1893).

3. A. Poisson : *La Vie de Jean Dée* (décembre 1893, février, mars, avril 1894).

4-5. Barlet et Lejay : *L'Art et l'Esotérisme* (juin, juillet, août 1894).

6. Papus : *Isis, son nom et ses mystères* (sous presse).

7. H. Girgois : *L'Occulte chez les Aborigènes de l'Amérique du Sud* (1 vol. sous presse).

8. H. Chateau : *Le Zohar*, traduction française.

En tout 14 ouvrages originaux.

Le nom seul du dernier de ces ouvrages, *le Zohar* (première traduction française complète), indique





assez quelle reconnaissance devront les futurs occultistes à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

L'EGLISE GNOSTIQUE

Nos lecteurs trouveront dans *l'Almanach du magiste*, publié cette année, tous les renseignements relatifs aux grands progrès accomplis par l'Eglise gnostique depuis sa création.

LA LIBRAIRIE

Mais laissons de côté les œuvres intellectuelles et disons, en terminant, quelques mots de l'œuvre matérielle.

Si nous avons pu accomplir tous ces travaux et surtout leur permettre de voir le jour, c'est que nous étions merveilleusement secondés par notre ami Chamuel, licencié en droit, qui s'est chargé de la lourde tâche de diriger la maison d'édition et la librairie.

Cette affaire actuellement, en si bonne voie, est soumise à toutes les chances d'une affaire matérielle ordinaire et nous ne pouvons, en attendant l'avenir, que faire tous nos vœux pour la continuation du succès qui a accueilli les premiers efforts de Chamuel.

Aujourd'hui les magasins de la rue de Trévise sont devenus insuffisants pour contenir les 150,000 volumes qui forment le stock courant. Des agrandissements considérables sont projetés et déjà deux nouveaux magasins ouverts faubourg Poissonnière sont insuffisants. Nous assistons à la naissance d'une

affaire matérielle qui, si Dieu lui prête vie, pourra devenir des plus importantes par la suite.

Nos lecteurs savent que l'*Initiation* a été acquise par Chamuel le mois dernier.

De plus, nous tenons à prévenir nos amis que le *Voile d'Isis* va prendre un nouvel essor et va être transformé de façon à être un véritable *journal des journaux* du spiritualisme sans distinction d'écoles.

On voit combien le Groupe était dans le vrai en s'annexant une librairie et nous sommes heureux de voir que l'exemple donné par les occultistes a été suivi par les petites sociétés spiritualistes qui se sont dernièrement constituées et qui ont créé de petites librairies.

L'OCCULTISME ET LA PRESSE

Nous ne saurions clore cet exposé sans remercier la presse politique de tout ce qu'elle a fait pour l'occultisme durant l'année écoulée. Le jour n'est pas loin où nos grands journaux auront chacun un rédacteur chargé de ces questions qui deviennent de plus en plus intéressantes pour le public. Le *Figaro* a, le premier, indiqué la voie, quoique cantonné dans l'étude des arts divinatoires, et nous lui devons à ce sujet nos plus vifs remerciements.

Les remarquables études poursuivies dans le groupe 4 (Spiritisme expérimental) par M. A. François ont trouvé dans la presse des commentateurs nombreux et ce n'était que justice.

Parmi les périodiques nous tenons particulièrement à signaler *la Curiosité* revue mensuelle de Nice si remarquablement rédigée par notre confrère E. Bosc et qui est véritablement un journal scientifique de l'occultisme.

Enfin, n'oublions pas de recommander vivement à nos lecteurs la *Revue des Revues* dirigée par Jean Finot, qui a ouvert une section de « Psychologie et Occultisme ». Cette revue paraît deux fois par mois (32, rue de Verneuil, Paris) et nous ne craignons pas d'affirmer que c'est une des plus intéressantes d'entre toutes les grandes revues paraissant en France.

Nos amis doivent aussi une particulière reconnaissance à M. Jacques Brieu qui a très clairement exposé les doctrines de l'Occultisme dans *la Revue de l'Est* dirigée par M. Victor de Champvans, 47, place Dronel d'Erlon à Reims.

En résumé, voilà encore une bonne année pour notre cause et nous espérons pouvoir offrir à nos délégués pour 1895 un rapport aussi fructueux et qui dénote un tel succès.

Le Président du Groupe,

PAPUS.



PARTIE INITIATIQUE

Les Écorces (1)

La haine de l'écorce ou de l'idôlatrie est la raison de la circoncision. La circoncision est le retranchement de l'écorce de l'arbre paternel. En symbolisant Dieu par le principe paternel créateur, les kabbalistes protestent contre l'idolâtrie en dépouillant ce principe de son enveloppe extérieure que figurent les écorces. Les kabbalistes appellent le péché une écorce : l'écorce, disent-ils, se forme comme une excroissance qui se ride à l'extérieur par la sève qui se fige au lieu de circuler ; alors l'écorce se dessèche et tombe. De même, l'homme qui est appelé à coopérer à l'œuvre de Dieu, à s'achever lui-même en se perfectionnant par l'acte de sa liberté, s'il laisse figer en lui la sève divine qui doit servir à développer ses facultés pour le bien, l'homme accomplit un progrès rétrograde, il dégénère, et tombe comme l'écorce morte. Mais,

(1) Ce fragment inédit d'Éliphas nous a été communiqué par une de ses élèves, Mme Hutchinson. Qu'elle reçoive tous nos remerciements au nom des amis du maître.

selon les kabbalistes, rien n'aboutit au mal dans la nature, toujours le mal est absorbé par le bien; les écorces mortes peuvent encore être utiles en étant ramassées par le laboureur qui les brûle et se chauffe à leur chaleur, puis fait de leur cendre un fumier nutritif pour l'arbre, ou bien, en se putréfiant au pied de l'arbre, elles le nourrissent et retournent à la sève par les racines. Dans les idées de la Kabbale, le feu éternel qui doit brûler les méchants est donc le feu régénérateur qui les purifie, et par des transformations douloureuses, mais nécessaires, les fait servir à l'utilité générale, et les rend éternellement au bien qui doit triompher. Dieu, disent-ils, est l'absolu du bien, et il ne peut y avoir deux absolus : le mal est l'erreur qui sera absorbée par la vérité; c'est l'écorce qui, putréfiée ou brûlée, retourne à la sève, et concourt de nouveau à la vie universelle.

ELIPHAS LÉVI.

SERVITUDE

Le monde au milieu duquel nous vivons est une collection de symboles, lesquels manifestent et cachent à la fois ce qui leur donne l'existence.

Les Indiens, considérant que le monde n'existe point par lui-même, le nomment illusion, Maya, et disent que la seule réalité est l'Être par qui toutes choses existent, Parabrahm. Tout ce qui n'est point Parabrahm dans son état de pureté est pour eux le

produit de Maya, l'illusion, et d'Avidya, l'ignorance, la non-connaissance du Réel.

L'*illumination* consiste pour eux à reconnaître Parabrahm sous toutes choses, à voir que toutes les manifestations de l'Être sont des illusions passagères et que la seule réalité est l'essence de tout.

Les Européens considèrent les manifestations de l'Être comme des réalités et, beaucoup plus occupés à la perception de ce qui les entoure qu'à la réflexion métaphysique, ne s'élèvent pas toujours jusqu'à la conception de l'Être en soi, indépendant de ses manifestations. Certains d'entre eux, comme le philosophe allemand Louis Büchner, prétendent même qu'il est impossible à un homme sensé d'arriver à cette conception à laquelle, se plaçant en opposition symétrique aux penseurs indiens, ils affirment qu'on doit reconnaître la qualité de pure illusion.

Matérialistes et idéalistes sont des produits de la loi des contraires. On peut dire qu'ils ont à la fois raison et tort; ils ont raison pour leur compte, ils ont tort dans l'opinion qu'ils professent à l'égard de leurs opposants. Au fond ni les uns ni les autres ne contestent la Réalité; ils la voient différemment; ils ne savent pas comprendre que la Réalité est indépendante de la façon dont on la voit et que notre perception ou notre conception n'est pas apte à lui dicter des lois.

Les symboles sont quelque chose puisqu'ils existent et sur ce point les matérialistes ont raison; où leur tort commence, c'est lorsqu'ils affirment que les symboles qu'ils perçoivent sont toute la Réalité.

Sous les symboles, il y a quelque chose puisqu'ils changent et se renouvellent, puisqu'après avoir existé un temps ils disparaissent pour être remplacés par d'autres ; sans ce quelque chose les symboles ne pourraient pas apparaître, c'est pourquoi les Indiens les regardent comme des illusions et disent qu'il y a un monde de réalités auquel nous devons parvenir en faisant une brèche à l'écorce que sont les symboles.

Les matérialistes s'en tiennent à l'écorce des choses, les idéalistes veulent en voir le dedans.

Tels que nous nous connaissons, nous hommes, sommes aussi les symboles de ce qui nous produit et que nous ne connaissons guère. Il n'est personne qui, poussant assez avant l'examen de sa personnalité interne, n'arrive à constater que nombre de ses idées, de ses sentiments et parfois même de ses volitions ne viennent pas de lui, mais ont une origine inconnue ; on s'aperçoit qu'à leur égard on joue le rôle de récepteur, de champ de manifestation.

A chaque instant il nous arrive de dire : Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu plus tôt cette idée-là ! Ce qui implique la reconnaissance obscure que nos idées ne dépendent pas totalement de nous. Il y en a qui s'en prennent à eux-mêmes du retard de leur conception faute d'être parvenus à la conscience de la dépendance dans laquelle nous nous trouvons à l'égard des conditions déterminantes de notre idéation et des autres phénomènes de notre vie psychique.

L'ignorance de cette dépendance est, pour les hommes, la cause de beaucoup de tracas et d'inquiétudes dont se trouve affranchi celui qui la connaît

parce que, sachant qu'il est pour une grande partie de son activité l'instrument de forces dont il n'a pas la direction, il devient assez indifférent au jeu du monde et au rôle qu'il y joue. Il en arrive à être moins émotionnable que le commun des mortels, à vivre en philosophe comme dit le bon sens populaire.

C'est cet état philosophique qu'il faut comprendre par la montée au-dessus de *dukkha*, la douleur, expression synthétisant toutes les paires d'opposés, dont parlent toutes les méthodes enseignant la pratique de *Yoga*.

Les ascètes de l'Inde ont pris cette recommandation au sens matériel et ont cru qu'elle voulait dire se rendre insensible à la douleur physique. La sensibilité est un phénomène naturel, résultant de notre organisme ; si, pour qu'elle disparaisse, il faut faire appel à toutes les forces de son être comme font les fakirs, loin de se mettre au-dessus de la douleur, on se met au-dessous, on se subordonne à elle, on s'en fait le serviteur.

Se mettre au-dessus de la douleur doit être entendu au sens moral et veut dire qu'on doit parvenir à comprendre que le monde est gouverné par des forces dont nous n'avons généralement pas connaissance, au milieu desquelles nous comptons pour peu de chose, qui agissent sur nous à notre insu et contre lesquelles nous ne pouvons rien ou pas grand'chose.

A quoi bon se désoler de ce à quoi l'on ne peut rien ?

A quoi bon s'en réjouir ?

Notre organisme est un instrument par lequel des

forces inconnues nous font éprouver du plaisir et de la douleur; la production de ces émotions est le but des forces agissant sur nous ; plaisir et douleur prennent d'autant plus d'intensité que nous leur attribuons plus d'importance ; si nous leur devenons indifférents, leur intensité diminue : par notre indifférence nous empêchons les forces inconnues d'atteindre le but qu'elles se proposent en agissant sur nous.

Cette indifférence est une étape du chemin conduisant l'homme vers la liberté, vers l'aptitude à gouverner les énergies qui sont en lui ; elle n'en est pas le point terminal.

A cette étape on est même exposé à un danger particulier et il n'est pas bon de s'y attarder.

Les forces inconnues qui veulent du plaisir et de la douleur sous mode humain et qui les obtiennent par leur action sur notre organisme, peuvent, quand elles sont frustrées dans leur attente, ou laisser de côté un organisme qui leur devient de moins en moins utile ou, prises d'une colère subite, comme on en voit chez les enfants, le briser tout d'un coup.

Plus on demeure longtemps à cette étape du développement humain, plus on est exposé à y subir des accidents ; on y ressemble à un pauvre hanneton restant sur le sol à portée de la main des enfants qui passent ; un d'eux arrive et le prend :

Hanneton, vole, vole, vole,
Hanneton, vole, vole, donc...

La bestiole ne bouge pas, l'enfant la repose par

terre ; un autre survient, même chanson ; l'insecte restant immobile, l'enfant l'estropie ou l'écrase.

Il y a différentes catégories d'invisibles qui ont de l'action sur l'homme. Le développement humain consiste à s'affranchir de plus en plus de la domination des êtres invisibles. Mais cela ne va pas tout seul ; les invisibles ont besoin, pour leur plaisir ou pour leur utilité, des résultats de l'action qu'ils exercent sur nous et ne sont pas disposés à perdre leur influence ; ils sont hostiles à toute tentative d'affranchissement et y mettent de nombreux obstacles. Les individus naturellement doués pour parvenir à cet affranchissement forment une nombreuse catégorie dans la collection des *Pas de chance*.

Les invisibles dominateurs de l'humanité, percevant l'aptitude de certains hommes à échapper à leur influence, s'acharnent contre eux pour les faire rentrer dans le troupeau de leurs animaux domestiques ou les suppriment promptement pour empêcher qu'ils répandent la contagion et aussi pour éviter que leur race soit perpétuée.

C'est là un danger naturel du développement occulte bien plus sérieux que toutes les épreuves symboliques des sanctuaires de l'antiquité ; ici l'épreuve peut être faite de toutes les circonstances de la vie, car les invisibles agissent à l'aide des hommes qui sont leurs instruments.

Les inquisiteurs qui mirent tant d'acharnement à étouffer la pensée libre ne furent pas autre chose que les instruments des invisibles qui tiennent à la soumission des troupeaux humains qu'ils exploitent, la-

quelle est toujours mise en danger par la pensée qui cherche à comprendre le monde.

Au fond l'*homme ordinaire* n'a aucune liberté. Il est simplement un outil par lequel des forces, des volontés qu'il ne connaît pas, exercent leur action dans le monde.

Pour s'affranchir il faut, suivant l'expression de la Genèse, devenir « pareil aux Elohim », et les Elohim, surtout ceux des catégories inférieures, ne veulent pas que l'homme, leur instrument, devienne pareil à eux.

Figurons-nous qu'un mécanicien, après avoir construit une locomotive et s'en être servi pour effectuer des transports, voie un jour se développer en elle une intelligence et une volonté propres en vertu desquelles son conducteur ne pourrait plus s'en faire obéir que lorsqu'elle y consentirait, une locomotive qui sortirait des rails capricieusement et s'en irait vagabonder à travers champs, semant de côté et d'autre les wagons qu'elle aurait dû traîner à destination.

Il est évident que les mécaniciens qui tiendraient à conserver la clientèle des entrepreneurs de transports se garderaient bien de continuer à construire de pareilles locomotives.

Les invisibles à qui l'humanité sert d'outil sont dans les mêmes dispositions à son égard. Ils tiennent à conserver leurs outils et non à les voir échapper à leur maniement.

Comment les hommes peuvent-ils cesser de jouer le rôle d'instruments des invisibles ? En cessant d'obéir aux impulsions de leur nature. Le plaisir et la

douleur sont les deux mobiles de tous les êtres vivants ; en devenant indifférent à l'un comme à l'autre, on passe à l'état d'instrument non maniable par les pouvoirs invisibles qui actionnent l'humanité.

C'est là le chemin que fait prendre la Yoga indoue. Il y a diverses catégories parmi les êtres qui actionnent l'humanité et qui agissent sur elle aussi bien les unes que les autres. Les sorciers du moyen âge avaient trouvé la voie pour échapper à une de ces catégories ; ils faisaient pendant leur activité de sorciers tout à rebours des impulsions de la nature ordinaire.

Par là ils devenaient des instruments non maniables pour les invisibles qui emploient l'activité normale de l'humanité ; ils n'en étaient que de meilleurs outils pour les autres.

Il y a des gens qui croient qu'en devenant sorciers ils augmentent leur liberté. Erreur ! Ils augmentent seulement l'efficacité de leur activité dans une certaine direction.

L'homme ne peut échapper à la servitude dans laquelle il se trouve à l'égard des invisibles qu'en montant au-dessus des paires d'opposés, dont la principale est le plaisir et la douleur. En ne se laissant plus inciter à l'action par ces mobiles, on devient un instrument dont les exploiteurs de l'humanité ne peuvent plus se servir ; on passe pour eux au rang de non-valeur. Dès qu'on n'est plus sujet aux émotions ordinaires, on échappe à leurs prises.

Les exploiteurs directs de l'humanité sont des êtres ayant pour corps extérieur la matière astrale.

Physiquement les hommes agissent les uns sur les

autres par contact, même quand ils agissent de loin; sur tous les plans le contact est l'unique moyen de transmission du mouvement. Les astraux agissent sur les hommes par contact aussi ; ils nous touchent par notre corps astral, siège du plaisir et de la douleur, comme l'ont démontré expérimentalement les phénomènes de l'hypnotisme, lesquels ont pour raison d'être un changement des relations normales du corps astral et du corps physique.

C'est en actionnant la matière de notre corps astral, dans lequel sont comprises les facultés de l'intelligence que nous nommons perception, comparaison, jugement, raisonnement, que les astraux nous dirigent.

C'est dans le contenu de ces facultés, c'est-à-dire dans nos perceptions, dans nos idées, dans nos conceptions, que les sentiments apparaissent. Les sentiments sont formés des états émotionnels, du plaisir et de la douleur, qui apparaissent dans nos groupes d'idées ; ceux-ci peuvent-être considérés comme la matière dont les sentiments sont la force.

C'est par ses sentiments, en dernière analyse par le plaisir et la douleur, que l'homme est actif, est dirigeable, aussi longtemps qu'il n'a pas établi la maîtrise de son moi sur ses états de conscience; c'est par là que les astraux le dirigent pour lui faire accomplir leurs desseins lesquels n'ont nullement pour but direct des phénomènes physiques, les astraux ne connaissant pas la matière de cette espèce-là. En agissant sur nous, les astraux ne soupçonnent même pas les conséquences physiques de leur action ; cette igno-

rance est ce qu'on a en vue lorsqu'on dit qu'ils sont sans moralité.

Ce à quoi ils tiennent, ce qu'ils cherchent à produire, ce sont des phénomènes astraux qui sont pour eux des réalités tangibles ; les phénomènes de ce genre que nous pouvons leur fournir sont nos états de conscience, nos états d'âme.

Il suit de là que, lorsqu'on cherche le concours des astraux dans la sorcellerie, dans la magie, pour obtenir directement des résultats physiques, on fait fausse route. Ils ne peuvent pas vouloir ces résultats, dont ils n'ont aucune connaissance ; ce qu'ils veulent, ce sont les phénomènes astraux dont l'apparition est liée aux faits physiques par nous perçus.

Les états émotionnels apparaissant pendant les opérations magiques sont précisément les phénomènes voulus par les astraux prenant part à ces opérations. Ce à quoi ils tiennent, c'est à la crainte, à la peur, à la terreur qui s'emparent de celui qui fait les évocations; ces états d'âme sont des phénomènes sur leur plan de perception où ils ont pour eux de l'utilité.

Demandez à un astral la richessse, et il ne sait pas de quoi vous lui parlez ; il veut l'apparition en vous des phénomènes sentimentaux auxquels la possession de la richesse donne naissance, pas autre chose.

Par nos états d'âme habituels, nous sommes pour eux des choses utiles, indifférentes ou nuisibles. Ils soignent les choses utiles, les entretiennent dans l'état où elles leur rendent des services, tandis qu'ils dédaignent celles qui ne leur servent à rien et sont hostiles à celles qui leur sont nuisibles.

Ce de quoi ils s'occupent, c'est uniquement de nos sentiments et pas du tout des phénomènes physiques qui peuvent en être les déterminateurs par la bonne raison qu'ils n'en ont pas connaissance.

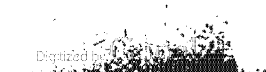
Immensément supérieurs à nous dans le monde astral par la perception directe qu'il en ont, ils nous sont par contre immensément inférieurs dans le monde physique qu'ils ignorent totalement. C'est sans le savoir qu'ils font apparaître des phénomènes physiques ayant pour nous grande importance comme, par nos actes, nous faisons apparaître des phénomènes astraux dont nous ne soupçonnons pas l'importance pour eux.

Pour connaître le monde physique, il faut y être présent en conscience, ce qui n'est possible qu'à ceux qui sont pourvus d'un corps matériel.

Les astraux ne peuvent pas plus diriger leur action dans la matière que nous ne pouvons diriger l'action de la vapeur d'eau quand elle s'est évanouie dans l'espace, et pourtant elle y produit nécessairement des phénomènes dont nous sommes les déterminateurs sans le savoir, rien qu'en faisant bouillir de l'eau.

A l'égard du monde astral, nous sommes le point de départ de phénomènes dont nous n'avons aucune connaissance, dont nous ne sommes pas moralement responsables, puisque nous sommes incapables de les vouloir, mais qui n'en produisent pas moins leurs effets sur nous, d'autant plus inévitables que nous ne pouvons rien faire pour les détourner.

Les astraux sont de même soumis aux conséquences



des phénomènes physiques qu'ils produisent inconsciemment. .

L'astral et le physique ne sont pas deux matières de nature essentiellement différente, mais deux états de la même matière qui fusent constamment l'un dans l'autre. Quand la matière devient astrale, elle échappe à notre perception ; l'état gazeux est la frontière des deux états ; quand la matière astrale devient physique, elle échappe à la perception des astraux.

GUYMIOT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

GUÉRISON D'UN ENVOUTEMENT

Au mois de juillet de l'année dernière (1893), un de mes amis, M. P..., libraire à G..., m'informait qu'une bonne femme des environs lui avait demandé de lui procurer un livre dans lequel elle pourrait trouver un remède contre une maladie dont souffrait sa fille depuis longtemps ; c'était un grimoire que la femme désirait.

M. P... demanda à cette personne en quoi consistait la maladie de sa fille et pourquoi elle n'allait pas voir le médecin, plutôt que de chercher un bouquin inutile et que d'ailleurs il ne saurait lui procurer. La femme lui avait répondu que sa fille, âgée de dix-neuf ans, était malade depuis quatre ans environ, qu'elle avait consulté à différentes reprises plusieurs médecins, que ces messieurs avaient ordonné toutes sortes de médicaments sans succès et qu'elle, la mère, était sûre que sa fille avait été ensorcelée par un individu de sa localité ; c'est pourquoi elle était venue demander un livre pouvant lui donner des indications sur ce qu'il fallait faire. M. P..., là-dessus, avait promis à la bonne femme de s'en occuper et s'était fait donner

son nom et son adresse : Mme P.-M., à O.-s.-T.

Le 23 juillet (dimanche), je me suis rendu à l'adresse ci-dessus indiquée. Je m'y trouvai en face d'une campagnarde d'une quarantaine d'années, grande, robuste d'apparence, à visage ouvert et franc. A côté d'elle était assise sa fille. Je me présentai comme étant informé par M. P... de la maladie de la jeune fille, et je dis que je venais pour examiner la malade, voire même pour la guérir. Sur la question, de la part de la mère : « Vous êtes donc médecin, Monsieur ? » je répondis : « Sans être médecin, je m'occupe de certaines maladies spéciales, et, si le cas de votre fille rentre dans cette catégorie, je me fais fort de la guérir promptement. » J'ajoutai que mon intervention était absolument gratuite et que je ne demandais que la promesse de faire un don modéré aux pauvres de la commune après la guérison définitive. Mme P... répondit qu'elle était prête à tous les sacrifices pourvu que sa fille soit rétablie.

Je me fis alors raconter avec tous les détails l'origine du mal et en quoi celui-ci consistait. Je questionnai la malade et sa mère (le père ne devait rentrer que dans la soirée), et voici en substance leurs affirmations :

Il y avait quatre ans environ, un jour d'été, la jeune fille, qui alors n'avait que quinze ans, en marchant dans la maison, ressentit une douleur dans la jambe droite, à la partie postérieure de la cuisse et jusqu'à la hauteur de la hanche. A partir de ce moment, elle était devenue boiteuse. Elle n'avait pas fait de faux pas ; aucun accident extérieur n'était arrivé qui eût

pu déterminer le mal. La jambe tout entière était devenue douloureuse peu à peu. Une hyperesthésie générale intermittente se déclarait, de sorte qu'il y avait des jours où la jeune fille ne pouvait faire aucun mouvement sans ressentir des douleurs intolérables. On ne pouvait, en ces moments, la toucher sur aucune partie du corps sans provoquer des cris de douleur. Des maux de tête fréquents la tourmentaient, ainsi que des maux de dents, d'estomac (elle avait complètement perdu l'appétit) et de poitrine Un rhume de cerveau chronique accompagné de sécrétions nasales puantes et en quantité extraordinairement abondante, complétait un état général de débilité dont l'aspect extérieur de la malade était le reflet fidèle. Petite, desséchée, pâle, elle pouvait à peine marcher, en boîtant fortement et appuyée sur une canne, lors de ma première visite.

Ayant remarqué toute une collection de flacons et boîtes de pharmacie sur la planche de la cheminée, j'examinai les étiquettes et je demandai quel médecin avait traité la malade. La mère m'informa qu'elle avait consulté le Dr D..., un praticien très apprécié dans la contrée ; le Dr R... et le Dr L... Ces médecins avaient ordonné du salicylate de soude, du bromure de potassium, des frictions à l'alcool camphré, applications de teinture d'iode, injections souscutanées de morphine et d'atropine, etc. (1), sans que jamais la moindre amélioration se soit produite. Au contraire, l'état de la malade empirait avec le temps.

(1) La hanche avait, en outre, subi le traitement ordinaire de la coxalgie, avec immobilisation, etc.

Les différentes médications appliquées me paraissaient indiquer que les médecins n'avaient pu rendre un diagnostic précis du cas présent. M'aidant des quelques notions générales de médecine que j'ai acquises, j'examinai à mon tour la malade. Je ne pus apercevoir aucune affection spéciale, si ce n'est que la jambe droite était de 2 centimètres plus longue que la jambe gauche depuis que la malade était devenue boiteuse.

Jusqu'ici, Mme P... n'avait nullement fait allusion à l'idée qu'elle avait exprimée à M. P..., à G..., concernant l'origine occulte de la maladie de sa fille.

Je lui dis alors que mon ami P... m'avait informé de ses idées spéciales quant à l'origine du mal, et que, pour que je puisse me faire une opinion, il était nécessaire qu'on me dise tout. Mme P... devint toute rouge en répondant à peu près :

« Je n'osais pas tout de suite vous en parler ; mais, puisque vous le savez, je suis bien contente de tout vous dire. Voici : ma fille a appris le métier de couturière, et elle allait travailler chez les personnes qui la demandaient. Ici, au village, habite une famille M..., dont le chef, M. M... Amable, a une assez mauvaise réputation, dans ce sens qu'on lui attribue certains pouvoirs occultes dont il abuse pour faire du mal aux autres ; aussi on le craint beaucoup, mais personne n'ose rien dire. Cet homme a une fille de l'âge de la mienne. Depuis plusieurs années, cette fille est très malade ; on a dû la mettre à l'hôpital de G .. Ma fille allait travailler chez ce M..., et je crois que c'est lui qui lui a donné la maladie de sa propre fille, car on

dit que, pour guérir sa fille, il faut porter le mal sur une autre personne. »

Sur ma demande, Mme P... me dit que la fille de M... était toujours malade à l'hôpital de G... Je demandai à Mme P... si ses soupçons s'appuyaient sur quelques faits positifs concernant sa propre fille ou d'autres personnes persécutées par M... Elle me raconta différents cas où l'on soupçonnait l'intervention malveillante de cet homme. Je n'en retiens que ce qui concerne le cas spécial qui nous occupe. Voici le récit de Mme P... :

« J'ai eu moi-même à souffrir de la mère de M..., laquelle était encore plus redoutée que son fils. Étant encore jeune fille (j'avais dix-neuf ans), j'allai, un jour, assister au mariage d'une de mes camarades qui etait parente éloignée avec les M... Les deux familles étaient brouillées depuis longtemps, et aucun des M... n'allait à la noce.

« Le jour de la cérémonie, au matin, j'étais occupée à m'habiller pour partir, lorsque la vieille M... entra chez nous et me demanda si j'allais à la noce. Sur ma réponse affirmative, elle se fâcha, m'injuria et, finalement, voulut me défendre d'y aller. Comme je ne voulais pas l'écouter et que je riais d'elle, prête à partir, elle me dit : *Eh bien, puisque tu vas à la noce tout de même, prends garde de ne pas faire quelque chose dans tes jupons blancs*. Et, là-dessus, elle nous quitta.

« Une heure après, je me rendis à la maison de réunion. A peine étais-je arrivée que je fus prise d'une diarrhée subite et tellement violente, que je dus

quitter la fête et rentrer chez nous. Je fus bien malade pendant trois jours.

« Quant à ma fille, voici ce qui s'était passé lorsqu'elle tomba malade. Comme je vous l'ai dit, elle allait coudre chez les M... ; la fille M... était déjà malade. Le jour où le père conduisit sa fille à la gare pour la transporter à l'hôpital, il passa avec elle devant notre maison, et, en passant, il déposa chez nous un paquet, demandant que Marie, ma fille, le lui apportât chez lui quand elle reviendrait travailler. Le lendemain, ma fille tomba malade et le paquet resta chez nous plus de huit jours.

« Comme M... ne venait pas le réclamer et que ma fille ne pouvait pas sortir, j'allai, un jour, moi-même lui porter son paquet ; il me dit qu'il n'y avait plus pensé. Ce n'est que plus tard que l'affaire de ce paquet a commencé à me paraître étrange, car M... n'avait aucune raison pour apporter un paquet chez nous en conduisant sa fille à la gare, et il n'avait pas besoin de demander que ma fille le lui rapportât, puisqu'il devait lui-même repasser chez nous en rentrant chez lui.

« Maintenant je ne vous ai pas encore confié une chose qui nous préoccupe autant que la maladie, car cela a commencé en même temps ; mais je n'ose jamais en parler à personne, excepté à M. le curé, qui est déjà venu nous voir plusieurs fois. *C'est que notre maison est hantée depuis que Marie est malade !* ».

Sur ma demande de préciser les faits, Mme P. continua ainsi :

« Il arrive fréquemment, presque tous les jours, que le soir, quand il ne fait plus bien clair, ça frappe à notre porte, quelquefois tout à fait comme quelqu'un qui veut entrer, d'autres fois plus faiblement ou bien des coups très forts. Quand on y va voir, il n'y a personne. La nuit, nous entendons du tapage partout au-dessus de notre chambre à coucher, au grenier... des coups qui ébranlent quelquefois toute la maison, comme une poutre qui tombe. Puis ça frappe dans les meubles, dans la chambre de Marie, dans son armoire, derrière la glace, dans la cheminée, etc., tantôt de gros coups, tantôt de légers bruits. Souvent cela se produit en plein jour, pendant que nous sommes assis à table ou que nous faisons notre ménage; mais jamais le tapage n'est aussi fort que la nuit. Auparavant, j'avais toujours beaucoup de poules et de lapins; maintenant, je ne peux plus en élever, et mes poules ne pondent plus et dépérissent si rapidement que je n'en tiens plus. »

Sur ma demande si ces bruits insolites leur faisaient peur, la mère et la fille répondirent qu'elles y étaient tellement habituées que cela ne leur faisait plus rien; seulement, toutes les fois que le bruit accusait une intensité exceptionnelle, la malade souffrait davantage.

Pendant que je posais encore différentes questions, le père était rentré et me confirmait les explications de sa femme. M. P.-M. est un petit cultivateur aisé et intelligent.

Après un court silence, je dis aux trois personnes présentes que je me chargeais de traiter, voire même

de guérir la malade, et je priai les parents de me laisser seul avec elle.

Je n'étais nullement convaincu que la maladie et les bruits insolites étaient dus à un sortilège, à une influence occulte quelconque. J'étais plutôt porté à croire qu'on avait affaire à une névrose générale, compliquée des déperditions astrales inconscientes (manifestations médianimiques), ou, pour mieux dire, mon diagnostic portait sur un déséquilibre astral, dont la névrose avec toutes ses suites n'étaient que les effets. Mon intention était donc de me rendre compte si, pendant l'hypnose, les douleurs cesseraient, et de voir si une magnétisation appropriée et la suggestion pourraient amener une amélioration et faire cesser les accidents médianimiques. A cet effet, j'endormis la malade.

J'arrivai promptement à l'occlusion des yeux; les globes oculaires présentaient bien la contracture caractéristique vers le haut et en dedans, mais le sujet, même après une magnétisation prolongée, conservait parfaitement l'ouïe, la mémoire et la sensibilité. Néanmoins, dans l'état hypnotique, elle pouvait marcher sans l'aide de sa canne, tout en accusant des douleurs. Elle n'était pas suggestionnable, c'est-à-dire que les suggestions d'essai que je lui faisais, elle ne les acceptait pas. Elle se souvenait parfaitement, après le réveil, de ce que je lui avais ordonné. J'ai passé ainsi plusieurs heures de la soirée, avec un résultat négatif. Je quittai la maison en fixant ma prochaine visite au dimanche suivant (30 juillet).

Je retrouvai la malade dans le même état. Les mani-

festations des bruits insolites avaient été particulièrement accentuées pendant la semaine écoulée. La malade avait beaucoup souffert, mais se trouvait un peu soulagée depuis le matin. Je l'endormis. L'hypnose n'était pas plus profonde que précédemment. Par des passes prolongées et des suggestions verbales très fortes, j'essayai d'animer la malade, de lui enlever les douleurs, de la faire marcher sans boiter, mais inutilement.

Je la réveillai alors, j'appelai les parents, et je demandai une petite table. J'avais l'intention de provoquer des manifestations médianimiques et d'essayer de me rendre maître des émanations astrales que je supposais être émises par la malade. La petite table apportée, j'y plaçai les parents et la fille, et, après avoir fait l'obscurité en fermant les volets de l'unique fenêtre, je m'y plaçai moi-même. Après trois quarts d'heure d'attente, rien ne s'était produit, excepté que la mère de la malade s'était endormie, fait que j'ai remarqué seulement après avoir rétabli la lumière. Je réveillai la mère.

L'obstination des manifestations médianimiques à ne pas vouloir se produire en ma présence, malgré les conditions favorables, me donna à penser. Une connexion de ce fait avec une influence étrangère ne me paraissant pas impossible, je résolus de questionner la malade elle-même sur l'origine de son mal. A cet effet je l'endormis de nouveau et posai des questions telles que: « D. Vous êtes malade, n'est-ce pas? — R. Oui, Monsieur. — D. Où avez-vous du mal? — R. Partout, Monsieur. — D. Comment êtes-

vous tombée malade ?. — R. Je ne sais pas. — D. Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? » Pas de réponse.

En étendant ma main droite et en la touchant légèrement au sommet de la tête, je dis lentement, d'un ton impératif : « Je vous ordonne de me répondre immédiatement : Quelqu'un vous a-t-il fait du mal ? — R. *Oui.* »

La voix, en prononçant ce mot « oui », était devenue subitement presque imperceptible et c'est à peine si la malade avait remué les lèvres. Ce changement d'état m'indiquait que j'allais enfin vaincre sa résistance à se laisser subjuguer complètement par l'hypnose.

Je recommençai à lui faire des passes pendant quelques minutes, puis j'étendis son bras droit dans la position horizontale ; j'y opérai une passe, et le bras devenu rigide conserva sa position. J'en fis autant avec le bras gauche, puis avec les deux jambes, malgré la douleur dans la jambe droite. Pour être à l'abri d'une simulation, je laissai les membres dans leurs positions anormales, et je continuai de questionner après l'avoir observée pendant trois ou quatre minutes.

« D. Qui est-ce qui vous a fait du mal ? » Pas de réponse. « D. Je vous ordonne de me répondre immédiatement : répondez ! — R. Je ne puis pas. »

La voix était presque éteinte ; en même temps, un tremblement convulsif la secouait tout entière. Cela pouvant provenir de la tension musculaire due à la position anormale des membres, je dégageai les bras et les jambes. Le tremblement persistait néanmoins

sous forme de secousses violentes. Je la calmai alors par des passes accompagnées de paroles bienveillantes après quoi je lui dis :

« La personne qui vous a fait du mal ne peut plus rien vous faire à partir de ce moment : je m'y oppose ; mais il faut que vous me la nommiez, et je vous ordonne pour la dernière fois de me répondre. Qui est-ce ? — *C'est Moreau.* »

La malade s'était assoupie complètement dans un fauteuil après cet aveu.

« D. Comment Moreau vous a-t-il fait du mal ? — R. Il m'a touchée à la jambe. — D. Dites-moi quand il vous a touchée et comment il a opéré. — R. C'était la dernière fois que je suis allée travailler chez eux. Moreau s'est assis à côté de moi, il m'a causé et avait sa main gauche posée sur ma cuisse. C'est le lendemain que je suis tombée malade. — D. Moreau avait-il l'habitude de s'assoir à côté de vous et de vous causer familièrement ? — R. Non, Monsieur, il ne s'était jamais occupé de moi qu'à table, pendant qu'on mangeait. Ce jour-là, c'était la première fois qu'il restait près de moi pendant que je travaillais. — D. Êtes-vous allée chez les Moreau encore après cet incident ? — R. Non, Monsieur, puisque je suis tombée malade le lendemain. »

J'arrêtai mes questions, et je fis à la malade la suggestion suivante : « Faites-bien attention à ce que je vais vous dire : à partir de maintenant votre état va changer et s'améliorer progressivement. Vous aurez de l'appétit, et vous mangerez comme une personne bien portante de votre âge ; vous aimerez de préférence

le matin une tasse de lait chaud, tel qu'on vient de le traire, sans l'avoir fait bouillir. A midi, vous aimerez un morceau de viande de bœuf rôtie légèrement et de légume ; le soir, vous aimerez un œuf à la coque. Avec cela, vous mangerez du pain à votre goût et toute autre chose qui vous plaira. M'avez-vous compris ? — R. Oui, Monsieur. — D. C'est bien ; à partir d'aujourd'hui, vous dormirez bien toutes les nuits ; vos maux de tête, de poitrine et de la hanche vont disparaître, ainsi que le rhume de cerveau. Vous commencerez à reprendre de la force et de la couleur, et vous irez vous promener tous les jours un peu, même si les douleurs dans la jambe ne sont pas encore disparues complètement. Vous avez bien compris tout ce que je vous ai dit ? — R. Oui, Monsieur. — D. Répétez tout ce que je vous ai dit. »

La malade exécuta ma demande en répétant textuellement mes paroles. Alors je la réveillai. Après le réveil, elle avait connaissance de ce qui s'était passé pendant l'hypnose jusqu'au moment où je lui avais demandé si quelqu'un lui avait fait du mal ; elle avait perdu le souvenir. Je lui ordonnai de faire une promenade dans la chambre sans canne. A son grand étonnement, elle pouvait marcher sans canne, tout en boitant ; en même temps elle accusait un grand soulagement général.

Je crois utile de dire ici que, si j'admettais une action occulte de la part du nommé Moreau, je considérais par contre la constitution de la malade comme cause primordiale de son état. Néanmoins, après avoir rappelé les parents, qui se trouvaient au jardin,

je m'adressai aux trois personnes présentes à peu près en ces termes :

« L'individu qui a causé la maladie, c'est bien Moreau. A partir de ce moment, il n'a plus aucun pouvoir sur la malade, et son état s'améliorera progressivement. Les bruits insolites qui se sont produits chez vous ne se produiront plus du tout. C'est Moreau qui en était l'instigateur, mais il ne peut plus rien ; je m'y oppose. Maintenant, écoutez : Moreau viendra vous trouver prochainement ; il vous parlera de votre fille ; il voudra en avoir des nouvelles, il voudra la voir, il sera très inquiet ; peut-être sera-t-il malade lui-même. S'il vient ici chez vous, vous le mettrez à la porte ; vous lui direz tout court que vous ne tenez pas à ce qu'il vienne vous voir, et vous le ferez partir sans entrer en aucune discussion. M'avez-vous bien compris ? — Parfaitement, Monsieur, répondit le père. — Et vous le mettrez à la porte s'il vient ? — Soyez tranquille. — Bien. Maintenant, si par hasard vous rencontrez Moreau dehors, vous ne tiendrez pas non plus conversation avec lui ; s'il vous accoste, vous lui tournerez le dos. » Et, m'adressant à la malade : « Et vous, Mademoiselle, si au cours de vos promenades vous le rencontrez et qu'il vous regarde, vous le fixerez bien dans les yeux, jusqu'à ce qu'il détourne la tête. S'il voulait vous causer, vous lui direz qu'il vous laisse tranquille. C'est bien entendu comme ça, n'est-ce pas ? Vous ferez comme je vous dis, et vous n'aurez pas peur ? — La malade répondit affirmativement. » Peu après, je quittai la maison.

Dans le courant de la semaine, je reçus une lettre

de la part du père m'informant que la malade allait beaucoup mieux, qu'elle commençait à marcher un peu, qu'elle n'avait plus mal nulle part, excepté à la hanche —le rhume de cerveau avait complètement disparu, — qu'elle mangeait ce que je lui avais ordonné, qu'elle dormait très bien la nuit, qu'aucun des bruits accoutumés ne s'était produit depuis le dimanche. En outre, M. P. m'écrivait *que Moreau était venu chez eux le lendemain de ma visite, lundi, dans la soirée*, et qu'il me donnera des détails lors de ma prochaine visite.

Le dimanche suivant, j'ai trouvé la malade réellement changée à son profit. Tous les accidents maladifs énumérés plus haut avaient disparu, à l'exception de la douleur dans la hanche, qui se faisait toujours encore sentir, bien que plus modérée ; le mouvement était toujours boiteux.

Au sujet de Moreau, voici ce qui s'était passé. Je laisse la parole au père, M. P. :

« Lundi soir, vers 5 heures, j'étais occupé dans notre jardin, lorsque ma femme m'appela en me disant que Moreau venait vers la maison. Je suis sort devant notre porte pour ne pas le laisser entrer. Il me disait bonjour en me tendant la main, mais je fis semblant de ne pas m'en apercevoir. Il me demanda tout de suite comment allait ma fille en faisant mine d'en trer a la maison. Je lui barrai le chemin et lui dis que Marie allait très bien et qu'il était inutile qu'il entrât chez nous. Il s'étonna et dit qu'il me trouvait tout drôle ce jour-là. Je lui répondis que j'avais de l'ouvrage et je rentrai. Sur quoi Moreau s'en alla.

« Le lendemain, mardi, il est revenu le matin, vers 9 heures ; je n'étais pas à la maison : je travaillais dans la vigne. Ma femme, qui le vit venir, ferma la porte à clef. Il a frappé pendant un instant ; mais, comme personne ne répondait, il est parti.

« Mercredi matin, vers la même heure, Moreau vint me trouver dans ma vigne. Il me dit bonjour en me tendant la main. Je n'ai rien répondu, et je continuai à bécher. Il commença alors à me faire des reproches, disant que je lui en voulais sans raison, et il m'offrit une prise. Je refusai d'accepter et lui dis de me laisser tranquille et de s'en aller. *Alors Moreau se mit à genoux devant moi, et il m'implorait d'accepter la prise.* Cette attitude m'a tellement impressionné, que j'ai ramassé mes outils et suis rentré, le laissant là. »

Depuis, la famille P. n'avait pas revu l'individu, et ils avaient appris par des voisins que *Moreau était malade depuis quelques jours.*

Après avoir entendu ce récit, j'endormis la malade comme précédemment, et je lui fis des suggestions dans le même sens, en m'occupant particulièrement de sa coxalgie.

Je revis la jeune fille encore plusieurs fois et constatai une amélioration constante dans son état. Après lui avoir recommandé de porter un soulier spécial, au pied gauche, et dont la semelle et le talon étaient rehaussés, sa démarche s'équilibra progressivement et les douleurs dans la hanche diminuèrent au fur et à mesure.

Récemment, j'ai eu la visite du père, qui m'annon-

çait le rétablissement complet de sa fille. Il m'informait en même temps que Moreau, depuis l'incident cité plus haut, était toujours souffrant, mais qu'il sortait, et que plusieurs fois déjà, s'étant croisé tantôt avec lui, le père, tantôt avec la mère et la fille, il détournait ostensiblement la tête en passant, s'il ne pouvait éviter la rencontre, et que jamais il n'avait plus adressé la parole à aucun membre de la famille.

L'attitude de cet individu me paraît un indice dans ce sens, que, si dans le cas présent la constitution de la malade était à priori favorable à des accidents nerveux, l'individu en question, possédant quelques pratiques et connaissances occultes et sortilèges, avait réellement exploité ce champ tout prêt à être envahi, et qu'il y avait opéré son maléfice avec toute la superstition de sa race. Ayant rendu malade le sujet dans l'intention de guérir sa propre fille, il est tombé victime du choc en retour, le jour où le charme était rompu.

Après cet exposé des faits, qu'il me soit permis de témoigner mon humble hommage au maître, dont les travaux sont venus jeter la lumière dans ce mélange ténébreux, produit d'une part par mon éducation contemporaine et d'autre part par ma connaissance de certaines forces et certains faits, constituant un démenti vivant à notre philosophie officielle et fin de siècle. Si aujourd'hui commence à se déchirer le voile qui m'obscurcissait la vue, le raisonnement et le jugement, c'est en premier lieu au maître Papus que j'en suis redevable. Si le hasard existait, je dirais que c'est lui qui a voulu que l'ouvrage de Papus : *Traité*

méthodique de Science occulte me tombât sous la main à l'époque où je cherchais en vain dans les ouvrages des auteurs célèbres autre chose que de simples enregistrements de faits, avec des conclusions et indications vagues ou contradictoires.

Si depuis j'ai pu entreprendre l'étude d'auteurs tels qu'Eliphas Levi, Fabre d'Olivet, Louis Lucas, etc., c'est encore aux ouvrages de Papus que j'en dois l'impulsion, et ce sont les indications précises du maître qui m'ont mis sur la voie de comprendre.

BOJANOV.

L'ASTRONOMIE INDIENNE

MESSIEURS,

Dans le cours de mes travaux et afin de m'identifier aussi complètement que possible avec l'esprit des grands morts dont je recherchais la science, j'ai été bien souvent contraint de dépouiller, comme disait un de nos célèbres philosophes, le manteau du disciple.

Ne vous étonnez donc point des différences que vous pourrez noter entre les systèmes que je vais émettre et les enseignements de nos écoles.

Loin de moi la pensée de remplacer, même de critiquer aucune science. J'apporte simplement ici ce qu'avec une foi profonde, j'appellerai tout à lheure

devant vous la science du peuple disparu, de ce peuple dont l'étonnant génie, enfantant la première civilisation, accomplit, vis-à-vis de notre humanité à ses débuts, une tâche autrement grandiose que la tâche si féconde pourtant que devaient accomplir dans nos temps historiques les génies d'Athènes et de Rome.

Mais quel était ce peuple?

Notre siècle qui interroge avec tant de soin, qui fouille avec tant d'ardeur les épaves du passé, notre siècle ignore encore sa patrie, ses demeures.

Un instant, les Russes aspirèrent à la gloire de les avoir retrouvées.

Lorsqu'ils franchirent le Caucase, en effet, et envahirent la Sibérie, ils découvrirent d'abord des villes entières creusées dans le flanc des montagnes... plus loin, dans les plaines qu'arrose le Iénisséi, de vastes champs mortuaires.

Ces tombes dont l'architecture ne ressemblait à aucune furent regardées par eux comme les lits mystérieux où dormaient les premiers pères de notre humanité civilisée.

Les armes et les bijoux qu'on y recueillit forment, à Saint-Pétersbourg, un musée spécial appelé improprement musée des antiquités finnoises, et plus exactement : musée des antiquités tchouds.

Le mot *tchoud*, chez les populations tartares, désigne des êtres jouissants d'un pouvoir surhumain des sortes de demi-dieux.

Les Russes furent confirmés dans leur opinion première par la tradition orientale. Les légendes con-

servées parmi les peuples de la haute Asie donnent comme berceau à la plus ancienne des civilisations la Sibérie méridionale.

Le Chinois appelle Célestes les monts qui le séparent de la magnifique région qui fait aujourd'hui partie du vaste empire Russe.

L'historien chinois raconte que, de l'autre côté de ces monts, sur le versant septentrional, dans les grandes vallées de l'Amou-Daria et du Iénisséi, habitaient des demi-dieux ou, ce qui est même chose, des hommes ressemblant à des dieux par leur sagesse et leur savoir.

L'histoire ajoute que, dans des temps oubliés, ces êtres quasi surnaturels pénétrèrent en Chine, apportant avec eux des mœurs douces et des lois justes.

Le Tartare a conservé au lac Baïkal le nom de mer Sainte. Dans la haute Asie également et au nord de la Perse, se trouvent les ruines immenses de la mère des villes, ou de la première ville érigée par la main des hommes, de cette Balk bâtie par Caïoumors, le premier roi de la première dynastie Irarienne ou Persane.

C'est à cette première Eriène qu'il faudrait, au dire des chroniqueurs orientaux, faire remonter les origines de notre civilisation, de toute civilisation, veux-je dire.

Pourtant, le Schah-Nameh ou livre des rois rapporte que le pischdad Houschensk, successeur immédiat de Caïoumors fit rechercher les croyances des premiers Iraniens et graver les symboles qui les résumaient dans les sanctuaires des Temples.

A mon sens, l'âge auquel appartiendraient les sublimes éducateurs de l'humanité est certainement un âge géologique antérieur plutôt qu'un âge préhistorique.

La tradition confirme cette dernière hypothèse.

L'habitant du Caucase prétend qu'à l'origine du monde, ses ancêtres occupaient des îles défendues par d'abruptes falaises et portaient le nom d'*Adighés* nom qui a pour racine le mot *Adda*, qui signifie île en langue tartare.

Adda ou *Edda* paraît avoir une valeur beaucoup plus importante.

D'après la légende que je viens de rapporter, il désignerait l'Asie alors que cette partie de l'univers n'était qu'une vaste Océanie.

Lorsque je prononce le mot *Edda*, ne vous semble-t-il pas voir apparaître, dans le lointain des âges, l'*Eden* de Moïse ?

Assurément *Edda* ou *Eden* ont la même provenance pourquoi pas la même signification ?

Bien mieux, qu'y aurait-il d'étonnant qu'après avoir civilisé le monde, soit par voie de colonisation, soit par voie de conquête, le grand peuple disparu ait gardé pour lui et pour lui seul l'appellation d'*Adam*, c'est-à-dire de l'insulaire par excellence, du roi des îles ?

Mais comment disparut Edda ? Par quel effroyable cataclysme fut emportée dans la nuit des temps la nation adamite ?

Le Brahmane attribue les bouleversements remarqués à la surface de notre globe aux approches pério-

diques d'une comète monstrueuse poussée par Siva, génie de la destruction, et qui, heurtant quelque jour cet univers à son centre causerait l'écroulement des sphères, marquant ainsi la fin d'une des phase de la création, pour mieux dire de l'œuvre de Brahm.

*
* *

Le cataclysme qui détruisit Edda ne changea pas seulement la surface du globe. Il surprit l'humanité en plein développement intellectuel et arrêta brusquement l'éducation des peuples.

Le mage adamite n'était plus là pour ordonner ou poursuivre l'initiation, mais l'initié, persuadé que ses maîtres immortels, quel que fût leur demeure épiaient toujours ses plus secrètes pensées, prêts à punir le parjure... l'initié emportait avec lui dans l'éternel oubli la science qu'il avait reçue comme un dépôt sacré.

Ainsi fut perdue la parole, et lorsque l'humanité s'éveilla de sa longue torpeur, à peine avait-elle conservé les notions des arts les plus usuels.

Cosmogonie, connaissance des êtres, science des choses, toutes les vérités fécondes sur lesquelles reposaient comme sur d'inébranlables bases la grandeur d'Edda, gisaient maintenant dans le silence d'abîmes ignorés où des dieux jaloux défendaient aux hommes l'approche de ces merveilleux trésors.

Sur le marbre et sur le porphyre qui, jadis, avant l'écroulement des temples, avait entouré le sanctuaire, sur le granit des monts, près des autels rongés par les ans, en quelque lieu que ce fût de l'univers, on dé-

couvrait maintenant des signes étranges, incompris... inexplicables, partout les mêmes signes.

Ceux qui avaient gardé comme un souvenir du passé, ceux-là répondaient lorsque par hasard on parlait devant eux de ces signes :

« Chacun résume l'une des sciences révélées jadis aux hommes par des envoyés divins... Nul ne peut à présent ni les comprendre, ni les traduire : mais lorsque seront accomplis les temps marqués. ceux-là mêmes qui les ont apportés viendront les expliquer et une nouvelle ère commencera pour l'humanité. »

De là encore cette attente d'un messie commune à toutes les sectes dont les espérances, les mécomptes et les luttes constituent l'histoire réelle de l'antiquité jusqu'aux temps de la Grèce et de Rome.

***

Les Signes ou Symboles contenant la science adamite sont de deux sortes : théoriques ou pratiques, c'est-à-dire qu'ils résument ceux-ci : les notions basées sur l'expérience, ceux-là les sciences dues aux efforts de la raison, les sciences abstraites.

Parmi les signes *pratiques* deux semblent offrir un intérêt plus particulier.

Le premier est le carré, que portent écrit dans la main certaines déités de l'Inde.

En rejoignant, au moyen de lignes nouvelles les extrémités des sécantes existant à l'intérieur du carré dont je parle, j'obtiens un deuxième carré, mais inscrit.

Inscrivons à son tour le carré enveloppant dans

une circonférence et nous aurons une figure résumant la science géométrique presque tout entière et, ce qu'il y a d'étrange, tous les caractères de l'écriture latine, conséquemment de notre écriture à nous.

A en juger par leur origine, on croirait que ces caractères, la langue qu'ils servaient à exprimer furent employés jadis par des initiés afin de se reconnaître entre eux.

Voyez cette figure :

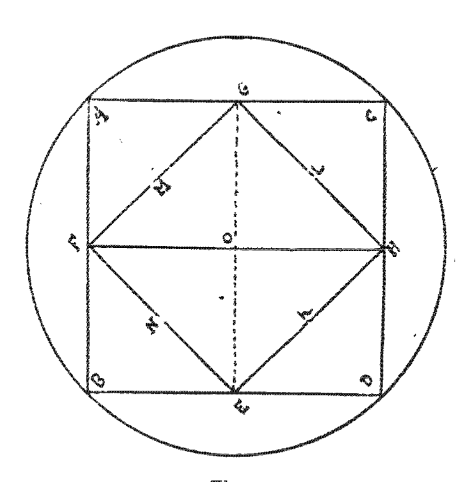


Fig. 1

Si nous l'analysons nous y trouverons les dispositions de lignes nécessaires pour démontrer les théorèmes ayant trait aux rapports des arcs à la circonférence, des angles ayant leur sommet au même point des lignes perpendiculaires et obliques, de l'égalité des triangles, des parallèles, etc., etc.

Je ne m'arrêterai qu'à une seule démonstration ayant pour objet la valeur du carré construit sur l'hypothénuse d'un triangle rectangle, carré égal, vous le savez, à la somme des carrés construits sur les deux autres côtés.

Le grand carré ABDC est évidemment égal à un carré construit sur la ligne FH, hypothénuse du triangle rectangle FEH.

Or le carré ABDC se compose :

1° Du carré construit sur le côté EH du triangle rectangle FEH.

2° Des triangles EBF, FAG, HDF, dont la somme est égale au carré FGHE ou, ce qui est même chose, à un carré construit sur le second côté FE du triangle rectangle FHE.

*
* *

Dans la même figure se trouvent toutes les lettres romaines. Exemple

Dans le carré seulement :

YKAEHLFXZMNITV, etc.

Et avec la sphère enveloppant les deux carrés :

R G B C D O, etc.

Quant à l'alphabet grec, dérivé plus directement de l'alphabet phénicien, la plupart de ses lettres rappellent le serpent, autre symbole que l'on peut placer également parmi les *symboles d'ordre pratique*.

Ex. : σ, ξ, φ, ψ, ρ, ε.

Mais voici le plus important de tous les signes ou symboles de la catégorie que nous sommes en train d'établir.

Ce signe est le *Pentagramme*.

Si, par imagination, vous tirez deux lignes partant du sommet de la tête, et allant, l'une au pied gauche, l'autre au pied droit ; si, par des lignes encore, vous joignez l'extrémité du pied gauche à la main droite, l'extrémité du pied droit à la main gauche, la main droite à la main gauche, vous aurez dessiné un pentagramme. Clé de la science hypnotique ou magnétique le pentagramme avait deux pôles principaux :

Le sommet du crâne, siège de la volonté.

C'était grâce à cette dernière faculté que le prêtre ou l'initié parvenait à cet état de concentration, d'absorption en lui-même, si passionnément désiré par lui.

Et remarquez la façon dont l'artiste indien représente les images de ses divins instructeurs.

Tous sont assis les jambes et les bras simulant autant que possible le pentagramme.

Le pentagramme avait un autre pôle et en opposition constante, celui-ci, avec le pôle volontaire.

Le second pôle pentagrammique se trouvait à l'entrecroisement des lignes allant des extrémités des mains à celles des pieds.

Cet entre-croisement indique les organes de la génération et de la fécondité universelle, symbolisés par le *Lingam* dont le culte remontait, dans l'Inde et dans l'Égypte, à l'antiquité la plus reculée.

Mais la division du pentagramme en deux pôles en

opposition constante semble avoir donné naissance à deux sciences, bases des anciens mystères, la science des exhilarants ou agents susceptibles de provoquer une ivresse mystique et la science des aphrodisiaques.

L'opposition entre les deux pôles était si bien connue des mages et plus tard de leurs adeptes, j'oserai dire qu'elle était tellement pratiquée, que les sectes avaient fini par se distinguer entre elles au moyen du pentagramme droit et du pentagramme renversé.

Si le pentagramme droit appartenait aux sectaires recherchant dans la possession absolue de ses facultés son perfectionnement intellectuel et moral, le pentagramme renversé, au contraire, dénotait toujours la secte ou l'initié adonné aux cultes et aux pratiques orgiaques.

Le pentagramme droit était encore le symbole ou le signe de l'évocation.

Enfin, dans la science du pentagramme renversé, le serpent jouait un rôle aussi important que le scarabée sacré.

Dois-je rappeler que la thériaque préparée par les prêtres d'Égypte était recherchée dans tout l'Orient autant comme stimulant des plus énergiques que comme antidote. Le venin du céraste ou du scythale, redoutables reptiles contre les atteintes desquels la superstition invoquait la puissance des psylles, ce venin faisait la base de la célèbre composition.

Tous, vous connaissez la légende biblique. C'est par le serpent que Moïse fait cueillir la pomme à Ève; c'est par Ève, la femme, que Moïse fait présenter à Adam le fruit portant en lui la science du bien et du mal.

Savez-vous pourquoi ce choix de la pomme? C'est que ce fruit présente à son centre et plus nettement qu'aucun autre la figure pentagrammique.

Pour s'en convaincre, il suffit de couper une pomme horizontalement et autant que possible par le milieu.

*
* *

Les principaux signes d'ordre spéculatif sont au nombre de deux : l'*hexagramme* et le *tétragramme*.

Ces deux signes enseignaient, d'après la science antique, la formation de cet univers conformément aux lois de la géométrie et de l'équilibre.

Permettez-moi de ne point insister sur la série de déductions qui m'ont amené, pour ainsi dire point par point, à reconstituer l'antique cosmogonie; permettez-moi de ne point rechercher, pour l'instant, la substance absolue, nécessaire, essentiellement active, cachée au fond de la métaphysique indienne et égyptienne et de laquelle dérivaient, par voie de transformations, les êtres et les choses.

Permettez-moi de ne pas vous montrer cette substance s'agglomérant au centre du fini, devenu comme le centre même de l'espace et subissant enfin, par l'effet combiné des forces, les révolutions diverses qui ont présidé à la formation du monde.

Le cadre que je me suis tracé ne comporte pas d'aussi longs développements.

J'arrive donc à la description de cet univers tel que semble l'avoir compris le mage adamite, et après lui le prêtre du Kashmir et de la Haute-Égypte.

Selon l'antique enseignement, la sphère universelle

était soutenue au centre de l'espace par deux grands cônes de matière cosmique, animés chacun intérieurement de deux systèmes de courants évidemment électro-magnétiques dessinant deux spirales se dirigeant ensemble et parallèlement vers un même sommet.

Les pointes de ces cônes, s'enfonçant sans cesse dans les profondeurs de l'espace, semblaient chercher, l'un le pôle Nord ou Zénith, l'autre le pôle Sud ou Nadir de l'infini.

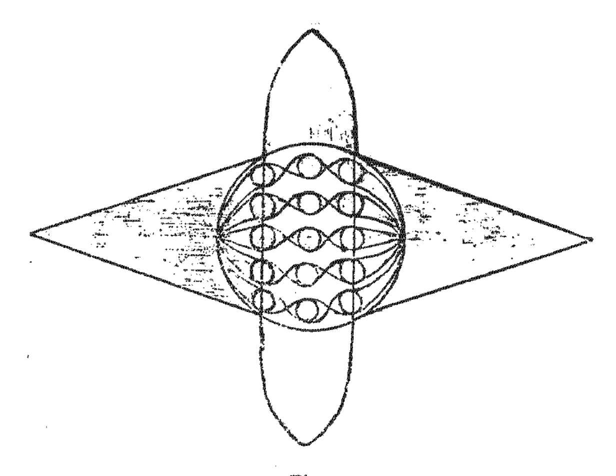


Fig. 2

Leur étendue était d'ailleurs si bien proportionnée à la sphère universelle soutenue par eux que cette sphère n'éprouvait et ne pouvait jamais éprouver que des oscillations mathématiquement réglées, oscillations partant tantôt du Zénith et s'abaissant vers le Nadir, tantôt allant du Nadir au Zénith.

Les axes de ces cônes prolongés au delà de leurs bases formaient l'axe même de la sphère universelle.

Perpendiculairement à ces deux cônes de soutien, la sphère universelle possédait une ceinture de matière cosmique.

Cette ceinture en forme de bourrelet enserrait la partie restée libre entre les grands cônes.

Elle étreignait l'ensemble des sphères ou masses et retenait celles d'entre elles qui, placées sur les limites du monde, essayaient de franchir la circonférence commune, obéissant ainsi soit à des répulsions exercées par d'autres sphères, soit à la force centrifuge, conséquence du mouvement de rotation.

La ceinture de l'univers avait encore un autre objet; plusieurs systèmes de courants la sillonnaient à l'intérieur et en faisaient un tourbillon d'une effroyable puissance, entretenant le mouvement de rotation dont le monde enserré par lui était animé. Les flots profonds et lumineux de l'océan cosmique étaient d'ailleurs visibles pour l'homme et ceux qui, les premiers, les avaient distingués par delà les cieux les avaient surnommés *la voie lactée.*

A l'intérieur, la sphère universelle s'était divisée selon l'hexagramme d'abord.

De cette division étaient nés trois mondes différents dont les sphères centrales s'étayaient les unes sur les autres au moyen de cônes emboîtant leurs pôles de la même façon que les grands cônes externes ou de maintien emboîtant la sphère universelle.

Ces trois sphères centrales, formant l'axe du monde, étaient appelées, selon leur position, l'une la sphère

du zénith, l'autre la sphère du centre, et la troisième la sphère du Nadir.

Les cônes qui les soutenaient s'étayaient encore de manière que la pointe du cône nord appartenant à la sphère du centre venait envelopper ou emboîter, comme on voudra, l'extrémité du cône sud supportant à sa base la sphère située au Zénith.

La sphère du Nadir portait, elle, à la pointe de son cône nord, l'extrémité du cône sud de la sphère du centre.

Les deux sphères du Zénith et du Nadir s'appuyaient enfin, la première au moyen de son cône nord au centre même de la base du grand cône enveloppant le nord de la sphère universelle, et la seconde au moyen de son cône sud, au centre du grand cône dont les replis extrêmes, s'allongeant au Nadir comme ceux d'un immense reptile, cherchaient sans cesse, à travers les espaces incommensurables, les bornes toujours plus lointaines de l'infini.

Ces trois sphères étaient censées représenter les trois éléments. La sphère du Zénith s'appelait pour cette raison sphère de l'éther ou de l'air, celle du centre sphère de l'eau ou la Terre, celle du Nadir sphère du feu.

Chacune de ces sphères devenait à son tour, le mouvement de rotation aidant, le centre d'un ensemble ou d'un système de sphères.

La sphère universelle contenait ainsi trois univers formés chacun d'un tourbillon ou anneau constellé et et d'un tourbillon ou anneau planétaire. Le placement des sphères enfermées dans ces anneaux concen-

triques avait eu lieu, lui aussi, selon l'hexagramme d'abord. Il est à remarquer que la disposition de notre zodiaque répond exactement à ces données.

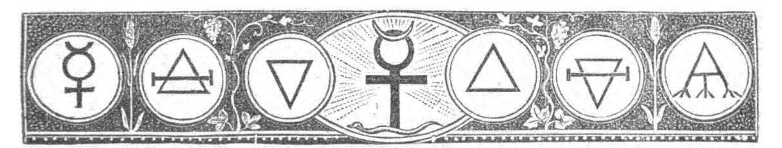
Par une coïncidence tout au moins étrange, les sphères de notre zodiaque peuvent être groupées trois par trois, chaque groupe dessinant un équilatéral, deux de ces équilatéraux dont les sommets occuperaient deux points diamétralement opposés de la circonférence universelle, dessinant à leur tour un hexagramme.

Prenons pour exemple ou point de départ les constellations de la *Balance* et du *Bélier* en opposition directe dans notre zodiaque.

MICHEL SAVIGNY.

(*A suivre.*)





PARTIE LITTÉRAIRE

LA JUMENT NOIRE

L'étude des croyances humaines offre sans cesse un nouvel aliment à l'esprit. L'imagination peut s'y lancer sans règles et sans limites... Citerai-je le cas du prince Peter Iponsky, qui frémissait à la seule vue d'un cheval noir ?

Nous étions quelques bons camarades, au régiment des gardes Empereur-Joseph. Le soir, au mess, nous racontions tout ce qui nous passait par la cervelle aventures d'amour ou de guerre, souvenirs qui rajeunissent l'esprit, et nous suivions nos rêveries dans la fumée blanche des pipes. Or, un soir que la conversation avait je ne sais comment abordé les doctrines de Pythagore, la métempsycose et autres fadaises, le prince Peter, notre chef, eut un tressaillement nerveux qui ne resta pas inaperçu.

— Ne raillez pas cela, murmura-t-il d'une voix grave... Voulez-vous me permettre une histoire ?

Et, sur notre acquiescement muet, il continua :

— C'était au temps où j'étais jeune et beau, — il y a belle lurette de cela ! — lieutenant des lanciers de



la garde, et peu disposé aux humeurs noires, je vous assure. Ah ! l'insoucieux compagnon que j'étais, ne ruminant que gloire, plaisirs et combats. Ah ! le joyeux drille que le prince Peter, qui la nuit s'époumonnait aux carrefours, hurlait des sérénades narquoises sous les fenêtres des vieux grognons de la cour, qui ouvraient leurs vitres en geignant de jalousie quand ils avaient une épouse à garder, sinon grondant de dépit contre les braillards qui se trompaient d'adresse !...

J'ai été en duel, dix, vingt fois, je ne m'en souviens plus. C'était amusant, en ce temps-là. Notre empereur, que Dieu garde ! n'envoyait pas alors en exil pour un malheureux petit coup d'épée ; et on n'en était pas plus mauvais amis pour cela.

Vers la fin de ma vingt-cinquième année, mon oncle, lequel avait été mon tuteur, eut la bizarre idée de me marier.

Je dis bizarre idée, car rien n'avait jusqu'alors donné à supposer que j'en eusse envie. Il me présenta sans autre forme de procès à la comtesse Pluska, aimable et jolie, et dont j'ai toujours présents à l'esprit les yeux vifs et la splendide chevelure d'ébène. Or sa tête était brune, ses sourcils aussi, ses yeux luisaient comme du jais ; il se dégageait d'elle et peut-être de ses toilettes un ensemble de teintes où le noir dominait.

Elle était belle, riche, je lui plaisais ; c'était en somme le meilleur parti que je pusse jamais espérer. Mais qui expliquera ma rebellion irraisonnable aux désirs de mon oncle, et pourquoi il suffisait qu'il

voulût me marier pour que j'y fusse opposé, et pourquoi je répondis à la comtesse Pluska, qui s'attendait à mieux que cela, que je désirais rester célibataire. Je lui tirai ma révérencé, ainsi que vous dites à présent, mes jeunes camarades. Peu de temps après le hasard sembla donner raison à ma conduite en cette occurence, car cette jeune femme, née pour régner et être aimée, fut emportée en quelques jours par une fièvre maligne...

Je me louai de ma décision.

— Pauvre petite comtesse ! ne pus-je m'empêcher de dire en apprenant sa mort. Et ce fut tout. Puis nous eûmes des manœuvres dans l'Ukraine, quelques duels et beaucoup de fêtes, un nouveau colonel ; l'empereur me décora, et me nomma dans les hussards... Comment ne l'eus-je pas oubliée ?... Pour me témoigner son contentement, lorsque je reçus le ruban mon oncle me fit don d'une monture, et c'est d'elle que je vais vous entretenir.

*
* *

C'était une jeune jument vive, pleine d'ardeur, d'une splendide robe noire brillante, marquée d'une liste blanche au chanfrein.

Elle me plut tout de suite par sa pétulance et l'espèce d'amitié qu'elle me témoigna dès les premiers jours. Lui tendais-je la main, elle la léchait.

Un seul claquement de langue lui faisait tourner la tête ; et alors elle me suivait longtemps des yeux, tant qu'elle le pouvait, avec un regard quasi humain. Un hennissement de joie retentissait quand je pénétrais

dans son écurie. Si nous sortions je la bridais moi-même ; elle piaffait de joie. Elle paraissait tant m'aimer que j'en fus secrètement flatté et que je l'adorai bientôt moi-même. Je la dénommai Andra.

Elle devint ma monture favorite, à tel point que je ne conservai qu'elle ; et je lui prodiguai les soins les plus assidus. Elle fut presque une amie. Ses deux grands yeux fixés sur moi avait un regard d'une intelligence incomparable ; il me semblait que c'était un être humain, qui me comprenait, et bientôt je lui parlai. Ce furent des claquements de langue, des onomatopées, puis des phrases, auxquels elle répondait par un hochement de tête ou un hennissement. Et c'était charmant, ces conversations avec Andra !

Oh ! l'étrange chose, bien difficile à expliquer maintenant... Plus je lui parlais, plus il me semblait l'avoir déjà vue, l'avoir rencontrée ailleurs, avoir conversé avec elle; plus il me semblait que je la connaissais déjà !...

Cette persuasion devint si grande que toute notion de temps disparut. Ma possession d'Andra était si lointaine qu'il m'était impossible de m'en rappeler la date. Je l'avais toujours eue près de moi ; et ce que je vous dis est la stricte vérité, souvenez-vous-en, mes jeunes camarades, car je n'ai jamais menti. J'aurais coupé la gorge à quiconque m'eût affirmé le contraire. Je voyais Andra, la flattais, lui parlais, je la montais comme si elle eût été là depuis le jour de ma naissance. Ah ! nous étions de vieilles connaissances, à n'en pas douter. Ses appels de joie, les coups de langue qu'elle me lançait sur les mains, ses piaffe-

ments à mon approche, autant de preuves d'attachement qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour. Aussi nul mieux que moi ne savait ce qui lui plaisait, l'heure de ses repas, ses mets favoris, l'arrangement de sa litière. Son regard suivait chacun de mes mouvements, et j'y retrouvais des sentiments humains, la joie, la tristesse, la douleur ou la colère. Oui, la colère...

Un jour, à la promenade, je rencontrai mon ami Fritz Rosanow, estafette de la garde de l'empereur. Il montait un superbe alezan dont je ne pus m'empêcher de le complimenter. Je mis pied à terre et caressai ce cheval, lui palpai les membres et soulevai ses pattes. L'animal s'y prêtait avec la plus grande complaisance, quand soudain il se cabra en poussant un cri.

— Mais votre bête a donc le diable dans le ventre, s'écria l'estafette à demi-colère, voilà mon cheval abîmé!

Et il m'indiqua sur l'encolure une large morsure que venait d'y creuser Andra. Je la regardai : ses yeux brillaient de jalousie, oui, de jalousie, d'une jalousie furieuse. Exaspéré, je la cravachai ; elle bondit sous le coup, hennit douloureusement, et j'aperçus distinctement, oh ! je n'en pus douter, de grosses larmes qui ruisselaient de ses paupières...

J'eus le grand tort de me courber sous son despotisme, de subir chacun de ses caprices, de plier devant ses volontés.

Elle fut plus maîtresse de moi que je ne l'étais d'elle. Ce ne fut plus un secret pour personne... « C'est sa jument qui le mène, » disait-on. Et rien n'était aussi vrai.

— Voyons, prince, me répétait Rosanow à chaque rencontre, allez-vous bientôt vous débarrasser de cette mauvaise bête ?...

*
* *

On ne jase pas sur un animal domestique sans que les éclaboussures n'atteignent le maître. Je dus envoyer mes témoins à Rosanow, pour ses calomnies sur ma jument... Pour la première fois, sur le terrain la chance m'abandonna : je reçus un magistral coup d'épée dans le flanc, qui me cloua pour trois mois au lit.

Je fus même à deux doigts du trépas. J'eus le délire, un délire atroce, pendant lequel je hurlai des imprécations terribles contre Rosanow, et j'appelai Andra ma douce amie, ma fidèle compagne, mon trésor, avec des sanglots dans la voix.

Quand mes idées redevinrent lucides, ce fut encore d'elle que je parlai, ce fut elle la première dont je m'enquis. Mon bon oncle, en faction quotidienne à mon chevet, répondit :

— Je l'ai prise chez moi... pour la soigner.

— Merci, merci, mon oncle !... m'écriai-je en saisissant ses mains et les arrosant de mes larmes. Que dit-elle ?...

— Elle va on ne peut mieux, répliqua le brave homme en riant, quoiqu'un peu maigriotte... Quant à te rapporter ce qu'elle dit... je crois que tu divagues encore mon garçon... Je n'ai pas souvenance d'avoir jamais entendu discours de cheval !...

Ce qu'il affirmait là était raisonnable, mais tout

simplement parce qu'il ne *la* comprenait pas. Elle me parlait bien à moi, Andra, et je savais bien ce qu'*elle* disait, moi !...

— Mon bon oncle, je vous prie, achevai-je en l'embrassant, faites qu'elle ne manque de rien.

Il promit ce que je voulus. Tint-il parole ? Chaque jour on me servait du café. Je dérobais le sucre que je remettais furtivement, mystérieusement à mon oncle, comme si j'eusse commis un acte répréhensible.

— Prenez, lui murmurai-je à l'oreille... c'est pour Andra...

Il s'habitua lui-même à cette innocente manie, me raconta qu'Andra était satisfaite de mes envois, qu'elle avait raison de l'être, et je crois même, l'affirmerai-je ? qu'il me dit un soir qu'Andra l'avait prié de me remercier... Il la comprenait donc, l'incrédule !...

— Elle maigrit, elle maigrit, me dit-il un autre jour, et puis elle devient méchante. Je ne peux plus la tenir... On ne sait qu'en faire ; elle casse tout.

Cette nouvelle me bouleversa. Ma jument, ma bête, mon Andra, rebelle, méchante, elle, la douceur même ! Que lui avait-on fait, en vérité ? Je passai une nuit terrible. Puis cette idée se dessina très complète, très lucide dans mon cerveau :

— Andra croit que l'ai abandonnée...

Et qu'elle se désolât, qu'elle maigrît de cet abandon, rien de plus naturel. Ainsi s'étiole toute créature délaissée de celui qu'elle aime, ainsi la plante meurt, faute de soleil.

Vous retracerai-je ma joie, mon contentement lorsque le vieux Ipkins, qui me soignait, me permit

de m'habiller et de sortir? Je courus chez mon oncle et pénétrai jusqu'à l'écurie, sans monter embrasser mon aimable parent.

— Andra ! Andra ! m'écriai-je en apercevant ma jument la tête basse, amaigrie, le poil terne et dans une posture de désolation qui eût attendri un tigre. Elle tourna lentement la tête et son œil brilla, pendant qu'un frisson de contentement la parcourait.

J'étais déjà auprès d'elle, à la caresser. Dieu, comme elle était changée ! Son auge pleine d'avoine poussiéreuse prouvait qu'elle ne mangeait plus ; sa robe était semée de taches grisâtres où le poil se pelait. Ce dépérisement m'outra de colère; je détachai ma bête, l'emmenai aussitôt, et un certain froid subsista quelque temps entre mon oncle et moi à la suite de cette aventure. Il essaya même de faire croire que mes facultés mentales étaient dérangées...

*
* *

Bref, complètement revenu à la santé et à mes occupations ordinaires, je continuai à affectionner ma belle jument noire. Elle reprit son allure vive et sa robe brillante. Mais son regard, quand il se fixait sur moi, semblait renfermer maintenant une sorte de rancune et de reproche. Songeait-elle toujours à cet abandon forcé dont elle avait souffert ? Et cela malgré les explications que je lui donnai.

Quand je lui parlais, elle ne montrait plus cette joie qui me faisait tant plaisir. Une fois même où je la flattais sur les naseaux, au contraire de l'amicale léchée que j'attendais, elle me mordit à la main. Vous

connaissez ma patience, elle est courte, et en d'autres occasions un cheval eût payé cher cette méchanceté ! Je me contentai de rudoyer Andra ; et incontinent, sachant combien elle était jalouse, je me rendis acquéreur d'un poney russe des écuries de lord Stirbey, attaché d'Angleterre, qui, sa mission finie, se défaisait de sa maison.

J'installai mon acquisition dans le box voisin de celui d'Andra, éprouvant un malin plaisir à la mécontenter. Le lendemain, le poney était couvert de morsures. Je battis la jument. La nuit suivante, le bat-flancs du box fut brisé à coups de pieds. Je m'entêtai, et, dans un esprit de vengeance bien puéril, je m'attachai exclusivement au jeune cheval, le caressant, le choyant. Andra ne souffla plus mot, baissa la tête, se tint tranquille. Je la crus domptée. Une nuit, elle s'échappa dans l'écurie, et on reconnut le matin que le poney avait une jambe brisée. Je dus remonter Andra. D'ailleurs, c'était une bête de race et mon amitié pour elle n'était pas complètement éteinte.

On parlait d'une nouvelle expédition en Ukraine, pour réprimer un soulèvement ; il fallait se remettre en selle. Les hardies chevauchées de jadis dans cette contrée accidentée me revenaient en mémoire. Combien plus longues, plus attrayantes, elles seraient maintenant, avec Andra au pied sûr, à la jambe alerte ! L'hiver s'annonçait comme très rigoureux, déjà la neige était tombée. Qu'importait ! Le soldat n'est-il pas heureux en toute saison, s'il a bon cheval et bonne carabine ?

Nous partîmes le cœur léger, avides d'aventures.

Fritz Rosanow, avec lequel je m'étais réconcilié, était des nôtres. Nous allions botte-à-botte, par étapes, le long des routes, précédant un détachement commandé par le gros major Soltiz. Notre petite escorte était formée de hussards de mon régiment. Tout alla bien pendant la première journée.

Peu à peu l'allure d'Andra devint inquiétante. Elle affectait de boiter, fléchissait sur ses pattes, que j'avais pourtant examinées avant mon départ selon mon habitude, et dans lesquelles je n'avais remarqué rien d'anormal. Nous étions dans la région montagneuse, où les routes sont bordées de rocs grossièrement taillés et de ravins, et où la moindre chute pouvait devenir dangereuse. Je l'éperonnai, la cravachai; elle se laissa tomber une fois, deux fois. Je fus projeté sur le roc; mais j'en fus quitte heureusement pour la peur.

— Cette *sale bête* vous brisera les reins, répétait Fritz Rosanow, laissez-la.

— Avez-vous un cheval à me prêter ?

Andra dressa les oreilles et son pas se raffermit. Je retombai dans ma trompeuse quiétude. Nous traversâmes plusieurs villages et atteignîmes une gorge profonde, au bas de laquelle mugissait un torrent, et qu'il nous fallait franchir pour atteindre la bourgade où se ferait notre halte de la nuit.

Le chemin, bordé de pierres maçonnées, était des plus périlleux; nous jugeâmes prudent de mettre pied à terre, de tenir nos chevaux en main et de passer un à un le long du bord. Andra marchait presque sur mes talons et je sentais son souffle brûlant dans mon cou. A plusieurs reprises elle glissa sur moi ; je m'ar-

rêtai pour ralentir sa descente. Ses yeux brillaient d'un feu sombre et méchant; je n'y pris pas garde. Quand nous repartîmes, elle avança si brusquement qu'elle faillit me faire perdre l'équilibre.

— Eh bien, qu'est-ce donc? m'écriai-je en colère en me retournant et secouant la bride avec violence: Andra!

*
* *

La jument, pour toute réponse, me lança un regard mauvais. Mais, sans être plus docile, elle ne tenta rien autre contre moi.

Je le dis à dessein, car je fus persuadé aussitôt — et j'y pensai toute la nuit — qu'elle ne cherchait qu'à assouvir une rancune inexplicable, et surtout inattendue après notre amitié réciproque.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage dans ce pays accidenté. Nous ne comptions rencontrer les hordes ukraniennes qu'à 5 ou 10 lieues de là. Au loin, les pentes rudes des montagnes étaient couvertes de taches noires et blanches, qui étaient des forêts ou de la neige. Au fond de la vallée où nous descendions, des taillis épais de mélèzes ou de bouleaux nous dérobaient la blancheur du sol. Nous passions sur des rocs qui faisaient feu tout le long d'une sente abrupte; et cette marche périlleuse nous donnait le vif désir d'atteindre au plus vite la neige herbeuse du sous-bois, où nous pourrions nous reposer et attendre la petite armée qui nous suivait.

Les bandes qu'on nous avait signalées étaient formées des derniers débris de ce peuple des steppes

d'Ukraine, fier et insoumis, cruel dans sa sauvagerie révoltée. Plus d'un d'entre nous frémissait à l'idée de tomber entre leurs mains, d'être, ainsi que de précédents otages, traînés à la queue d'un cheval indompté ou d'avoir les yeux crevés. Aussi fallait-il veiller à ne pas s'écarter.

Nous jasions de cela, en route, à voix basse, un peu attristés. Quand nous approchâmes des bois, l'allure se ralentit encore. Le gros major Soltiz, qui nous avait rejoints, paraissait navré de ne pas apercevoir ses soldats qu'il précédait à peine de quelques heures.

— Peste ! s'écria Fritz Rosanow, ne dirait-on pas que nous allons à l'enterrement !

Un instant après, il me dit encore :

— Je voudrais que vous puissiez voir l'air étrange de votre cheval, il a l'air fou, en vérité.

Je ne pouvais le regarder de face ; mais l'animal frémissait sous moi, levait les naseaux, et par-dessus le toupet de sa crinière, j'apercevais distinctement le globe ardent de ses prunelles. Fritz avait raison.

— Vous devriez vous défier de votre bête, répéta-t-il encore.

*
* *

Il avait à peine achevé qu'Andra pointa, fit un bond qui faillit me lancer à terre, et partit comme une flèche dans la direction de la forêt. J'essayai en vain de la maintenir, de l'arrêter. Elle était vraiment devenue folle, un sifflement sauvage s'échappait de sa gorge. Pendu des deux bras après une rêne de la

bride pour faire dévier cette course furieuse, je voyais grandir à mes yeux la lisière de la forêt et compris que nous allions nous briser la tête contre le premier arbre.

Je n'ai pas peur de la mort, non, de la mort fière, hautaine, à poitrine libre, de la mort du soldat, du vaillant, de l'intrépide; mais être ainsi broyé par un caprice d'animal me sembla horrible !

J'eus aussitôt l'idée, le spectacle de la bouillie informe que mon crâne allait devenir. Je m'écriai avec un ricanement de démon, à demi fou moi-même:

— Ah ! Ah ! Andra, belle vengeance en vérité !

Quelle galopade frénétique, inouïe, dont le seul souvenir me glace à cette heure. Un bruit de chevaux derrière nous l'accélérait encore. Andra sauta des rocs, franchit des ravins, bondit par-dessus des ruisseaux, traversa des marais comme une sauterelle, troua des fourrés avec la violence d'un boulet. L'écume coulait le long de son encolure, ses naseaux soufflaient un bruit de forge. Je n'essayais plus de la détourner ni de l'arrêter. J'avais les mains en sang. Ma tête sonnait comme une cloche, avec fracas; le vent me fouettait le visage, mon chapska s'était envolé. Je ne songeais même plus à mon sort inéluctable.

Pourtant la bête pénétra dans la forêt par les chemins libres, m'écorcha aux troncs d'arbres sans m'y briser, me réservant pour une autre mort: Tout à coup des balles sifflèrent à mes oreilles, et je me trouvai en plein camp de rebelles. Ma position me parut effroyable encore.

La jument s'était arrêtée, frémissante. Je lui enfonçai mes éperons dans les flancs en la lançant dans la direction du retour. La douleur fut si forte qu'elle fit un bond ; je lui labourai la chair, elle continua lentement quelques pas. Les Ukraniens crurent que leur proie allait leur échapper. Une grêle de balles nous suivit. Andra tomba sur le côté, sans que je pusse dégager ma jambe droite. C'en était fait de moi. Et je songeais à mon heure dernière, quand Fritz Rosanow et deux cavaliers apparurent sur des chevaux blancs d'écume. Ils me suivaient depuis le commencement de la folie d'Andra... Rosanow sauta à terre tira ma jument par la bride, tandis que les autres faisaient le coup de feu pour maintenir les assaillants. Deux fois Andra se souleva, deux fois elle se laissa retomber sur moi. Fritz alors, me saisit par les épaules et put me tirer de cette position critique. Andra, comprenant que sa vengeance lui échappait, poussa une sorte de grognement rauque, et nous lança une ruade furieuse en se roulant sur le sol; et nous vîmes qu'elle était couverte de sang.

Nous soutînmes là, pendant quelques minutes, un combat qui nous eût été funeste sans l'arrivée de notre escorte, qui mit les rebelles en fuite...

Huit jours après, repassant en ces lieux, nous retrouvâmes ma jument, dont il ne restait que la carcasse. Elle avait été dévorée par les corbeaux. Seuls les deux yeux subsistaient encore et vivaient, oui, vivaient encore, et me regardèrent longtemps. Je ne l'oublierai jamais.

Je ne peux songer à Andra sans me rappeler la mys-

tique petite comtesse noire que je faillis épouser et qui mourut si inopinément. Dans une de ses dernières lettres à mon oncle, n'écrivait-elle pas : « Le prince est de ces hommes qui jouent avec les sentiments... Tôt ou tard, en ce monde ou dans l'autre, je m'en vengerai... » Mais, vous l'avez entendu, mes jeunes camarades, la jument Andra ne parvint pas à réaliser ce désir de la petite comtesse Pluska...

Léon RIOTOR.

POÈME EN PROSE

(*Traduit du Norvégien*)

I

Il y a longtemps, j'errais dans le loitain pays de la fiction ; des vapeurs argentées planaient sur tout, et dans la distance flottaient les reflets roses-tendres du soleil couchant.

Une étrange mais agréable oppression s'empara de moi, et je regardai fixement autour, essayant de voir l'être dont la présence semblait être si près de la mienne. Je ne vis rien ; mais sur l'air vinrent flotter les accords d'une douce musique : une puissance irrésistible m'attira vers le son.

Peu à près je me trouvai dans une forêt féerique voilée d'une lumière argentée et emblématique.

La musique augmentait ; les arbres, les fleurs, le

bouillonnement du petit ruisseau, tous s'y joignaient! Frappé d'admiration de la beauté de toutes ces choses, j'avançai doucement sur la pointe du pied, redoutant de déranger l'harmonie des alentours.

Comme j'avançais, un parfum lourd remplit l'air; à moitié étourdi, je me laissai tomber sur un tapis de mousse; mes sens semblaient être bercés dans un repos songeur. Subitement, la musique se transforma en voix, et des romances, de douces fantaisies, traversèrent l'air; un portail à moitié caché par les roses se montra, et d'un effort suprême je me traînai vers lui à moitié insensible: j'en forçai l'entrée. Je m'arrêtai enchanté et tremblant: l'air parfumé devint plus lourd, et à travers mes paupières demi-fermées je vis un groupe de femmes ravissantes dansant au clair de lune, leurs formes séduisantes drapées dans des vêtements soyeux; toutes chantaient de doux petits passages de romances comme si elles chuchotaient de doux messages dans l'air; l'une chuchotait aux rayons de la lune, une autre aux fleurs, aux arbres, à la brise, jusqu'à ce que l'air trembla, oppressé d'amour. Un ardent désir crût dans mon cerveau, pendant que dans mon sein s'élevait un malaise étrange. Une brume épaisse enveloppa le tout à travers de laquelle les femmes avançaient, balançant leurs formes gracieuses en mouvements caressants: tout près, tout près, tout près! jusqu'à ce que je tombe inconscient sur l'herbe au milieu d'elles. Tout devint sombre autour de moi. Mon haleine vint plus vite, ma bouche desséchée s'ouvrit pour humer l'air frais, quand une paire de lèvres brûlantes se pressèrent sur les

miennes. D'un effort surhumain je repoussai la forme, et dans une grande terreur j'appelai pour : de l'air, de l'air, de l'air !

La brume se leva lentement, l'air tremblant oppressé d'amour se dissipa en un long soupir. J'ouvris les yeux et je me trouvai aux dehors du portail, couché dans un vallon de fraîches fougères, lesquelles, tendrement bercées par la brise, répandaient leurs gouttes de rosées sur ma figure brûlante. Je regardai cette tranquillité des environs : une profonde tristesse s'empara de moi et je pleurai !!

Lentement je me levai, et je m'avançai plus profondément dans la forêt : la brume du crépuscule avait fait place à l'obscurité la plus profonde de la nuit.

De plus en plus je m'éloignai, jusqu'à ce que la route se divisa en deux sentiers : l'un tout à fait étroit tournait jusqu'au sommet d'une montagne froide et désolée ; l'autre allait en s'élargissant en avançant dans la forêt, et était caché dans les ténèbres ; j'y entrai.

Comme j'avançais, le sentier se rétrécissait et les arbres autour de moi prenaient des formes étranges, étendant leurs bras comme s'ils voulaient s'emparer de moi. Je fus effrayé, j'essayai de retourner, mais un mur épais de ténèbres me barra le chemin. Des voix mystérieuses flottèrent dans l'air : pas de chants, pas de paroles, mais un murmure inarticulé d'intensité nerveuse dans laquelle rien ne pouvait se distinguer.

Vibrations après vibrations résonnèrent dans une étrange brume augmentant, augmentant, jusqu'à ce qu'une folie me posséda, la brume si intense qu'elle se

changea en matière, formant de hideux tableaux autour de moi. Je me pressai les mains sur les paupières, mais la pression parut me réduire qu'en une flamme de feu plus ardent les horribles tableaux qui s'étaient gravés dans mon cerveau. Aussi ouvris-je les yeux et je regardai fixement leur effrayante nudité, pendant que des murmures éloignés se formaient d'eux-mêmes en romances horribles.

Je ne pouvais me boucher les oreilles ni fermer les yeux, mais je me pressai les mains contre le cœur afin qu'ils n'y entrassent point. J'essayai de pleurer : mes larmes étaient gelées ; j'essayai d'appeler : ma voix ne rendit qu'un son inarticulé. Alors mes forces me manquèrent et je tombai. Mais voilà que le petit ruisseau qui coulait près de là répandit ses larmes fraîches sur moi et son gai petit chant paraissait dire : « Enfant de l'homme, ne cherche d'appui qu'en toi-même. » Une énergie intense, née du désespoir, s'empara de moi ; avec mes dernières forces, je me traînai hors de ces ténèbres hideuses ; faible et sanglant, je gagnai l'entrée de la forêt ; près de là bouillonnait mon petit ruisseau. En poussant un sanglot, je me laissai tomber à son côté et je me baignai les membres dans son eau pure.

Longtemps je restai là étendu essayant de gagner des forces, pour trouver un nouveau sentier, et comme je me levais la douce lumière d'une aube nouvelle apparut autour de moi. Devant moi je vis encore une fois le chemin tournant qui conduit à la montagne, et un désir ardent me prit d'en atteindre le sommet, que je puisse voir et respirer librement dans un

endroit spacieux. Je luttais pour arriver jusqu'au haut et en dépit du dur labeur une douce satisfaction me crût dans le cœur. Peu après un rayon de soleil perça la brume et une joie inconnue s'éleva en moi.

Au-dessus de moi je vis d'autres êtres gravir péniblement, doucement, mais satisfaits comme moi-même. Toute brume avait disparu : le plein jour apparaissait autour de moi ; pas une seule fois ai-je regardé derrière moi, et ma joie était grande.

Peu après j'entendis de doux chants si purs, si vrais qu'involontairement je levai les yeux et devant moi, je vis une femme magnifiquement belle ardemment montant aussi son chemin. Pour un moment seulement elle s'était arrêtée pour chanter son Action de Grâce. Je la regardai avec un nouveau sentiment de camaraderie; et elle me renvoya un sourire. Pour la première fois de ma vie, il me semblait regarder dans les yeux d'une femme franche.

De nouvelles énergies me vinrent et bientôt je gagnai son côté ; elle me souhaita la bienvenue du même regard ouvert ; mais elle n'arrêta pas son labeur, ainsi nous avançions péniblement côte à côte, çà et là une pierre aiguë entravait nos progrès, mais nos mains se joignirent et les obstacles furent surmontés par la réunion de nos forces. — A la fin nous arrivâmes à un grand espace découvert, c'était la première étape de notre sentier aride.

Le soleil brillait dans son plein dans les cieux bleus, submergeant le tout de ses rayons glorieux ; alors pour la première fois je me tournai vers ma compagne et la serrai contre mon cœur, heureux d'avoir la lumière

du dieu Soleil pour voir entièrement la beauté dans les profondeurs des yeux de mes véritables amours, et pendant que je la tenais serrée contre moi-même, j'entendis les chants du petit ruisseau passant mon oreille en de doux et musicaux bouillonnements.

II

A Edith Vickers.

La nuit est tombée : tout autour la nature semblait être bercée dans le repos ; le ciel n'était qu'une large voûte d'un bleu d'azur ; pas un nuage, seulement la pleine lune argentée voguant lentement en avant, jetant son éclat sur le monde endormi.

Une petite rivière coulait à travers les prairies et les charmilles comme une large ceinture d'argent, ses eaux bouillonnaient dans un doux rythme, caressaient gentiment toutes les images amoureuses dans ses eaux claires. Çà et là il plongeait en se haussant doucement dans les anses ombragées, dans les prairies chargées de fleurs ; de plus en plus, il se hâtait jusqu'à ce qu'un bras caressant bifurquât encerclant une petite île couverte de fougères et de fleurs abritées par de grands saules courbés balançant leurs branches dans un refrain calmant.

La lune perça ces ténèbres rêveuses, elle s'arrêta et trembla d'admiration comme ses rayons tombaient sur un cygne magnifique nichant au milieu des asphodèles et des lys, ses plumes brillaient de rosée faisant rejaillir l'étincelle argentée des baisers des rayons

lunaires. Le cygne était endormi rêvant de ses magnifiques plumes blanches, de fleurs de serre odoriférantes, de jouantes fontaines, de cascades bouillonnantes : tout le temps se voyant comme étant le roi de tous ses biens mondains. Ses plumes se redressèrent et bruirent avec une vanité intense et avec un profond soupir de satisfaction ; il se réveilla. Il regarda autour de lui et avec une grande impatience il secoua toutes les gouttes de rosée de ses ailes étincelantes : à quoi servaient tous ses rêves glorieux s'il devait se trouver toujours niché au milieu de ces mêmes fleurs sauvages et insignifiantes, le même ruisseau murmurant toujours le même petit conte nuit et jour ?

Ainsi le cygne avec un regard dédaigneux glissa lentement sur la surface argentée du ruisseau s'oubliant en admirant amoureusement son image réfléchie. Il continua de flotter ainsi, aveugle pour toutes les beautés qui l'environnaient.

Dans le lointain le chant d'un rossignol flottait tendrement et plaintivement dans l'air ; il retentissait dans la nuit avec une telle ardeur amoureuse que la nature même restait immobile pour aimer.

Une étrange, une nouvelle sensibilité s'empara du cygne : pour un moment seulement une corde inconnue lui résonna dans le cœur et avec un désir auquel il ne put résister, il étendit les ailes et s'envola vers le chant.

Le rossignol caché dans le feuillage, rêveur d'un bouleau argenté, était perché tissant tous ses rêves et désirs dans un chant larmoyant. Il avait le cœur triste,

pourtant ressentait-il une joie pénétrante, même dans ses souffrances : il savait qu'il donnait au monde de ce qu'il avait de mieux.

Il regarda autour de lui, ses yeux tombèrent sur les grandes ailes étincelantes du cygne. Prenant son essor vers lui : « C'est un ange qui descend à moi », pensa le rossignol, « un ange pour me porter au ciel », et son chant s'éleva avec une telle exaltation que la nature autour de lui écoutait dans un haletant étonnement.

Le cygne vola droit au bouleau cherchant d'un désir amoureux l'oiseau magnifique dont le chant a retenti à travers la nuit. Le cœur du rossignol cessa de battre : son chant augmenta et avec de tendres espérances inconnues, il vola vers le cygne pour déposer son cœur à ses pieds.

Le cygne regarda son petit corps brun avec dégoût : était-ce là l'oiseau dont le chant avait touché cette corde étrange dans son cœur ! et il se détourna. Un triste et plaidant petit trille flottait de la gorge du rossignol. Mais le cygne étendit ses blanches ailes, s'envola et fondit dans l'air bleu comme un flocon de neige.

Encore une fois le chant du rossignol retentit à travers la nuit et tout le monde écoutait avec des larmes dans le cœur.

Le cygne retourna dans sa petite île et vécut de ses rêves, pourtant avec un nouveau chagrin caché dans le cœur. — Quel était son désir ? Il ne le sut que lorsque la mort un matin vint gentiment lui baiser les paupières ; alors pour un moment il eut les yeux grands ouverts, il vit plume à plume lui tomber du corps le laissant sans grâce et froid. Pendant ce temps

l'âme du rossignol passa devant lui parée de gloire incomparable. Un sanglot s'échappa du cœur du cygne touchant les cordes que le rossignol avait fait vibrer et quand son âme prit son libre essort le cygne mourant baissa la tête avec un tendre chant.

JUTTA RILL.

LE FLAMBEAU

A Sédir.

Toi qui cherches toujours dans l'ombre de toi-même
Comme un aveugle au fond d'une éternelle nuit,
Oh! beau spectre de chair que nul rayon conduit
Vers l'essence divine ou la cause suprême,

Toi qui tâtonnes là, sur ton front lourd et blême.
Les sillons ténébreux d'un formidable ennui,
Si pour tes yeux fermés l'azur n'a jamais lui,
Ferme ta bouche morne et pleine de blasphème.

Viens confronter la mort avec ton corps mortel
Sous l'immense labeur du rêve et du réel
Où les mondes latents vibrent dans la lumière.

Car, semblable au soleil qui forme la matière,
Tu dois voir à travers l'argile du cerveau
Ton âme palpiter comme un vaste flambeau!

JEAN DELVILLE.

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

On lira le Rapport général du Président en tête de ce numéro. Nous n'y ajouterons aucun commentaire.

GROUPE N° 4.
ETUDE DU SPIRITISME
Séance du 20 octobre 1894

Cinq personnes présentes :
Mme Marthe B..., médium, M. B..., M. et Mme A. F. L. F.

Quelques instants avant le commencement de cette séance, le directeur du Groupe fut avisé par l'esprit familier L... d'avoir à enlever les petites balles qui, d'ordinaire, figurent parmi les accessoires mis à la disposition des Invisibles.

Cet avis, comme on le verra plus loin, était d'autant plus précieux, que quelques-unes de ces balles étant en caoutchouc durci auraient pu, en raison des incidents de la séance, sinon blesser grièvement, tout au moins contusionner de désagréable manière quelques-uns des assistants.

Après la prière d'usage, nous nous mettons dans l'obscurité et nous observons, selon la recommandation qui nous en est faite par l'esprit familier, le silence le plus complet.

Vingt minutes, laps de temps fixé par notre ami invisible, s'écoulent ainsi.

Soudain, un coup violent est frappé sur la table placée au milieu de la pièce. Par le moyen du signal habituel (cliquetis aériens) nous sommes avertis que la séance peut présenter quelque danger et qu'il faut nous mettre momentanément en lumière.

A la lueur de la lampe nous ne constatons rien d'anormal, mais le directeur du Groupe ayant eu recours à l'écriture médianimique reçoit cette communication :

« Faites ceci : prenez l'épée, placez-vous près du « poêle, remettez-vous en obscurité et ne soyez pas « effrayés; nous sommes là pour vous protéger. »

Il convient de dire que le poêle désigné par l'Invisible est placé à une extrémité de la salle opposée à celle où nous étions groupés.

Le directeur du Groupe prend une épée, se place à à l'endroi désigné et décrit devant lui le cercle magique; l'obscurité est faite. Bientôt, le fauteuil sur lequel repose Mme B..., notre médium, est agité de vigoureuses secousses.

Tous les objets placés sur une grande table sont violemment projetés du côté de M. A. F., directeur du Groupe; un vase contenant des fleurs est brisé.

M. A. F. demande quel est l'auteur du tumulte :

Bélial, est-il répondu, *par coups frappés*. — Le directeur du Groupe, fervent croyant, trace, nous dit-il, le signe de la croix avec l'épée : tout rentre dans le calme. La lumière électrique jaillit.

Nous constatons alors que les objets projetés l'ont tous été en dehors du cercle tracé par l'évocateur qui, demeuré à sa place, est entouré de ces objets (vase, fleurs, papiers, crayons, livres, boîtes à musique, sonnettes, tambour de basque, etc., etc.) régulièrement rangés autour de lui en forme de demi-cercle. *Aucun d'eux n'a franchi la magique frontière.*

Disons, en passant, qu'aucun objet ne fut lancé du côté des autres membres du Groupe.

En eût-il été ainsi pour les balles si, malgré l'avis donné, celles-ci avaient été laissées sur la table ?

Aux initiés de conclure.

Nous voulons tenter une nouvelle épreuve en obscurité (sans l'épée), mais à peine sommes-nous privés de lumière que de légers crépitements aériens nous dictent, lettre par lettre, cet avertissement :

« Assez aujourd'hui. »

Nous obéissons docilement, puis M. A. F., qui veut encore avoir une dernière communication (en lumière,

bien entendu), reçoit ce dernier message (écriture mécanique):

« Les mauvais esprits sont en nombre; il nous est « impossible de protéger l'assemblée même avec votre volonté. »

La séance est levée à 11 heures.

A. François.

R. — Aucun cas de sommeil magnétique ne s'est produit au cours de cette séance pendant laquelle les dames présentes ont fait preuve du plus grand sang-froid.

UN ESPRIT TANGIBLE

OU MADAME MARIE WILLIAMS

Médium américain démasquée

Il y a en ce moment une grande émotion dans le monde spiritualiste parisien, nous raconte le *New York Herald*, édition de Paris.

L'un des premiers cercles spirites, très fréquenté par l'aristocratie, vient d'être victime d'un célèbre médium américain aujourd'hui en renom dans toute l'Europe.

Mme Mary Williams, l'année dernière, occupait l'attention de la presse de Londres, par ses expériences, et elle entreprenait un voyage continental afin de propager les doctrines spiritualistes dans les trois grandes capitales, Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg.

Elle se disait capable de matérialiser l'esprit des défunts et de le montrer aux fidèles par son intermédiaire.

Environ quinze jours après, elle arrivait à Paris avec son directeur M. Macdonald. Les deux premières séances furent des plus réussies au point de vue spiritualiste excitant la plus grande admiration parmi la société d'élite présente.

Mme Williams se plaçait derrière le rideau, son directeur ajoutant que cela était ainsi nécessaire afin d'éviter

le contact avec ceux présents, pouvant occasionner des troubles nerveux au médium; alors des fantômes lumineux de grandeurs différentes, commençaient à se montrer, et les assistants voyaient la forme d'un père, d'un parent ou d'un ami.

Néanmoins il était curieux de remarquer que l'assistance ne pouvait pas toujours s'entendre sur la personnalité des fantômes. Dans un cas, une personne croyait voir son père, un lord anglais avec sa perruque à large fond, tandis qu'une autre dépeignait le portrait en pied de sa mère.

Cependant une personne était présente que probablement les fidèles n'auraient pas admise à la séance, s'ils avaient été aussi certains de son identité qu'ils l'étaient de celle des fantômes.

C'était M. Leymarie, aussi connu dans le monde spirite que M. Henri Rochefort dans le monde du journalisme français.

De concert avec des amis, il résolut de saisir avec la main l'une des mystérieuses apparitions, et ainsi de se rendre compte si le revenant était autre qu'un *turnip lamp*.

En conséquence il se rendit à la dernière séance de Mme Williams à Paris, et, dès que l'esprit matérialisé fit son apparition, il se lança à sa poursuite et le saisit fortement.

L'esprit se débattait avec force énergie, afin de reprendre sa liberté et finalement réussit à prendre M. Leymarie à la gorge comme pour l'étrangler.

Sur ces entrefaites, le directeur, se rendant compte de la situation, essayait, mais en vain, de faire une diversion en faveur de l'esprit sur le public, tandis que les amis de M. Leymarie, s'étaient eux aussi emparés de l'Esprit.

Une lumière fut aussitôt apportée et l'on vit que le fantôme n'était autre que Mme Williams en maillot, ayant sur la figure un masque phosphorescent.

Derrière le rideau se trouvait sa robe, et dans un sac, sans nulle doute ayant été dissimulé pour la séance sous son jupon, trois vêtements pour les fantômes blancs, deux pour les fantômes noirs, trois perruques et une paire de moustaches.

Les spiritualistes de suite réclamèrent l'argent perçu à l'entrée, et Mme Williams fut dans l'obligation de quitter Paris pour l'Amérique le jour suivant.

CORRESPONDANCE

Frascati, 17-10 94.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voilà un renseignement sur un alchimiste italien qui habitait à Rome dans le XVIIIe siècle, renseignement que j'ai trouvé dans le *Walks in Rome* (t. II, p. 47) et qui peut-être pourra vous intéresser.

« Au delà de l'arc de triomphe de Galliène, à la droite, était l'entrée de la *villa Palombara*, laquelle occupait une partie considérable des bains de Titus.

« Ici le marquis Massimiliano Palombara fit édifier une chambre pour *Francesco Giuseppe Bona*, le précurseur de Cagliostro, lequel y faisait de l'or. La *porte magique*, décorée de signes cabalistiques et de vers latins et hébreux, resta à sa place jusqu'en 1874.

(A présent on la voit dans le jardin de la place Wittorio Emanuel à côté des trophées de Marius.)

« Par elle on entrait dans la salle, où se rassemblaient, pour y tenir leurs séances, ceux qui croyaient à la pierre philosophale. »

Je tâcherai de lire le livre de M. Silvagni, « la Corte et la *Societa romana nei secoli* XVIII *et* XIX, » qui parle de ce M. Bona et de vous donner d'autres renseignements à ce sujet. S'il y en a, je vous enverrai la photographie de cette porte, qui est en marbre blanc.

Agréez, Monsieur le directeur, mes respectueuses salutations.

BORNIA PIETRO.
(C. G. E.)

MESMER ET M. ROUXEL

Un ouvrage de M. Rouxel est toujours intéressant à analyser. On est assuré d'y trouver la marque d'une bonne érudition et aussi, hélas ! d'un amour de la polémique qui vient souvent gâter les plus sérieuses tentatives. L'*Histoire du Magnétisme* (1), que publie l'école dirigée par M. Durville, présente au premier chef ces qualités et ce défaut. Lorsque M. Rouxel fait de la polémique sur le dos d'un contemporain, il suffit de prendre le sage parti de ne jamais répondre et de laisser le temps faire son œuvre d'oubli ; mais quand les attaques s'adressent à des morts généralement considérés comme éminents par leurs œuvres, il est juste de relever semblable tendance.

Avant tout, donnons au travail de M. Rouxel les éloges qu'il mérite certainement. L'exposition historique du Magnétisme est fort clairement faite, l'auteur sait mettre au jour avec sobriété, la part qui revient, d'après lui, à chaque magnétiseur. C'est à notre connaissance le livre le plus clair et le plus méthodique publié dans ces derniers temps sur la question. En outre, on y trouve une érudition que nous sommes habitués à rencontrer rarement dans le monde du magnétisme et plusieurs ouvrages inconnus sont analysés et remis à leur juste valeur. Ce livre mérite donc d'attirer sérieusement l'attention et, si nous reconnaissons, avec plaisir, ses grandes qualités, force nous est d'insister quelque peu sur ses défauts.

Le titre exact est *Histoire et philosophie du magnétisme*. C'est donc une œuvre historique touchant aux grands magnétiseurs d'une part, à leurs théories, de l'autre, que voulait faire M. Rouxel.

Or quel singulier historien que celui qui dit : « Voici ma théorie, tous ceux qui s'en sont approchés sont de grands magnétiseurs, tous ceux qui s'en sont

(1) *Histoire et philosophie du magnétisme*, 1 vol. in-18, 3 fr.

éloignés sont des charlatans ». Voilà le procédé d'exposition qui nuit si singulièrement aux excellentes qualités que nous venons d'énumérer, voilà ce qui risque de faire de cette tentative un insuccès comparable aux précédentes du même auteur. Un historien doit, avant tout, avoir l'âme assez généreuse pour être impartial, dans le cours de son exposé, quitte à consacrer un dernier chapitre à ses idées personnelles s'il croit devoir prendre date dans l'histoire.

Aussi M. Rouxel comprendra-t-il pourquoi ses méchantes attaques contre le fondateur du magnétisme m'ont révolté, car elles indiquent une partialité dont Mesmer avait le droit d'éviter les effets.

M. Rouxel lance trois accusations contre Mesmer :

1° Il n'a rien découvert.

2° Il a gagné de l'argent avec sa découverte ;

3° Il était matérialiste.

Voici deux passages qui indiquent clairement l'état d'esprit de l'auteur vis-à-vis de Mesmer.

Mesmer a fait beaucoup de bruit et peu de besogne, comme on a pu en juger par le trop court aperçu de ses faits et gestes ; mais il a, comme on dit, « attaché le grelot » et ses disciples lui ont fait rendre le son dont il était capable (p. 40).

. . . .

Nous avons vu qu'au lieu d'être un homme de science, encore moins un philanthrope, sauf en paroles, Mesmer n'a été qu'un simple marchand de remède secret, un individu qui cherche à exploiter le public et à tirer le meilleur parti possible de sa prétendue découverte, sans jamais révéler en quoi elle consiste (p. 41).

. . . .

Ma situation d'occultiste me permet de me croire assez impartial pour répondre à M. Rouxel et pour lui expliquer pourquoi il me semble que son opinion ne sera sympathique à aucun chercheur sérieux. Procédons donc par ordre.

1° *Mesmer et l'invention du Magnétisme.*

Le magnétisme ne forme qu'une toute petite branche de cet occultisme enseigné dans les temples égyptiens et grecs de l'antiquité. Le magnétisme constituait une des

pratiques de l'art du Thérapeute initié qui alliait son action aux pratiques de la Magie éclairée par l'Astrologie. M. Rouxel montre fort bien par ses citations que les pratiques magnétiques étaient connues avant Mesmer. Quel a donc été le rôle de ce dernier ?

Il a *réalisé* le magnétisme, il a créé des disciples pratiquants, il a créé un mouvement d'opinion énorme vis-à-vis d'une question qui n'était connue que des sociétés secrètes et de quelques rares érudits. Sans Mesmer le mouvement n'existerait pas et quoi qu'en dise M. Rouxel Mesmer a fait « beaucoup de besogne », car c'est à ce fondateur du mouvement que les magnétiseurs doivent tout. Mesmer fut un *réalisateur* puissant : ayant appris le magnétisme dans une société initiatique, il voulait faire profiter le monde profane de sa science. Nous reviendrons tout à l'heure sur son baquet et ses pratiques. Abordons le second point.

2° *Mesmer a gagné de l'argent avec le Magnétisme.*

J'ouvre votre ouvrage à la page 323, Monsieur Rouxel, et j'y vois le prix des *lames magnétiques*, *des plastrons magnétiques* ainsi que le prix des conseils pratiques de magnétisme. Vous êtes de plus, comme moi-même, professeur d'une Ecole de Magnétisme qui ne paye pas ses professeurs mais qui fait payer ses élèves. C'est même à ces élèves que vous prétendez enseigner le mépris du fondateur de la première école magnétique sous prétexte que ses « prix étaient trop élevés ». Or cet homme qui aurait pu s'enrichir facilement comme médecin demandait des sommes élevées pour une découverte qu'il jugeait capitale, mais à quoi consacrait-il ces sommes ? A l'établissement de centres où les malades pauvres étaient traités gratuitement. Car c'est encore lui qui a montré la voie des cliniques du magnétisme.

De plus, nous considérons son fameux « baquet » comme un merveilleux condensateur de force psychique et ce n'est certes pas de la faute de Mesmer si ses ignorants successeurs ont méprisé une découverte qu'ils n'ont pas comprise. Nous nous proposons sous peu de montrer à l'aide de nouvelles expériences sur quel principe était construit ce « baquet » qu'on s'est empressé d'abandonner par la suite.

3° *Mesmer était matérialiste.*

Pour juger Mesmer, M. Rouxel aurait dû posséder les deux parties de sa doctrine : la partie exotérique écrite et imprimée qu'il analyse et la partie orale, donnée dans les loges « d'harmonie » et qu'il semble ignorer. Or, Claude de Saint-Martin a été initié à la doctrine de Mesmer et les documents manuscrits que nous possédons nous permettent de dire que le réalisateur du magnétisme s'intéressait surtout à l'étude de la force psychique dans son action sur l'Univers et subsidiairement dans ses réactions sur l'Homme. C'est là le point de vue auquel doivent se placer tous les magnétiseurs qui feront du *traitement magnétique vrai* et non des études mystiques, grâce au somnambulisme. Mesmer en tant que *praticien* avait raison de déclarer que la découverte de Puységur entraînait le magnétisme curatif dans une fausse voie. Et cela est si vrai que M. Durville revient aujourd'hui aux théories *ésotériques* de Mesmer et qu'il en vient à nier même le « fluide » mystique des anciens magnétiseurs. C'est donc seulement par insuffisance d'études qu'on peut accuser Mesmer d'avoir été purement matérialiste.

Mais les limites d'un compte rendu ne peuvent être exagérées et force nous est d'arrêter ici les critiques que nous devons adresser à M. Rouxel pour la partie *magnétique* de son ouvrage ; en terminant, il nous reste à protester de toutes nos forces contre la phrase suivante :

« Au nombre de ces savants, non pas roublards, mais honteux, je placerai MM. Ch. Richet, Ochorovicz, Pierre Janet, de Rochas, etc. Mais tout ce que je pourrais faire se réduirait à dire qu'ils n'ont rien, absolument rien découvert qui ne le fût depuis longtemps par les magnétiseurs. »

Cette phrase ne montre pas seulement un évident parti pris, elle étale au grand jour une *ignorance réelle* que nous sommes étonnés de constater chez un auteur de l'érudition de M. Rouxel.

Je ne parlerai que d'un seul de ces savants, M. de Rochas, à qui les magnétiseurs devraient être les premiers à rendre justice.

Par une méthode d'expérimentation qui restera le mo-

dèle du genre, M. de Rochas est arrivé à *démontrer* les faits suivants :

1° Les hynoptiseurs ont raison de prétendre que l'hypnotisme diffère du Magnétisme des anciens magnétiseurs.

L'hypnotisme forme la partie la plus élémentaire de la science du « sommeil provoqué », et c'est en approfondissant les états de sommeil déterminés par l'hypnotisme qu'on *découvre et détermine expérimentalement* les phénomènes décrits par les anciens magnétiseurs.

2° Ces magnétiseurs avaient donc raison dans leurs théories de *l'état de rapport*, de *la sensation à distance*, etc., mais ils avaient négligé d'établir la *progression* des différents états de sommeil. S'ils l'avaient fait, ils auraient découvert les phases hypnoptiques avant Braid.

3° De plus, M. de Rochas, par l'étude suivie de l'*Extériorisation de la sensibilité*, a pu établir la transition entre les faits du magnétisme et ceux du spiritisme. Il est parvenu à extérioriser le fantôme d'un vivant et à le photographier.

Enfin la poursuite de ses études a amené le savant expérimentateur en plein *Occultisme*, les travaux, commencés par l'*envoûtement*, se poursuivent en ce moment et donnent des résultats absolument *nouveaux*.

La signature de M. de Rochas n'a plus reparu au bas d'un article concernant ces travaux depuis plusieurs mois, et cela en raison d'une promesse fermement tenue depuis. C'est dire que les persécutions n'ont pas manqué à ce chercheur, qui a fait une série de *découvertes* dont une seule suffirait à faire connaître M. Rouxel. Et c'est un homme d'une telle probité scientifique, d'un tel désintéressement qui s'entend appeler « savant honteux » par un tel critique. Je suis fier d'avoir l'honneur de protester en cette occasion ; car il s'agit là non pas d'un fait de doctrine, mais d'une ignorance qui ne peut être permise au « professeur de l'histoire du Magnétisme ».

Les découvertes de M. de Rochas sont si réelles que je ne donne pas trois ans aux magnétiseurs pour les *démasquer* de leur mieux. J'ai déjà en main les preuves du commencement de cette tactique.

Ma situation d'occultiste me permet de protester en cette occasion et de ne pas laisser passer de telles atteintes à la mémoire de Mesmer et aux recherches de nos savants contemporains.

Songez, Monsieur Rouxel, à la responsabilité que vous encourez vis-à-vis de l'écrivain impartial qui dans cinquante ans voudra faire l'histoire du mouvement spiritualiste actuel.

S'il déniche vos œuvres, il trouvera dans chacune d'elles des paroles de haine visant soit une doctrine soit une personnalité. Alors que tous s'efforcent de prêcher l'union et la concorde, le critique verra toujours l'esprit de désunion et de discorde dicter chacune de vos pages. Et si l'on veut placer à côté de ces œuvres négatives (car toute œuvre de destruction est négative) la somme de vos œuvres positives, de celles où vous tendez à l'édification d'un idéal véritablement impersonnel, croyez-vous que le jugement du critique d'alors ne sera pas plus dur pour votre mémoire que votre opinion sur Mesmer ?

Et si je crois devoir en toute sincérité vous signaler l'écueil vers lequel vous entraîne le besoin de bataille qui est en vous, c'est que je suis le premier à rendre justice à votre amour du travail, à votre solide érudition et à votre dévouement à vos opinions. Ce sont là des qualités sérieuses qui permettent de faire des œuvres d'avenir et de laisser aux ignorants ces œuvres de haine et de polémique qui sont mortes avant même d'avoir vécu.

PAPUS.

BIBLIOGRAPHIE

Les Phénomènes psychiques occultes, Etat actuel de la question, par le Dr ALBERT COSTE. 2e édition ; Montpellier, Camille Coulet ; et Paris, G. Masson. 3 fr. 50.

La première édition de cette belle étude formait une thèse de doctorat soutenue par l'auteur devant la faculté de médecine de Montpellier ; l'entreprise était hardie,

mais l'audace réussit aux jeunes, et M. le Dr Coste eut la légitime satisfaction de voir ses idées, — nos idées, — recevoir la consécration d'un diplôme officiel.

Cet ouvrage constitue une excellente préparation pour les mystiques, avant d'aborder les travaux ésotériques ; aux hommes de science, il peut fournir une vue nette des faits psychiques actuellement avérés et des idées de recherches et d'expériences nouvelles.

Après une histoire très érudite de la question, l'auteur aborde l'étude des phénomènes proprement dits. Nous allons transcrire ici la classification qu'il en donne.

Classe I. Phénomènes psychiques occultes	1er Genre *Télépathie*	*a*	Hallucinations thélépathiques visuelles.
		b	— — auditives.
		c	— — tactiles.
		d	— — réciproques.
		e	— — collectives.
	2e Genre. *Lucidité ou clairvoyance.*		
	3e Genre. *Pressentiment.*		
Classe II. Phénomènes psychiques occultes	1° De la force psychique, lévitation.		
	2° Phénomènes divers.	*a*	Se produisant sans l'intervention reconnue d'un médium.
		b	Matérialisation.
		c	Expériences de Milan.
	3° Des médiums.		
	4° Théories émises pour expliquer les divers phénomènes occultes.		

Le Dr Coste a su grouper ces données d'une façon méthodique; il en expose avec la même clarté et la même véracité les théories, puis il donne de tout cela les conclusions les plus rationnelles et les plus larges.

Sédir.

∴

Henri Dubéchot, *L'Orientation.* Chamuel, éditeur; prix 1 fr.

J'ai été agréablement surpris de trouver en l'auteur de cette brochure un véritable mystique, un fils spirituel

des Kuysbrocek, des Leade et des Astinger. M. Dubéchot dit de lui-même : « L'esprit consolateur m'a instruit ;... j'apporte l'aube d'un jour nouveau, le signal de la délivrance des captifs de la nuit. Cette fois encore, la vérité aura été révélée à un ignorant, à un humble, à qui le monde n'a enseigné ni ses lettres, ni sa science. » Cependant, tout porte à croire, en lisant ces trop courtes pages, que leur auteur n'a pas négligé les arts profanes ; la langue merveilleusement claire et souple exprime les charmes du mysticisme avec la saveur si délicieuse des anciens écrivains.

Le salut réside dans l'acquisition de la science ; tel est l'enseignement de Jésus ; mais pour acquérir cette science de l'invisible, *il faut recevoir le royaume de Dieu comme un enfant* : « L'âme qui satisfera aux conditions que résume cette parole sera prête à entendre les explications qui vont suivre : affranchie de l'obsession du *moi*, et avide de lumière comme la sève que le soleil entraîne dans la circulatiou végétale, elle s'avancera jusqu'au Zenith de son ciel dans le rayonnement de la poésie divine... ; au jour à la fois terrifiant et divin de la seconde naissance elle habitera et connaîtra, d'une connaissance éternellement reconnaissante, le monde au seuil duquel s'arrête le langage humain. »

Tout le problème consiste donc à bien orienter les activités de l'âme, et à garder fermement l'orientation droite. Moyennant cela la moisson sera abondante ; et la moisson, c'est l'âme du fils, sortie des profondeurs du chaos, malgré la résistance et les séductions de l'élément inférieur, et revenant à l'âme du père, après avoir acquis la connaissance de sa pensée. »

Toutes nos félicitations à M. Dubéchot pour ce beau et pieux travail.

SÉDIR.

*
* *

VICTOR DE CHAMPVANS, *Les Petits Suicides*. Bibliothèque des Modernes ; Paris, 155, rue Montmartre, in-18, 2 fr.

Dans ce volume de nouvelles, troisième de la série les Amours rurales, l'actif directeur de l'ancienne *Revue mo-*

derne, — depuis peu de temps *Revue de l'Est*, — nous dévoile une nouvelle face de son talent. Ces pages, toutes vibrantes d'une vie saine et fortefont un contraste agréable avec tant de littératures contournées et mièvres auxquelles nous sommes malheureusement habitués. L'amour des humbles, des bons, des opprimés par les conventions sociales éclate à chaque feuille de ce recueil qui, nous l'espérons, obtiendra tout le succès qu'il mérite.

*
* *

LÉON RIOTOR, *Le Parabolain*. Bibliothèque de la Plume, in-12 carré.

Très suggestive brochure d'un penseur à la logique vigoureuse. M. Riotor défend en sociologie ses théories individualistes ; son culte de la volonté a de la personnalité, Nous recommandons vivement à tous les penseurs cet opuscule plein d'idées fortes et neuves.

*
* *

Les Mystères du Zodiaque, par EDMOND GROULT ; Lisieux, 1894, in-18.

Très intéressant travail de vulgarisation dans lequel M. Groult, le fondateur des musées cantonaux, résume les immenses recherches des Dupuis, des Boulanger, des Volney sur la mythologie astronomique des Anciens et sur la signification du zodiaque en particulier.

*
* *

PAPUS ET DELIUS, *Anatomie et Physiologie de l'orchestre*. Brochure in-18, avec planches et table ; Chamuel, prix 1 fr.

Un kabbaliste et un musicien se sont réunis pour mettre au jour cette pensée originale, à savoir que l'orchestre est analogue à un être vivant, composé de corps, d'âme doublement polarisée, et d'esprit. Comment s'établissent ces correspondances musicales et instrumentales,

comment les manier, comment les grands musiciens ont deviné intuitivement cette application du quaternaire, les lecteurs l'apprendront avec beaucoup d'intérêt et de profit, en lisant cette originale et profonde production.

S.

*
* *

E. Amelineau. — *Le Nouveau Traité gnostique de Turin.* Brochure in-18 ; Chamuel, éditeur, prix 1 fr.

Le savant auteur de tant d'érudites études, celui pour qui les papyrus alexandrins n'ont guère plus de secrets, vient porter à la connaissance du public français un des plus intéressants documents que nous connaissions sur la théurgie gnostique. Savants et mystiques y trouveront grand profit; et le succès de cette traduction seragrand parmi les nombreux fidèles de l'Eglise gnostique actuelle.

S.

*
* *

Traité théorique et pratique du Haschich et autres substances psychiques. — Un vol. in-12, chez Chamuel. prix 3 fr.

Le polygraphe auteur de ce curieux volume a voulu offrir au public la scientifique essence d'une des si nombreuses fleurs du mal; c'est du moins ce que semble indiquer l'anonymat qu'il a parlé.

A l'histoire du Haschich, à la description de la plante est ajoutée une étude détaillée sur ses effets physiologiques et pathologiques. De plus trois chapitres sont consacrés à l'étude des plantes narcotiques et sédatives, de la Morphine et des Herbes magiques.

Le livre est surtout intéressant en ce qu'il résume et réunit des données éparses dans beaucoup de volumes et de revues ; c'est une sorte de *vade-mecum* du haschichien.

S.

*
* *

Astra, chez Chamuel, 29, rue de Trévise, Paris; prix 1 fr.

Ecrire une histoire d'amour qui soit en même temps un conte philosophique de la plus haute portée, mêler la poésie à la science, éclairer d'un jour nouveau les ténèbres de la conscience, tel est le but que s'est proposé et qu'a atteint le mystérieux et savant auteur de l'*Astra*.

Voici d'ailleurs une lettre que nous nous permettons de reproduire.

« Je trouve votre *Astra* extrêmement curieuse, très « joliment contée, bien composée, savamment claire, ce « qui est le suprême de l'art en ces matières occultes si « fuyantes et si obscures. »

JULIETTE ADAM.

*
* *

Le prophète de l'Apocalypse et de la France, par J. VICÈRE, géomètre; Perpignan, 1894, in-12.

M. Vicère est le *Pierre* et *Jean* dont il est parlé *Là-Bas* de J. K. Huysmans; dernier commentateur de l'Apocalypse, il applique les symboles de ce livre de haute kabbale à l'époque actuelle; comme tant d'autres mystiques, il voit notre époque comme une période de transition et de combat qui doit se clore par l'avènement du Christ en esprit et en vérité. Depuis Ruysbroeck, jusqu'à Anna Kingsford, en passant par Jeanne Leade, Œtinger et tant d'autres, toutes les prophéties de ce genre recouvrent une réelle science ésotérique que les initiés peuvent lire dans l'œuvre de Jean Trilheuc *sur les causes secondes*. Il ne nous est pas permis d'en parler plus explicitement ici.

Quoi qu'il en soit, parmi les nombreuses prophéties de M. Vicère, il en est de fort justes; il appartient évidemment à la classe privilégiée des voyants naturels, et, attaché comme il semble l'être à une doctrine pure et

pieuse, nul doute qu'il ne s'élève encore plus haut, surtout s'il sait rester simple et bon.

SEDIR.

COURRIER THÉATRAL

LES BRAS DE VÉNUS

M. Jules de Marthold, l'auteur connu et justement apprécié de tant d'œuvres exquises, vient de faire représenter au théâtre Lisbonne — cadre que nous aurions souhaité plus délicat pour être digne d'une si fine chose — une pantomime. C'est, je crois, son premier essai en cette matière ; et nous sommes heureux de constater que M. de Marthold a parfaitement réussi.

Voici en gros le sujet de cette pantomime : Un sculpteur talentueux traîne une existence morne au milieu de ses œuvres inachevées. Parmi elles, une Vénus de Milo ; en une inspiration, il modèle les deux bras admirables qu'il faut pour rendre la vie à ce chef-d'œuvre. La Vénus s'anime alors et devient femme, elle en apprend rapidement les coquetteries et les arts ; elle prend le cœur du pauvre Pierrot, inconséquente, folle et perverse, inconsciemment, elle dilapide l'argent de l'amoureux, brise tout chez lui, — jusqu'à ce qu'enfin celui-ci, revenu à la raison, la dépossède de ses bras. — On le voit, l'idée est très profonde et pleine de leçons pour les gens au cœur fragile. Espérons que beaucoup des artistes présents à cette première retiendront la leçon, si aimablement dite d'ailleurs par deux interprètes fidèles.

S.

NOUVELLES DIVERSES

Nous recommandons chaudement à tous ceux qui s'intéressent à la politique orientale, et à l'avenir de ces races encore neuves, le journal *l'Orient* et *l'Abeille du*

Bosphore; les informations les plus intéressantes et les plus nombreuses y sont prodiguées. A lire tout particulièrement dans ces derniers numéros un curieux article sur les femmes musulmanes.

BUREAUX, 91, *avenue Malakoff, Paris.*

*
* *

LE VOILE D'ISIS réorganisé à partir de ce mois publie dans chaque numéro un *journal des journaux* spiritualistes dans l'ordre suivant:

1er nº du mois: *Analyse des Revues spirites.*
2º — — *magnétiques.*
3º — — *occultistes et philosophiques.*
4º — — *littéraires.*

Nos lecteurs qui voudront se tenir au courant du mouvement spiritualiste trouveront là d'utiles renseignements. Demander un numéro spécimen franco 29, rue de Trévise, Paris.

*
* *

A bientôt un livre nouveau de Jules Lermina : MAGIE SOCIALE.

*
* *

Sommaire de la *Revue philosophique*, numéro de Novembre 1894 (19e année).

DUCAS : La mémoire brute et la mémoire organisée. — R. DE LA GRASSERIE : De l'importance des langues sauvages au point de vue psychologique. — G. RICHARD : La discussion judiciaire et l'état de droit. — Revue générale. — Analyses et comptes rendus. — Correspondance. — Revues des périodiques étrangers.

Abonnement : UN AN : Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. LA LIVRAISON, 3 fr. (Félix ALCAN, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris.)

*
* *

La *Revue des Revues* du 15 octobre contient, comme toujours, une quantité de conceptions neuves et des plus intéressantes. Citons au hasard :

La Thérapeutique de l'avenir (La Sérothérapie), par le Dr J. Héricourt, chef du laboratoire physiologique à la Faculté de médecine. — Les Surprises de l'histoire, par E. Neukomm et G. Bertin. — Le Christ dans l'Inde, par le professeur Max Muller. — La Misère anglaise, par le professeur A. Okolski. — Les Banknotes pittoresques (*Illustré*). — Pierre Ivanovitch Dinkoff, par Mme V. Krestovsky. — Les Mystères des vins: I. Le Vin de nos pères et celui d'aujourd'hui, par le vicomte G. d'Avenel; II. Le Champagne américain, par Lee J. Vance. — L'Adoration des plantes et les Tarahumaris, par Carl Lumholtz. — Les Berceaux à travers les âges (*Illustré*). — Les Madgyars, par le professeur H. Vambéry. — La Jeune Allemagne littéraire, par Servaes et Hollaender. — La Poésie et les Poètes chinois, par Barthélemy Saint-Hilaire. — Les Revues Indépendantes, par Alfrel Vallette. — *Analyse des Revues françaises et étrangères.* — **Caricatures politiques.**

Les *nouveaux* abonnés pour 1895 bénéficieront de l'*envoi gratuit* des numéros devant paraître jusqu'à la fin de l'année courante.

Paris, 32, rue de Verneuil. France, 14 francs. Union postale, 18 francs par an. Abonnements partant des 1er et 15 de chaque mois. Numéro spécimen contre 60 centimes en timbres-poste.

***

ADRESSE DU SYNDICAT DES MAGNÉTISEURS, MASSEURS, MÉDIUMS-GUERISSEURS, ETC.

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

L'adresse suivante a été remise le 10 novembre à M. le baron de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, à Paris.

Majesté,

Le Syndicat des Magnétiseurs, Masseurs de France, s'associe à la grande douleur de Votre Majesté, et porte

en son cœur le deuil de Celui qui fut le Grand Ami de la France.

Le Syndicat ne saurait oublier qu'en maintes circonstances le très regretté tsar Alexandre III et son Illustre famille ont témoigné leur sympathie et accordé leur puissante protection à la science du magnétisme.

Le Syndicat remercie tout particulièrement Votre Majesté d'avoir appelé près de son Noble Epoux le Pope Jean Serguief de Cronstadt. Elle a pu constater que l'amélioration produite dès l'arrivée du célèbre Thérapeute ne peut être attribuée qu'à ses puissantes invocations et à ses hautes facultés magnétiques.

Le Syndicat prie Sa Majesté l'Impératrice d'accepter les vœux qu'il forme pour que la France et la Russie restent toujours les deux nations sœurs.

Agréez l'expression du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être, de Votre Majesté Impériale, les très humbles serviteurs.

Le Président,
E. Houssay,
56, rue de la Tour, Passy-Paris.

Le 1er Vice-Président,
A. Lorenza.

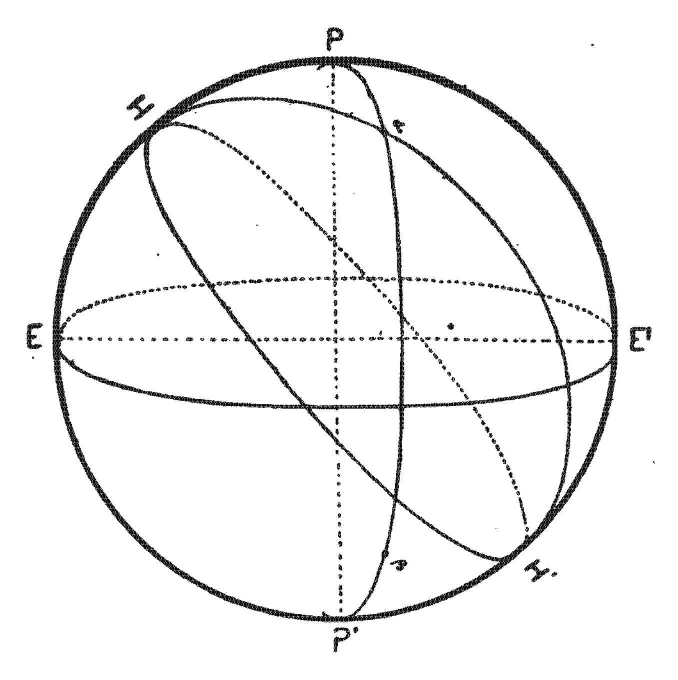
Le Trésorier.
L. Auffinger.



Le Gérant : Encausse.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie



Voir l'article *Division du ciel en maisons astrologiques* (pp. 224 à 236).



PARTIE INITIATIQUE

Les Larves

A propos de la PARTHÉNOGÉNÈSE DU CANCER

La question de l'astral, de ses royaumes, de ses sujets, se pose au débutant comme à l'initié toujours plus pressante, toujours plus profonde, toujours plus terrible. Il importe de multiplier les études sur ces sujets, il importe de mêler aux recherches du laboratoire celles de l'oratoire, aux tentatives hasardeuses et purement matérielles la méditation, l'étude; il faut chercher dans les anciens et demander aux très nouveaux leurs hypothèses pour que du mélange de tous ces éléments naisse un peu plus de lumière, une clarté plus généralement répandue.

Nous apportons aujourd'hui par occasion notre pierre à cet édifice : nous voudrions montrer ce qu'est une larve, tenter une manifestation de cette fuyante apparence, nullement en donner une définition, mais en faire entrevoir la significative figure. Et ce n'est pas dans les grimoires, chez les sorcières ou les char-

meurs que j'en trouverai la plus frappante description : je ferai appel à l'observation de savants modernes, à des travailleurs fort ignorants des clavicules et des pactes, amenés par leurs recherches à découvrir à nouveau ces larves.

Dans un travail original publié le 7 novembre dans le *Bulletin médical*, M. le Dr Critzman, moniteur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine, appliquant les doctrines de son maître M. le Dr Duval, présente une théorie nouvelle du cancer. Pour la plupart des lecteurs de l'*Initiation*, le mot de cancer éveille les images terribles que la pathologie populaire a formées et conservées, le cancer, sorte d'animal aux mille bras, poulpe, polype ou crabe, araignée monstrueuse aux yeux ternes, aux griffes voraces, le cancer vampire affamé, être de cauchemar, larve gonflée de vie. Or cette vision — vraie ou fausse — est depuis longtemps inconnue au médecin ; il a vu, il a touché le cancer ; il sait sa naissance, son accroissement, sa structure ; et ces images, dans la bouche du malade, sont pour lui des naïvetés. Il sait la science faite sur ce point, et l'analyse a classé le cancer parmi les mille formes anormales des évolutions cellulaires, furoncle ou cicatrice, cirrhose ou dégénérescence graisseuse, pour lui le cancer est détruit dans son individualité, dans sa personnification rêvée.

Il persiste malheureusement, bien net, bien tenace, fatal devant les analyses ; et voici qu'en face des faits, d'autres théories surgissent. Celle de M. Critzman se distingue entre toutes par son originalité. Le cancer est en deux mots le frère de celui qui le porte ; mais

un frère non humain, un frère rest éà l'état de « désir d'être », d'embryon, de larve. Certes, si vous cherchez ces propres termes dans la communication de M. Critzman, vous ne les trouverez point. Si, d'autre part, vous cherchez la définition d'une larve dans l'œuvre des théologiens du temps passé ou dans le dictionnaire moderne (Migne-Collin de Plancy) vous ne ferez qu'augmenter votre embarras.

« Le nom de Larves se prend généralemeut pour tout spectre « de démon horrible qui apparaît aux hommes, en quelque « façon que ce soit, »

dit Leloyer (t. III, ch. v, p. 202 ; éd. française, p. 1608), et

« Spectre est une imagination d'une substance sans corps « qui se présente sensiblement aux hommes contre l'ordre de « la nature et leur donne frayeur. »

(T. I, p. 3, *ibid.*)

Lavater, Del Rio, Bodin, parlent de même. Ces définitions, très savantes d'ailleurs et bien utiles à étudier, vous dérouteraient dans le cas présent par l'étroitesse du point de vue. Mais si, délaissant toute idée préconçue, vous lisez avec attention ce travail du Dr Critzman, si vous assistez à la formation de cette louche individualité, toute passive, toute féminine, toute masse s'agitant vers la forme, aspirant à une organisation qu'elle a en puissance, mais que nul principe mâle et fécondateur n'est venu dynamiser, si vous voyez contre la vie normale la prolifération se faire, l'envahissement, les avortements multiples, continuels, les écroulements, les liquéfactions, les coagulations se heurter, se fondre en cette masse hétérogène, qui puise en l'organisme le soutien et la vie tempo-

raire; si vous observez avec M. Duval, avec Renaud de Lyon les nombreuses apparences, végétales, animales, que prend cette tumeur; si parmi des cellules très humaines le microscope vous révèle de ces cellules embryonnaires, caractéristiques de genres inférieurs, reptiles, poissons, batraciens; si vous songez que cette progressive et envahissante pénétration va bientôt, parasite fatal, tuer l'être qui la nourrit et ramener au chaos des formes et des forces cette contradictoire et double existence, alors, mieux que dans les dictionnaires, mieux que dans les vieux spécialistes vous commencerez à entrevoir la larve.

Apparence et fonction, la larve est double. Fille de l'être humain, qu'elle naisse du crime, de l'ignorance, de la perversité, elle conserve à jamais, dans sa course à travers l'astral, le signe de sa coupable et défectueuse origine (voyez Eliphas Lévi, *Clef des grands mystères;* Stanislas de Guaïta, *Au Seuil du mystère*, p. 90; Papus, *Init.*, juillet 1893). Mais la Providence, qui parmi les possibilités a permis leur existence, ne l'a permis que pour l'utiliser. La larve dans l'univers dissout le mal, use ses efforts, comme ces milliers d'imperceptibles destructeurs qui rendent à la terre les particules désagrégées des plantes et des animaux. Insaisissable d'habitude, elle œuvre silencieusement, effondrant les grands édifices moraux, intellectuels ou matériels que notre ignorante activité construisait ou rêvait. Invisible, inconnue le plus souvent, et grossissant la foule des soi-disant hasards, mais visible parfois aux yeux des voyants, médiums ou adeptes, la larve se révèle : spectre, lémure, lamie, élémentaire

sous toutes ses formes, changeante, illogique, fantastique, elle prend pour apparaître la première enveloppe trouvée : animal-humain, plante animée, toute écorce lui est bonne, et les Maziqin, les Telanaï, naissent, éclatent, se transforment, fondent sur l'homme et s'évanouissent à son approche, troublent ses sens, inoffensifs tant que l'intelligence reste lucide et le vouloir pur, dangereux, mortels dès que l'effroi ou la souillure ont pénétré leur ancien maître désormais esclave.

Telles sont l'origine, la fonction, la nature des larves, et cette étude ici ébauchée mériterait un volume entier : comme en toute matière, il importe en philosophie occulte, de bien établir le sens des mots, de bien connaître avant de juger. Ce n'est pas au hasard que les magistes du moyen âge, les kabbalistes de la Renaissance employaient les termes variés de leur riche vocabulaire magique. Il est aisé de jouer avec ces sonores syllabes évocatrices, de les agiter sans en avoir distingué le sens, et cette méthode plus brillante que profonde est commune aujourd'hui ; mais ce n'est pas le but des travailleurs. La théorie du Dr Critzman, en nous montrant une larve, dans ses œuvres, dans son corps nous aura permis d'aller plus loin que les mots et de faire peut être entrevoir à quelques-uns l'être de la larve derrière son nom.

Un enseignement encore peut s'en déduire ; je ne sais quel sera le sort de cette théorie et si son caractère élevé, philosophique, risque beaucoup de lui concilier la faveur des chirurgiens moderne : ce n'est pas, il est vrai parmi les souffleurs qu'il faut chercher les

adeptes. Mais, qu'elle soit admise ou non comme officielle, elle nous montre une fois de plus qu'en médecine nulle dóctrine n'est sûre de vivre le lendemain, nul axiome n'est posé, quoi qu'en disent les savants de journaux, et que toujours les vieux mots, les vieux rites, les vieille croyances reviennent habillés de neuf montrer leur éternelle vérité, comme de la masse adamique sans cesse jaillissent des individualités nouvelles, d'une même terre vers un même ciel.

MARC HAVEN.

L'Art oratoire et l'Esotérisme

Il est peu de matières sur lesquelles les rhéteurs se soient aussi abondamment exercés que l'art du discours. Mais qui dit rhéteur dit analyste, et tous ces écrivains n'ont illustré que les époques de décadence où les chefs-d'œuvre produits ne pouvaient plus être que commentés. Actuellement même les traditions de l'éloquence latine sont abandonnées ; la parole est descendue de son piédestal jupitérien ; elle s'est faite familière, vivante, plus rapide d'expression ; mais aussi, je crois, elle a cessé d'inspirer des génies tels que les orateurs grecs, latins, tels que ceux du XVII[e] siècle français.

Eh bien, puisque cet art s'est adapté, par la force des choses, à notre conception moderne de l'agréable, de l'utile et du pratique, je vais essayer de présenter

ici quelques idées, fournies par une très vieille théorie, celle du quaternaire mystique, lesquelles idées me semblent pouvoir constituer une synthèse systématique de l'art oratoire et ses moyens d'action.

Envisagé d'une façon générale, un discours est le passage d'une idée de puissance en acte par le moyen d'un orateur.

Voici donc une Trinité déjà très caractérisée : l'Idée, pure abstraction, une, immuable, et auditoire, la multiplicité féconde et matérialisatrice. La Matière et l'Esprit tendent sans cesse à se rapprocher, à s'unir ; ils ne le peuvent qu'au moyen d'un troisième terme, l'orateur, canal de l'*Involution* de l'Idée (1). Ce dernier, dès qu'il commence à parler, à manifester l'Idée, ne le fait qu'en se dédoublant : son intelligence reçoit l'Idée, et l'assimile, et ses facultés d'expression, sa voix, l'annoncent et la réalisent dans le monde matériel.

Ainsi la Trinité pythagoricienne est représentée ici : l'Idée est providentielle ; l'auditoire est fatidique, en tant que résultat d'activités passées ; l'orateur est volontaire.

Le schéma suivant fera sans doute mieux saisir le quaternaire dont nous parlons. Remarquons qu'il n'est autre que l'X par qui M. de Saint-Yves nous dit que les hiérophantes d'Egypte répondaient au néophyte demandant la connaissance (2).

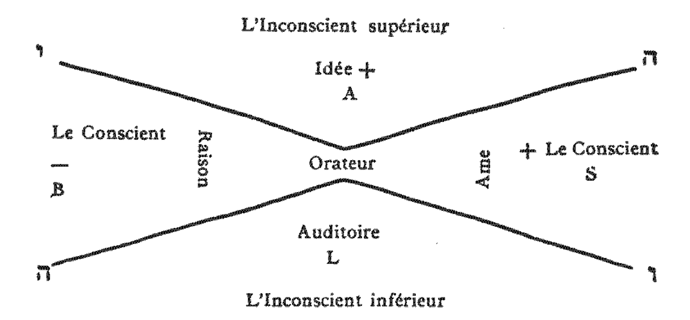
Une fois le discours terminé, l'Idée et l'orateur dis-

---

(1) Voyez Barlet, *Principes de Sociologie synthétique*, p. 12.
(2) *Mission des Juifs*, passim.

paraissent ; il reste l'Auditoire avec les dispositions acquises, les impressions reçues et les actes, suites logiques de ses impressions, encore en puissance.

Ainsi donc, si nous personnifions le discours, nous



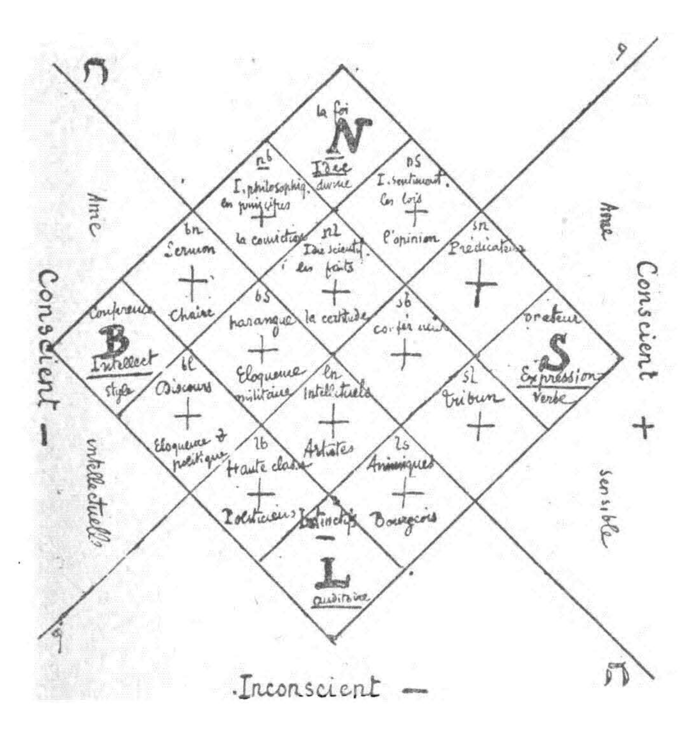
le verrons composé d'Esprit (idée), d'Ame (orateur) à double polarisation, et de Corps (l'auditoire).

L'occulte nous a appris que toute assemblée d'êtres individuels dégage une âme de vie qui n'est pas, comme on le pourrait croire, formée de la somme des tempéraments particuliers, mais bien générée par leur combinaison. Cette idée a fourni à Maurice Barrès une des plus belles pages de son *Jardin de Bérénice*. C'est ici que nous allons appliquer la loi du Binaire : toute entité tend à se compléter, à se solariser, à se complémentariser ; c'est l'expression même du désir, la racine de l'être, le grand arcane des sexes.

D'autre part, l'orateur, par définition, n'est orateur que pour convertir la foule à son opinion : comme il sait l'âme collective, inconsciente, il va lui offrir un complémentaire, artificiel c'est vrai, mais suffisant

pour entraîner l'adhésion des cœurs et l'assentiment des intelligences. Tel est le grand secret de la parole: offrir au public son idéal pensé et verbalisé !

Donc, trois choses à déterminer tout d'abord: le



tempérament de l'auditoire, le tempérament de l'orateur, et le tempérament de l'idée, ou de son vêtement, le style.

*
* *

La condition première et indispensable pour agir selon cette méthode sera la maîtrise absolue de la raison et de l'être instinctif par l'orateur, de manière que le procédé d'exposition, l'allure de l'énonciation, la voix et le geste puissent être maniés avec la plus entière liberté.

Remarquons en outre que, dès le commencement de l'action oratoire, l'Idée subit une série de morts et de renaissances à mesure que l'orateur la manifeste. Par suite, nous n'aurons plus en somme à considérer que le ternaire.

Pensée. — Expression. — Auditoire.

Pour que l'auditoire reçoive complètement cette pensée, il faut qu'elle lui soit complémentaire ; il s'ensuit pour *l'expression* la nécessité de revêtir la pensée des apparences de ce complémentarisme : il se formera ainsi un courant orateur-auditoire dont la tendance polarisante aboutira aux actes futurs de l'auditoire, strictement conformes à l'idée primitive.

La pensée en soi est nue et sans forme ; l'orateur devra la revêtir du tempérament complémentaire à celui de l'auditoire, c'est-à-dire lui donner une forme générale (sermon, conférence, discours ou harangue) déterminée par le monde d'où elle émane (religieux, philosophique, sentimental ou scientifique) et appuyée sur une forme de style convenable.

On pourra suivre sur la figure toutes les correspondances de ces divisions.

Je n'ai voulu cependant donner que des types très simples et très théoriques : à l'heure actuelle un prédicateur se servira tour à tour de la forme conférence pour prouver, du discours pour persuader, de la harangue pour frapper, émouvoir, entraîner, et ainsi des autres. Le lecteur fera lui-même sans difficulté ces combinaisons.

TABLEAU DES VARIATIONS DU STYLE

	SERMON	CONFÉRENCE	DISCOURS	HARANGUE s'adresse à la foule
Concept général	Le Divin L'Intellectuel L'Artistique	Le Philosophique Scientifique Analytique	Sentimental Personnel Comparatif	Le Réel, le Positif, le Bon sens, la nature syncrétisme
Procédé	Analyse du moi Lyrisme Sensibilité nerveuse.	Affirmation du moi Systématisme Raisonnement	Analyse de l'externe Adaptation Observation gaie	Synthèse, contemplation de l'externe Didactisme Description
La Phrase	Très travaillée Longue Contournée, pressurée.	Classique Oratoire Très longue	Naturelle premier jet Vive Courte	Chargée Monotone Récitatif
Mots, leur couleur	Suggestifs Bizarres Néologismes	Classiques Imagés Sonores	Significatifs surtout par juxtaposition Précis	Significatifs surtout par leur musique Longs

L'expression doit tout d'abord s'adapter au tempérament de l'auditoire de façon à le complémentariser : dès qu'elle offrira aux auditeurs leur idéal, elle pourra être facilement utilisée pour les entraîner vers n'importe quelle action ou quelle adhésion que l'orateur jugera à propos de déterminer.

Le principal moyen d'expression de l'idée, c'est le Verbe. « Le Verbe est l'instrument de génération de l'esprit », a dit Montereggio (1); il pourra être aidé de la marche pour les discours s'adressant à l'être instinctif, du geste pour les discours animiques, du regard seul pour les enseignements et les exhortations spirituels. L'orateur sera, dans chacun de ces quatre cas, tribun, orateur proprement dit, conférencier ou pur prédicateur.

Voici le tableau des variations de l'expression.

TABLEAU DE L'EXPRESSION

Dans la personne de l'orateur	les genres.			
	N Prédicateur	B Conférencr	S Orateur	L Tribun
N Regard	Voilé d'extase	Stationnel Voilé pas de dédain	Scrutateur Vif	Éparpillé Yeux ouverts
N Verbe { Volume de la voix / ton / articulation	Plutôt faible, égal Grave, vibr. intér. Chantante, ironie	Moyen Médium sonore Brève, avec période lente	Forte Aigu, criard, saccadé Vive, précise, colérique	Très forte Médium, mais très changeant Lente, lourde Grand intérêt
S Geste	Très sobre Main rassemblée	Démonstratif, pouce ou index	Main vivante, mobile	Le poing
L Maintien	Statuaire, tête renversée en arrière Costume lâche	Cambré Front en avant Collant	Poitrinant Mâchoires en avant Costume commode, simple, clair	Remuante, Marchante Costume flottant

L'auditoire est certes ce qui est le plus difficile à modifier : on remarquera que plus son tempérament

(1) *Ma thèse*. Voyez aussi *Physiol. synth*. de G. Encausse et l'article de Vurgey dans l'*Initiation* d'octobre 1891.

est matériel (L et S) plus les moyens d'action préalable seront efficaces ; à mesure que l'intellectualité d'un collectif s'élève, le décor extérieur perd de son influence sur lui.

Dans cette recherche délicate, j'ai essayé de réunir ci-dessous quelques données : c'est là surtout que l'orateur pourra développer son talent d'adaptation.

TABLEAU DES AUDITOIRES

Ce sur quoi il faut agir

Ce par quoi il faut agir

	N Intellectuels Artistes	B Gens du monde Politiciens	S Animique Bourgeois Soldats	L Instinctifs Passifs purs Enfants-élèves Ouvriers
N Tendance	La Mysticité sous une forme quelconque	L'Information calme	La Curiosité	La Passivité
B Dispos. Morales	L'Assuration Adoration L'Amiration ou l'Ironie	La Déférence polie Le Sarcasme	Animisme favorable ou hostile	L'Indifférence
S Temps	Le Crépuscule Lumière indécise, Vitraux à jeun	L'après-midi Lumière rougeâtre, chaude	Matin Lumière vive Gaie	La Nuit Lumière uniforme Diffuse Après dîner
L Lieu	L'Église Salle à tapisseries, Parfums L'Orgue	La Salle de cours L'Amphithéâtre	Éclairage intense de la musique de cuivre et pas de sièges si possibles.	Le Plein air La Salle publique Fumée de tabac Sièges larges Commodes

Enfin, que le lecteur veuille bien se pénétrer de ceci, que les remarques ci-dessus sont très générales ; à lui si elles lui semblent utilisables, de les préciser par l'exemple : Vous voici dans une réunion publique

d'ouvriers, l'arome du vin chaud se mêle à la fumée des pipes ; votre auditoire est corporel (S L) ; vous vous ferez donc intellectuel, mais seulement dans votre débit ; à des gens en qui sommeillent les idées et les sentiments, et qui ne demandent qu'à « être emballés », distinguez-vous surtout par votre énonciation, votre facilité de parole et la chaleur de vos expressions : vous leur présenterez ainsi leur idéal, et ils seront conquis. D'ailleurs ces pages n'ont été écrites, sous l'inspiration directe de métaphysiciens élevés, que connaissent bien les lecteurs de l'*Initiation*, que pour attirer sur un sujet important dans la vie sociale l'attention de plus expérimentés et de plus autorisés que moi.

SÉDIR.

L'AUTORITÉ SOCIALE

Pourquoi les hommes sont-ils sur terre?

Manifestement pour y vivre. Quel que puisse être le nombre des buts qui forment la destinée de l'humanité, une chose certaine c'est que le premier de ces buts, condition indispensable à l'atteinte de tous les autres, est de vivre sur terre. Quand on a une chose pour but, il est naturel et rationnel de chercher à l'atteindre au plus haut degré possible. Les hommes doivent donc chercher à vivre sur terre le plus possible.

Le monde est assez vaste pour fournir de la place et des moyens d'existence à tous. Il est si vaste que les hommes ne peuvent pas encore l'occuper tout entier. Il y a de larges plaines dont le sol pourrait produire des moissons ondulant en vagues dorées sous le souffle des brises et qui sont couvertes d'herbes servant de pâture aux animaux sauvages. Les étendues et les profondeurs de la mer fourmillent de poissons qui pourraient se transformer en chair humaine et qui sont seulement la nourriture des espèces voraces des habitants des eaux.

La terre est assez grande pour porter sur son dos plusieurs humanités comme celle qui s'y trouve actuellement, et pourtant, chaque année, des millions des enfants des hommes, après avoir apparu un moment dans la vie, retournent dans l'inconnu sombre d'où ils avaient surgi ; leur chair, leur corps, chef-d'œuvre dernier des efforts de la Nature, retourne à la terre, dispersant parmi les éléments sans forme l'harmonie mystérieuse qui lui avait donné l'existence.

Pourquoi donc ce fait absurde ?

Parce que l'homme, au lieu d'employer ses énergies à développer, à étendre la vie humaine, les emploie à la comprimer, à la restreindre, à la détruire.

Ce fait vient de ce que l'homme n'est pas encore un être assez raisonnable pour employer son intelligence à faire affluer en son espèce les forces épanchées de l'Inconnu, du Mystère, et vagabondant sans nul souci de l'humanité dans les divers royaumes de l'existence.

L'intelligence humaine est bien le plus superbe des instruments à portée de notre compréhension par lesquels passent les énergies de la nature pour produire des effets dans le monde ; mais les effets produits dépendent de l'emploi qui est fait de l'intelligence.

Si cet instrument merveilleux est mis au service des appétits brutaux, des instincts égoïstes, des passions animales, il produit sur l'humanité des effets destructeurs, tandis que, dirigé par la raison, il produit des effets bienfaisants.

Ce qui fait la supériorité de l'homme, sa vraie supériorité sur toutes les espèces d'êtres peuplant la terre en même temps que lui, c'est sa raison. Son intelligence est un outil, une arme de lutte qu'il peut aussi bien diriger contre lui-même pour se détruire qu'employer à la conservation et à l'extension de sa vie.

Les hommes, en mettant leur intelligence au service de leurs passions égoïstes, se font plus de mal entre eux que ne peuvent s'en faire les animaux malgré l'hostilité spontanée de leurs espèces.

C'est là un fait ayant une raison profonde que l'occultisme nous fait connaître : arrivée à l'époque de sa manifestation sur un plan d'existence, toute force, si elle n'est pas dirigée par une autre de nature supérieure, se retourne sur elle-même et redescend, ravageant ce qu'elle a produit pendant son ascension. C'est en l'humanité que la force animale arrive à sa plus haute manifestation ; si la raison n'en prend pas la direction, la force animale fait demi-tour et redes-

cend vers les profondeurs d'où elle a émergé, semant des désastres parmi les hommes.

C'est à titre d'animaux que les hommes se font du mal les uns aux autres, ce n'est pas à titre d'hommes. Ils ne sont hommes que par leur raison ; par leurs passions, par leurs instincts, par leurs appétits, les hommes sont simplement une espèce animale que son intelligence rend supérieure aux autres et capable de les détruire ou de les asservir. L'homme peut asservir tous les animaux, y compris lui-même, en tant qu'animal.

Et jusqu'ici, depuis les temps dont nous avons connaissance par l'histoire ordinaire, c'est surtout comme animal que l'homme a vécu. Comme espèce animale, l'humanité a toujours employé une grande partie de ses forces à se détruire, à répandre des calamités dans son existence.

Déterminées par un peu de raison et par beaucoup d'animalité, les institutions sociales ont toujours eu des résultats finalement désastreux pour les peuples.

La route suivie par l'humanité à travers les siècles est faite d'une boue gluante et fétide, toujours humide du sang qui coule des plaies que les hommes se font avec l'acharnement des fauves luttant dans les ténébreuses profondeurs des forêts.

La sinistre devise inscrite sur les drapeaux des peuples fut toujours : *Faites-vous du mal les uns aux autres*.

C'est la constatation de ce fait attristant qui a conduit des hommes de nos jours en qui la raison a jeté

des lueurs un peu plus fortes que dans leurs semblables à devenir des *anarchistes*.

Qu'est-ce qu'un anarchiste ?

C'est un homme dont le cœur se révolte au spectacle des misères, des souffrances, des tortures que l'humanité s'inflige à elle-même au moyen de son intelligence mise au service des instincts animaux qui font partie de sa nature.

Mais l'anarchiste qui est le résultat d'un éclair passager de la raison dans un homme, oublie aussitôt cette raison dont l'éclair éblouissant a fait tressaillir son cœur jusqu'en ses fibres les plus cachées et, à son tour, livre son intelligence à la direction des passions.

Indigné des misères humaines, il va jusqu'à vouloir faire disparaître l'humanité pour qu'avec elle s'enfoncent dans la nuit du non-être les souffrances et les tortures qui la déchirent.

En sorte que sa lueur de raison ferait de lui le plus terrible instrument de malheur à l'action duquel l'humanité ait jamais été soumise.

L'anarchiste, être surtout sentimental, imagine que dans sa nature primitive l'homme est bon, c'est-à-dire qu'il est une créature essentiellement raisonnable. Il ne voit pas que si l'homme a inventé des institutions sociales qui sont d'effroyables instruments de torture pour l'humanité, c'est parce que celle-ci, loin d'être une espèce essentiellement raisonnable, est surtout une espèce animale, une espèce dans laquelle, grâce à son intelligence, les forces qui jouent dans l'animalité se manifestent avec plus d'intensité sur un plus vaste champ d'action.

D'ailleurs, ce que beaucoup d'anarchistes réclament pour faire le bonheur de l'humanité, c'est le jeu libre des instincts et des passions animales. Ce qu'ils demandent, sans bien s'en rendre compte, c'est que l'animalité contenue dans les hommes soit mise en état de se développer jusqu'aux extrêmes limites de sa puissance.

Leur intention est bonne, mais ils se trompent quand ils nous parlent de fraternité.

La fraternité n'est pas une passion animale, c'est une passion humaine ; pour qu'elle apparaisse dans le cœur des hommes, il faut qu'il soit illuminé du rayonnement de la raison.

Et la raison est absente des animaux.

Oui, les hommes sont frères ; mais ils le sont en leur raison et non par leurs instincts, leurs appétits qu'ils ont en commun avec les animaux.

Déchaîner la brute qui est dans les hommes et appeler liberté son activité qu'aucune barrière n'arrêterait, n'est-ce pas le comble de l'absurdité ?

Sans doute, nos institutions sociales sont mauvaises ; nous en avons la preuve par les résultats qu'elles produisent tous les jours ; mais avant de vouloir les renverser, il faut savoir pourquoi elles sont mauvaises et savoir aussi par quelles institutions meilleures on pourra les remplacer.

Si nos institutions sociales sont mauvaises, c'est parce qu'elles sont le produit d'une immense quantité de force animale et d'une petite quantité de force raisonnable. Ce qu'il y a de bon en elles vient de la raison, ce qu'il y a de mauvais vient de l'animalité.

Cela nous fait aussitôt comprendre combien étrange est le moyen d'amélioration que veulent employer les anarchistes, lequel consisterait à ôter toutes les brides qui répriment encore l'animalité contenue dans la nature humaine et à laisser les instincts, les appétits, les passions libres d'agir dans toutes les directions, libres de se heurter, de se choquer, de se briser. Belle société qui résulterait d'un pareil état de choses !

Le mal de nos sociétés venant du peu d'action qu'a en elles la raison, le remède évident est d'augmenter l'action de la force raisonnable.

L'anarchiste suppose, et c'est là l'erreur formidable qu'il veut donner pour base à la société qu'il rêve, que l'homme est naturellement parfait. L'anarchiste, qui se croit naïvement le plus avancé des hommes, est un attardé qui prend pour des vérités évidentes les vagissements rationnels de Jean-Jacques Rousseau dans son *Discours sur l'Inégalité.*

Si l'homme était parfait, il y a longtemps qu'il serait heureux ; il ne se serait pas donné la peine d'inventer les institutions qui lui infligent des misères sans nombre.

L'homme n'est pas parfait ; l'homme est un animal comme les autres d'abord, mais un animal différent des autres parce qu'en lui la raison peut apparaître et se développer. Plus il développe sa raison, plus il échappe à l'animalité, plus il devient distinct des autres animaux, plus il s'humanise.

L'humanité doit tendre à son humanisation de plus en plus considérable et non pas uniquement aux jouissances que peut lui procurer sa nature animale.

Que l'homme goûte ces jouissances, en passant, le long de la route du progrès, comme le voyageur cueille des fleurs au bord du chemin, on ne peut l'en blâmer. Mais le but du voyageur n'est pas de faire des bouquets, il est de parvenir au terme de sa route.

Pour que le voyageur atteigne son but, que faut-il ?

Qu'il conçoive ce but, que sa raison le lui fasse connaître, qu'il veuille y parvenir et qu'il mette ses jambes en mouvement pour y arriver ; il faut que la raison le maintienne sur la route qu'il doit suivre et l'empêche de s'égarer de côté et d'autre suivant les impulsions des caprices que les spectacles qu'il côtoie dans sa marche peuvent éveiller en lui.

Les hommes ne peuvent s'humaniser qu'en se laissant guider par leur raison, en la laissant éclairer leur cœur et le pénétrer de sa chaleur vivifiante ; en imprégnant le cœur des hommes, la raison leur apprend qu'ils sont frères, que le plus sûr moyen d'arriver au but est de s'aimer les uns les autres, de s'unir pour combiner leurs efforts au lieu de lutter âprement entre eux, de se déchirer, de perdre leur temps et leur forces à détruire les énergies dont ils ont besoin pour accomplir leur destinée ; elle leur enseigne encore qu'ils doivent mettre leurs énergies en œuvre dans la direction du but.

L'homme est organisé pour accomplir sa destinée pourvu qu'il mette en œuvre les énergies de sa nature; la société n'est qu'une collection d'hommes et son but doit être de favoriser l'accomplissement de la destinée des individus qui la composent.

Quelle organisation lui donner pour qu'elle atteigne

son but? Evidemment la même que celle possédée par l'individu.

La formule de l'individu sera donc celle de la société. L'homme a sa tête pour penser, son cœur pour désirer et vouloir, son corps pour agir ; il faut donner à la société ces trois organes.

La tête c'est la raison qui organise la société et qui la dirige une fois organisée ; le cœur c'est la force qui agit dans le corps de la société, qui la vivifie, qui veut les résultats conçus par la raison ; le corps c'est ce qui réalise les conceptions de la raison et qui s'entretient lui-même, par les énergies qui lui sont spéciales pour rester capable d'opérer cette réalisation.

La raison conçoit et dirige, c'est l'autorité, la force législative ; le cœur veut ce qu'a conçu la raison, c'est le pouvoir exécutif, le gouvernement actif, les pouvoirs publics ; le corps exécute les décisions de la raison, de l'autorité qui sont incorporées dans les ordres du gouvernement, lesquels ne doivent jamais être que des applications des lois ; au corps est dévolue l'activité sociale dont une partie vient des énergies qui lui sont propres et l'autre de la loi conçue par la raison que les ordres du pouvoir exécutif transmettent à la partie agissante de la nation.

La raison n'a pas besoin de commander à la digestion et à la circulation sanguine ; celles-ci s'opèrent spontanément sans son concours ; à leur égard son rôle doit se borner à écarter du corps tout ce qui pourrait les entraver, les suspendre.

Une partie seulement de l'activité sociale doit être dirigée par la raison au moyen des ordres du pouvoir

exécutif, c'est la partie qui concerne les relations volontaires des hommes entre eux et des sociétés entre elles.

Quand, dans un homme, le cerveau ne commande plus aux muscles, quel résultat voyons-nous? L'épilepsie, la danse de Saint-Guy; ses mouvements se produisent sans le concours de sa raison et de sa volonté. Quand, dans un homme, le cœur est le maître, il n'obéit plus qu'à ses passions, à ses caprices, qui le poussent de-ci, de-là, en des directions contraires, qui le font tantôt avancer, tantôt reculer, d'une façon incohérente, sans que son activité soit subordonnée à l'atteinte d'un but unique. L'homme n'est complet, n'est sain que lorsque la raison veille en lui, indique les actions à faire à la volonté qui les transmet au corps chargé de leur exécution.

Quand, dans une société, il n'y a pas de gouvernement, la société est épileptique; quand il y a un gouvernement sans autorité, sans direction rationnelle (dans les despotismes), la société est passionnée, agit à tort et à travers, défait dans la seconde moitié d'un siècle ce qu'elle a fait dans la première, sous la poussée des passions différentes qui agissent en elle, progrès et réaction.

L'histoire nous fait connaître seulement des sociétés passionnées, des sociétés qui n'ont jamais été dirigées par la raison, des sociétés dans lesquelles les caprices des gouvernements tenaient lieu d'autorité. Tous les gouvernements de nos jours sont de la même espèce. Jusqu'à présent, l'autorité de la raison n'a jamais gouverné dans les sociétés humaines dont l'histoire vulgaire fait

mention ; cette autorité ne s'est point manifestée parce que la raison n'a encore existé qu'à l'état de dissémination, de dispersion dans les cerveaux des individus, parce qu'elle n'a jamais été réunie en un seul foyer.

Démolir les sociétés humaines ne suffirait pas à les rendre meilleures comme l'ont imaginé hâtivement les anarchistes ; la condition indispensable pour que leur amélioration ait lieu, c'est de réunir en un foyer rayonnant les étincelles de raison qui jusqu'à présent sont restées dispersées dans toute l'étendue des sociétés.

Le forgeron pourrait-il amollir le fer, s'il éparpillait sur le sol de sa forge le charbon allumé ?

C'est l'éparpillement de la raison humaine qui fait qu'elle manque de puissance, qu'elle ne peut produire que des effets passagers dans un cercle restreint.

Il y a des villages qui ont le grand avantage de compter parmi leurs habitants un homme très raisonnable, respecté de tous, à qui les autres vont demander conseil dans leurs embarras, quand ils ne savent comment diriger leurs intérêts. Cet homme raisonnable apaise bien des querelles qui auraient fait perdre du temps ou de l'argent à ses concitoyens ; pour son village, il est une source de bien-être dont on se rend surtout compte après sa mort.

Imaginez que tous les villages de France comptent un homme pareil parmi leurs habitants, un homme qui ne recherche pas la popularité, mais que la popularité va trouver ; un homme qui, sans commander à personne, voit ses conseils volontairement suivis par ceux qui les lui ont demandés et vous comprendrez

aussitôt qu'une foule des inconvénients de la vie des villages, disputes, médisances, calomnies, haines, procès, disparaîtraient ou seraient considérablement amoindris.

Tels sont les effets produits par la raison. Ce qui est petit est comme ce qui est grand. Si la raison produit des bienfaits dans un village, elle en produirait de plus importants dans un département, dans une province, dans une nation.

De nos jours, l'action de la raison dans les sociétés est très réduite ; elle se produit au hasard des circonstances, sans règles, sans méthode. Pour améliorer la vie sociale, il suffirait d'augmenter l'action de la raison en la systématisant.

En qui la raison peut-elle se manifester pour agir ?

Est-ce dans les individus qui ne la possèdent pas, en qui elle n'est pas développée ? Ce serait tout comme si l'on demandait aux terrassiers de faire le plan de la voie ferrée à la construction de laquelle ils travaillent.

La raison ne peut se manifester que dans ceux chez qui elle existe. Elle se trouve bien en germe dans tous les hommes, mais au cours de la vie elle se développe plus ou moins en chacun d'eux. Nous connaissons tous des gens en qui la raison est bien faible, est presque absente. Est-ce à ses manifestations dans ces gens-là que nous irons demander des règles de conduite ?

Non, assurément ; mais à ses manifestations chez des gens en qui elle est considérablement développée.

Une erreur, largement répandue de nos jours, consiste à confondre l'intelligence, l'instruction avec la

raison. L'intelligence n'est que l'instrument par lequel peut agir la raison. Sans doute, mieux cet instrument, cette machine est construite, mieux la raison peut agir par elle; mais il faut que la raison s'en serve, et pour qu'elle s'en serve, il faut qu'elle soit présente dans l'individu dont l'intelligence est bien développée. Les hommes très instruits ne sont pas pour cela des hommes raisonnables; par contre, il en est qui, sans instruction, sont des gens fort raisonnables. Il ne faut donc pas confondre, comme on le fait habituellement, l'intelligence ou l'instruction avec la raison. Le développement de l'intelligence fait bien d'elle un meilleur instrument pour la raison qu'une intelligence non développée; mais cet instrument supérieur peut aussi bien être employé par les passions, par les appétits, que par la raison. L'instruction n'est nullement une garantie de capacité à bien diriger les actions humaines; elle ne suffit pas à donner cette capacité; il faut encore qu'elle serve d'instrument à la raison.

Si l'homme très intelligent n'agit que sous la poussée de ses passions égoïstes, il est seulement pour ses semblables un être plus dangereux que les passionnés à intelligence vulgaire.

La direction des affaires humaines devrait appartenir uniquement aux hommes ayant à la fois l'intelligence et la raison très développées, possédant la science pour la mettre non au service de leur égoïsme mais au service de l'humanité. Un des premiers résultats que de tels hommes chercheraient à obtenir serait le plus grand développement possible de la raison dans tous les hommes.

C'est bien à cela qu'a toujours aspiré l'humanité à travers toutes ses tentatives d'organisation sociale. Prise en masse, elle a toujours souhaité, toujours désiré voir la direction suprême dans les mains des plus raisonnables.

C'est cette aspiration qu'il faut satisfaire pour que l'humanité connaisse de meilleures destinées.

GUYMIOT.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Division du ciel en maisons astrologiques

ET DÉTERMINATION DES ARCS DE DIRECTION PAR LA MÉTHODE RATIONELLE DE

JEAN DE MONTEREGIO

Accompagnées d'une comparaison rapide avec les autres systèmes.

PRÉLIMINAIRES COSMOGRAPHIQUES

En abordant cette partie de l'astrologie, on éprouve souvent de grandes difficultés en rencontrant des termes : *Ascensions obliques*, *cercles de positions*, qu'on chercherait en vain dans nos modernes traités de cosmographie. D'autre part, les anciens astrologues à qui ces dénominations étaient familières, négligent généralement d'en donner des définitions.

Nous essayerons donc de combler cette lacune en faisant ressortir l'utilité de ces coordonnées lorsqu'il s'agit de mesurer la position d'un astre par rapport à l'horizon dans le mouvement diurne.

Les anciens considéraient trois positions de la sphère et les nommaient sphère parallèle, sphère droite et sphère oblique.

Nous ne nous occuperons pas de la sphère parallèle puisqu'elle exige que l'observateur soit placé au pôle. Nous remarquerons simplement que dans ce cas l'horizon coïncide avec l'équateur et qu'il ne peut y avoir ni lever ni coucher d'astres résultant de la révolution diurne. Une partie des constellations est toujours visible tandis qu'une autre ne vient jamais briller au-dessus de l'horizon. Morin de Villefranche s'appuie sur ce fait pour déclarer que la vie est impossible au pôle et qu'il ne peut s'y produire aucune génération.

Dans le cas de la sphère droite, l'observateur est placé à l'équateur et ce cercle est perpendiculaire à l'horizon. Tous les astres restent visibles douze heures, et douze heures invisibles. Tous ceux qui ont une même ascension droite se lèvent, culminent et se couchent en même temps, aussi suffit-il de déterminer pour chacun cette valeur si on désire connaître leur position par rapport à l'horizon.

Il en est tout autrement pour la sphère oblique et cette position, qui est la plus commune puisqu'elle se présente pour tout observateur placé entre l'équateur et le pôle, est aussi celle qui offre le plus de difficultés pour les calculs astrologiques. Les astres s'y partagent en trois classes, car suivant leurs déclinaisons les uns sont toujours visibles, les autres paraissent et disparaissent après des séjours variant suivant le lieu qu'ils occupent, d'autres enfin ne se montrent jamais. Mais le point important à noter, c'est que contrairement au cas de la sphère droite les ascensions droites ne peuvent plus servir à mesurer l'élévation d'un

astre par rapport à l'horizon. En effet, deux astres ayant même ascension mais possédant des déclinaisons différentes se lèvent et se couchent à des heures différentes.

Or la division du ciel en maisons astrologiques et le calcul de l'arc de direction par la méthode rationnelle reposent sur la révolution du premier mobile ou mouvement diurne et s'opèrent par rapport à l'horizon. Il était donc nécessaire que les astrologues établissent de nouvelles coordonnées susceptibles de fournir dans le cas de sphère oblique une position que les ascensions droites ne pouvaient pas faire connaître.

C'est alors qu'ils tracèrent par les points d'intersection de l'horizon et du méridien de grands cercles qui prirent le nom de *cercles de positions*. Chacun de ces cercles en coupant l'équateur déterminait ce qu'ils appelaient les *ascensions obliques* (1).

Or celui qui passait par le centre d'un astre était le cercle de position de cet astre, et tous les points du ciel qui occupaient un même cercle de position se trouvaient à la même distance de l'horizon.

La figure suivante dans laquelle HH′ représente l'horizon, EE′ l'équateur, α une étoile placée sur le cercle horaire $P\alpha P'$ et sur le cercle de position $H\alpha H$ permettra de remédier aux obscurités que pourrait rencontrer le lecteur dans nos définitions.

---

(1) L'*ascension oblique* d'un astre est donc l'arc de l'équateur compris entre son *cercle* de *position* et le point γ (point vernal). Les ascensions obliques se comptent dans le même sens que les ascensions droites.

En effet, on pourra aisément y remarquer :

1° Qu'une étoile α est située au-dessus de l'horizon tandis qu'une étoile β ayant même ascension droite est située au-dessous.

2° Que le cercle horaire et le cercle de position coupent l'équateur en deux points différents.

Nous espérons toute difficulté disparue, aussi allons-nous entreprendre maintenant l'étude des calculs relatifs à la domification du ciel. Nous aurons soin cependant toutes les fois que l'occasion s'en présentera de renvoyer à la présente figure et d'y rapporter nos définitions (1).

PREMIÈRE PARTIE

DOMIFICATION DU CIEL

Les œuvres des maîtres de l'astrologie renferment différentes méthodes relatives à la répartition du ciel en maisons. Les uns enseignent que les maisons doivent être égales et qu'il faut diviser tout d'abord l'écliptique ; d'autres admettent l'inégalité des maisons et commencent par opérer la division de l'équateur : d'autres encore exposent des systèmes qui ne sont que des modifications des deux premiers.

(1) On peut consulter à ce sujet les anciens traités sur la sphère :

Guilielmus Blaev. — *Institutio astronomica.....* Amstelædamî, 1655.

Sacro Bosco. — *Sphœra mundi.* Venise, 1519.

Devant ces divergences, l'étudiant s'étonne, et souvent le découragement s'empare de lui. Si dans ces moments d'abattement il se trouve privé d'un maître qui puisse l'aider de ses conseils, l'éclairer de ses lumières, il n'est pas éloigné d'abandonner pour toujours un chemin que couvrent les ronces et de nier une science que tant d'obstacles l'empêchent d'atteindre.

Et pourtant le dogme astrologique reste pur et intact, quelles que soient les erreurs de ceux qui tentent, son adaptation. La vérité révélée, présent de la divinité à l'humanité en enfance, conserve sa puissance primitive à travers les âges malgré les fautes et les négations des hommes.

L'homme erre parmi les systèmes contradictoires que semble renfermer la tradition, et, faute d'assentir la base sur laquelle reposait une méthode, il ne voit qu'illogisme où la raison fut le seul guide. Qu'arive-t-il alors ? Ou bien, comme nous le disions plus haut, il s'éloigne ; ou, croyant saisir la vérité, il appuie son système à un fantôme qu'il prend pour la réalité, tandis que la vérité seule réelle échappe à son horizon limité. Aussi peu à peu s'éloigne-t-il des principes sublimes, tandis qu'il prive de vie une science qu'il a voulu posséder avant de la mériter, et que dans ce but il a attirée dans son atmosphère d'ombre au lieu de s'élever vers elle par le travail et le perfectionnement.

D'où lui vient tout ce mal si ce n'est de son imperfection et de l'impossibilité où il se trouve de pénétrer sa substance grossière et limitée de vérités lumi-

neuses et infinies. Il se lance dans l'étude et ne néglige qu'une chose : se rendre compte des limites de ses possibilités et travailler à les étendre. Il faut donc qu'il s'efforce tout d'abord de préparer en lui un terrain favorable à la culture nouvelle, d'y développer toutes les facultés indispensables, et alors seulement il pourra aborder avec fruit pour son développement personnel une science que jusque-là il ne ferait déformer et détruire faute d'être préparé à la recevoir.

D'ici là ne soyons donc pas trop sévères pour les œuvres d'autrui, mais attendons que de longues années de méditation nous permettent de mieux distinguer l'ivraie du bon grain. Peut-être qu'alors nous serons moins surpris de voir la vérité se présenter à nous sous des aspects différents.

Quant à nous, fidèles à notre ligne de conduite, nous continuerons à exposer les anciennes méthodes, évitant d'y mêler des doctrines qui, pour être plus conformes à l'esprit de notre époque, s'éloigneraient sensiblement de la tradition.

La responsabilité est lourde pour celui qui répand imprudemment des opinions que son autorité peut accréditer tandis que lui-même est loin de les assentir, et si PYTHAGORE disait au néophyte : « Pense d'après toi-même, » conseil que les occultes modernes renouvellent aux débutants, il ne leur a jamais enseigné de répandre parmi les hommes des idées nées d'hier et que n'a pas encore développées le travail de la pensée.

Ceci posé, nous revenons aux maisons astrologiques, qui seules nous occuperont désormais, ren-

voyant aux écrits des auteurs compétents (1) pour tout ce qui a trait à une méthode d'entraînement psychique.

A côté du désaccord qui semble régner au sujet de la marche à suivre dans la domification du ciel, il convient d'observer qu'il règne l'entente la plus parfaite touchant leur existence et leur nombre. Les anciens ont toujours admis qu'il y avait des maisons, que chacune de ces maisons possédait des attributions particulières et enfin qu'elles étaient au nombre de douze. Dans un petit traité d'astrologie judiciaire qui doit paraître d'ici peu, nous nous étendons longuement sur les raisons qui présidèrent à la création des maisons et sur celles qui guidèrent dans la répartition de qualités; nous éviterons donc d'y revenir, renvoyant le lecteur à ce travail. Maintenant nous allons paser en revue les différents systèmes et montrer ces divergences qui nous sont déjà connues dans leurs causes et leurs conséquences.

SYSTÈMES DE PTOLÉMÉE

Ce système, qui fut un des plus employés, rencontra un adversaire acharné dans MORIN DE VILLEFRANCHE (2). Cet auteur ne cesse d'en reprocher l'emploi à

---

(1) F.-CH. BARLET. *L'Instruction intégrale. L'Initiation*, mai et juin 1893.

MARC HAVEN. *Initiation Kabbalistique. L'Initiation* de février 1894.

(2) MORIN DE VILLEFRANCHE. *Astrologia Gallica principiis et rationibus propriis stabilita, etc.* Hagæ-Comitis, 1661.

Cardan et puise un argument en faveur de sa cause dans ce fait que ce dernier, après avoir opéré ses divisions par la méthode égale (1) dans son *De exemplis centum geniturarum*, se servit de la méthode rationnelle dans son commentaire sur *Ptolémée*. Que Cardan ait usé alternativement des deux méthodes, ses œuvres en font foi, mais il convient de remarquer cependant qn'il ne dit en aucun endroit avoir été amené par l'expérience et la raison à rejeter l'une d'elles au bénéfice de l'autre. Sa doctrine peut donc présenter des inconséquences, mais il est impossible d'y puiser un argument contre la division égale.

Mais nous reviendrons tout à l'heure aux objections que *J.-B. Morin* soulève contre elle ; voyons auparavant sa manière de procéder. Comme nous le disions, elle attribue à chaque maison trente degrés de l'écliptique. Pour arriver à ce résultat, elle est obligée de prendre la division de ce cercle comme base de son opération. Aussi, dans la domification du ciel, ses adeptes suivent-ils la marche que voici :

1° Détermination du point de l'écliptique qui occupe l'ascendant au temps de la naissance.

Ce point constituera l'horoscope ou cuspide de la maison I.

2° Division de l'écliptique de trente en trente degrés à partir de ce point et suivant l'ordre des signes.

(1) La méthode de Ptolémée est dite égale non parce qu'elle distribuait le ciel en maisons d'égale grandeur (nous verrons, en effet, que la méthode rationnelle agit de même), mais parce qu'elle attribuait trente degrés de l'écliptique, c'est-à-dire des parties égales de ce cercle, à chaque maison.

Il ne reste plus qu'à décrire par chacun de ces points de division un grand cercle passant par les pôles de l'écliptique pour obtenir la division du ciel en douze maisons.

Comme exécution, elle est d'une simplicité remarquable, mais elle présente malheureusement des défauts. En effet :

1° Chaque maison se trouve coupée en deux par l'horizon, à moins que les pôles de l'écliptique coïncident avec les intersections du méridien et de l'horizon.

2° L'expérience prouve en astrologie que le commencement de chaque maison est la partie la plus puissante de cette maison et que cette efficacité va en diminuant jusqu'à ce qu'on parvienne aux cinq derniers degrés, qui inclinent plutôt vers la nature de la maison suivante.

Or, avec la méthode égale, le sommet du ciel ne coïncide plus avec le cuspide de la maison X et, comme le fait observer J. B. Morin, dans ces conditions les astrologues qui veulent diriger le significateur de l'action, de la profession et des dignités doivent attribuer cette qualité à un point de l'écliptique qui est bien le sommet du ciel mais qui peut occuper la maison XI. Ils se trouvent donc obligés d'abandonner l'une des deux qualités, puisqu'elles ne sont plus compatibles et de diriger ou le cuspide de la maison X ou le sommet du ciel qui occupe alors une maison dont les attributions n'ont rien de commun avec l'objet de leurs recherches.

Certes la première objection possède une valeur

réelle et mérite d'attirer l'attention, mais la seconde ne provient que de l'interprétation spéciale que donne MORIN DE VILLEFRANCHE à la loi des directions. Lorsque PTOLEMÉE enseignait l'existence de cinq significateurs au nombre desquels il plaçait l'horoscope et le milieu du ciel, jamais il ne dit qu'il voulût entendre par là les cuspides au commencement des maisons I et X. Il dirigeait en effet deux angles du ciel sans s'occuper des cuspides qui pouvaient se confondre avec eux ou s'en éloigner. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet dans le chapitre des *Directions* et on verra qu'on ne pouvait séparer deux choses qui n'avaient jamais été unies.

Enfin une troisième objection repose sur ce fait que la division par mode égale ne peut avoir lieu pour un point où l'horizon et l'écliptique coïncident. Mais nous verrons pareil cas se présenter dans la domification rationnelle, avec bien moins d'importance il est vrai, et J. B. MORIN ne songe nullement à la rejeter pour cela mais s'ingénie à trouver un remède.

Tels sont donc les inconvénients reprochés à cette division. Cependant, avant d'entreprendre l'étude d'un nouveau système, nous estimons qu'il est juste de signaler les avantages que présente celui-ci. Si dans l'examen d'un présage on considère la maison dont il dépend et qu'on admette l'action simultanée de tous les planètes (1), on doit rechercher comment

(1) Les douze maisons astrologiques reçoivent en effet l'influence du septénaire. Les planètes se classent suivant des coefficients qui indiquent la puissance de leur action. Enfin leur ensemble peut présenter à son tour une valeur qui le rapproche ou l'éloigne de la perfection.

chacun d'eux développe son influence en cette partie du ciel. Or dans certains cas, l'action par *domination* ou par *présence* n'existant pas, on doit porter son attention sur celle qui se produit à l'aide des *aspects*. Si les maisons se répartissent également l'écliptique, tout planète envoie un rayon dans chacune d'elles et l'on peut expliquer pourquoi elles participent sans exception à l'influx du septénaire. Mais dans le cas contraire il peut arriver qu'on ne puisse trouver l'origine d'un influx faute de présences, domination ou aspects. On serait donc conduit à admettre la privation absolue de certains planètes lorsque pareil fait se présente.

On aurait donc tort de rejeter avant examen la méthode égale ; ses titres en effet méritent d'attirer notre attention. Aussi, lorsque dans notre *Traité d'Astrologie Judiciaire* nous avons dû opérer la domification du ciel, est-ce à elle que nous nous sommes adressés, dans la conviction qu'elle présentait une réelle valeur et que sa simplicité devait être à nos yeux un mérite et non un signe de l'ignorance de ses auteurs comme l'estimait J. B. Morin.

SYSTÈME DE PORPHYRE (1)

Frappés des inconvénients que présentait la méthode égale, certains astrologues désirèrent y apporter des

(1) *Phorphirii introductio in Ptolemæi opus de effectibus astrorum.* Basileæ, 1559.

Porphyre reste pour nous l'auteur de ce système, bien que Petrus Petitus et d'autres aient voulu attribuer à un certain Antiochus l'ouvrage qui a été imprimé sous son nom.

modifications sans la rejeter complètement, comme devaient le faire plus tard quelques-uns de leurs successeurs. C'est ainsi que Porphyre dans son commentaire sur Ptolémée présenta un nouveau système dans lequel il conservait la division de l'écliptique, mais où il sacrifiait l'égalité des maisons au désir de faire coïncider les quatre angle du ciel avec les cuspides des maisons I, IV, VII et X.

Pour cela il divisait l'écliptique en quatre parties au moyen du méridien et de l'horizon, puis partageait chacune d'elles en trois parties égales. Il obtenait ainsi les cuspides des douze maisons par lesquels il menait de grands cercles passant par les pôles de l'écliptique afin d'opérer la division de tout le ciel.

L'avantage de ce nouveau système était de faire coïncider les angles et les commencements des maisons, mais il avait encore le grave inconvénient de laisser couper les maisons par l'horizon.

Un auteur inconnu le transforma à son tour en menant par les points de division de l'écliptique non plus des cercles passant par les pôles mais des cercles de positions. C'était un pas vers la méthode rationnelle.

SYSTÈME D'ALCHABITIUS (1)

Nous avons vu que *Porphyre* avait conservé comme base de son système la division de l'écliptique.

(1) Alchabitius. *Opus ad scrutanda stellarum magisteria isagogicum..., cum Joannis de Saxonia commentario.* Venetiis, Sessa et Petrus de Ravanis. 1521.

Alchabitius va s'appuyer en partie sur la division de ce cercle et en partie sur celle de l'équateur. Voici comment *Jean de Saxonia* développe sa méthode dans le commentaire qu'il a fait des œuvres de cet auteur.

I. — On divise l'écliptique en quatre parties au moyen du méridien et de l'horizon.

II. — Par les points d'intersection de l'horizon et de l'écliptique on décrit un grand cercle horaire. L'équateur est alors partagé par ce cercle horaire et par le méridien en quatre arcs.

III. — On divise chacun de ces arcs en trois parties égales et par les points de division on décrit de grands cercles passant par les pôles du monde.

Ainsi *Alchabitius* utilise l'équateur dont ses prédécesseurs n'avaient tenu aucun compte et en cela il se rapproche du système rationnel, mais sa méthode n'échappe pas aux inconvénients déjà signalés. En outre, il est difficile d'expliquer pourquoi il divise alternativement l'écliptique et l'équateur.

Cependant, lorsque ce système aura subi la modification déjà appliquée à celui de *Porphyre* et que les cercles horaires auront été remplacés par des cercles de positions, l'horizon ne coupera plus les maisons et la méthode nouvelle s'écartera bien peu de celle de Jean de Monteregio.

Abel Haatan.

(A suivre.)

CE MONDE ET L'AUTRE

I

Eh ! bien, non, j'ai beau pâlir sur les in-folio des bibliothèques et sur le livre plus vaste de la Nature, je ne puis me convaincre que le monde visible soit l'œuvre d'un Dieu parfait en intelligence et en bonté.

Autour de moi tout crie l'illogisme, tout hurle le désordre, l'entre-dévorement universel.

Vivre, c'est souffrir. Grandir, c'est chanceler, comme a dit le poète.

Nous naissons au prix de quelles douleurs, nos mères le savent ! Le premier son qui sort de nos poumons est une plainte, et le dernier aussi, hélas !

On entre, on crie :
C'est la vie !
On crie, on sort :
C'est la mort !

Notre existence se passe à disputer le souffle vital à des myriades d'êtres, à des ferments, à des toxiques qui remplissent l'air que nous respirons, et qui se font les dents à nous ronger vivants, en attendant qu'ils nous dévorent morts.

Je ne parle pas des accidents dont l'homme est l'agent systématique, des misères, des catastrophes sociales ; je suppose la vie se développant dans les

conditions les plus favorables au milieu de la plus savante hygiène.

Je le répète, — supposé ce cas même, — l'existence n'est qu'un épouvantable combat.

Et d'ailleurs, ces mesures d'hygiène elles-mêmes, ces conditions de mieux être, ne coûtent-elles pas la vie à des milliards d'animaux et d'animalcules, qui n'ont pas plus que moi demandé l'être, mais qui l'ayant, ont autant que moi le droit qu'on le leur maintienne.

En somme le volvoce qu'écrase la patte d'un crabe condamne aussi solennellement la prétendue justice divine que la nation qui meurt anéantie par un peuple conquérant.

Voyons ailleurs encore : quittons la terre. Laissons-la à ses pleurs, à ses guerres, à ses fléaux, sans plus nous douloir de son destin ni davantage nous étonner que cette vie maudite se perpétue depuis tant de manvantaras.

Et que tout cela fasse un astre dans les cieux !

Mais dans ces cieux mêmes l'harmonie existe-t-elle ? La vie cosmique, la vie planétaire est-elle mieux réglée que celle d'ici-bas ?

Point.

Les soleils ont, comme les pommes de nos arbres, un ver qui les dévore. Comptez les chutes d'étoiles, les globes qui s'entre-choquent, les astres qui vieillissent, ceux qui s'éteignent, les orbites mal combinées que n'ont vues ni Képler ni Galilée, mais qui sont indéniables, et qui, brusquement, jettent un corps

céleste dans une nuit glacée ou le plongent dans une horrible fournaise !

Qu'est-ce que cet effrayant Saturne, qui dans sa vertigineuse rotation a vu une partie de sa sphère se détacher de lui, pareille à une ceinture de chair vivante arrachée par la torture à un torse d'hérétique ?

Qu'est-ce que ce Mars plus effrayant encore dont on aperçoit la surface striée de longs sillons sanglants, qui semblent mettre à nu ses entrailles ? Et ces comètes folles, qui vont tête baissée, à travers les plaines de l'espace, au risque de tout confondre et de tout perturber sur leur passage ?

Revenons à la terre.

Les orthodoxes, voulant justifier leur Dieu anthropomorphe, ont imaginé le dogme de la chute.

Soit. Je veux bien que toutes mes douleurs soient le résultat logique de la désobéissance adamique. Je veux bien qu'il soit juste que je souffre, étant fils de la Femme. Mais ces légions de cirons que j'écrase du bout de ma plume, en écrivant ces lignes, en quoi ont-ils mérité pareil sort ? Cette gazelle que tout à l'heure va dévorer ce lion, de quoi est-elle coupable ? Et quel est le crime de ce Saturne, qui voit tournoyer devant lui un lambeau de son être, et de ce Mars tragique, qui saigne là-haut dans l'infini ?

II

J'ai bu longtemps à la coupe enchanteresse de Fourier et de Considérant. De bonne foi, j'ai cru avec eux qu'il était possible de faire régner l'harmonie au

sein du groupe humain, qu'on parviendrait à supprimer la guerre, à détruire la haine, à instaurer le règne de l'Amour.

Supprimera-t-on la maladie? Détruira-t-on la mort? Et quand même le génie humain arriverait à redresser l'axe du globe et à faire resplendir cette éternelle aurore, chantée par Fourier, imposera-t-il sa loi de fraternité universelle aux astres ivres de haine, aux soleils assoiffés de cataclysmes?

Heureusement, il est un autre monde, un monde vraiment harmonique, logiquement ordonné, auguste, glorieux et sacré.

C'est le monde de l'Idée.

C'est la région céleste où vit et rayonne l'ineffable Plérôme. Lumineux domaine de la pensée, dont nous avons dès ici-bas le partiel usufruit, aux heures où notre âme s'affranchissant des terrestres matérialités, s'élève vers les splendeurs du Verbe, mais dont nous deviendrons tous un jour les coparticipants et les cohéritiers, lorsque nous serons délivrés de ce misérable corps de mort, si lourd aux ailes de l'esprit.

C'est le domaine de la Gnose, c'est le Cosmos immatériel de la science absolue.

Je ne sache pas qu'on voie les théorèmes géométriques se colleter entre eux.

Je ne sache pas que les vérités axiomales, — le tout est plus grand que la partie, la partie est plus petite que le tout, le principe d'identité, le principe de contradiction, — soient susceptibles d'être un jour pulvérisés comme de simples soleils.

Je ne sache pas que les lois du raisonnement, que

le champ de la raison pure soient menacés d'une destruction analogue à celle qui attend un jour notre tourbillon.

Je ne vois pas les idées se nourrir de la substance de leurs congénères et n'exister qu'à la condition d'anéantir leurs voisines.

La pensée ignore les atrocités du *Struggle for life* et rien n'enchaîne ni ne combat son libre développement.

Il faut conclure.

III

De ces deux mondes, le premier n'est point l'œuvre de Dieu. Si Dieu l'avait créé de toutes pièces, tel qu'il est, la seule prière vraiment digne de lui, le seul hymne que nous devrions lui rugir de l'aurore à la nuit, ce seraient les strophes affolées de Lamartine :

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde,
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère,
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi ;
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide,
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide
Et le Malheur ton roi ! »

Le Cosmos émane du Démiurge, de ce Jéhovah maladroit et cruel que la nation hébraïque, en son lamentable aveuglement, a considéré pendant des siècles comme le vrai Dieu.

Ce Démiurge de la Gnose, c'est aussi l'Ahriman de Zoroastre, l'Iadalbaoth des Ophites, c'est l'idole sinistre des Hyliques, c'est le génie néfaste qu'ont unanimement rejeté de leur Eglise Valentin, Ménandre, Basilide, Marcion, Bardesanes, Manès et Priscillien.

Platon lui-même semble l'avoir vaguement distingué du Dieu de Bonté et de Vérité, lorsqu'il s'écrie dans sa *République* « Μὴ πάντων αἴτιον τὸν Θεόν, ἀλλὰ τῶν ἀγαθῶν. »

Si Dieu n'est que la cause du Bien, — τῶν ἀγαθῶν, — quelle est donc la cause de ce qui n'est pas le bien, sinon une puissance d'ordre essentiellement inférieur.

Tout cependant n'est point mauvais dans l'œuvre démiurgique. Le Propator souverain, quand il jeta les yeux sur les horreurs de la création, laissa couler sur elle une larme de son éternelle paupière, et cette larme s'est faite rosée, ondée bienfaisante, lustrale bénédiction, et c'est elle qui donne au vent ses fougueuses et enivrantes symphonies, qui met le parfum dans le calice de la rose, le sourire sur les lèvres de la femme, la vertu dans les cœurs droits, le culte de l'idée dans l'esprit des Pneumatiques.

D'ailleurs ce duel terrible du Proarche et du Démiurge, d'Ormuz et d'Ahriman, doit finir un jour.

Oui, un jour, vaincu par la mansuétude, terrassé par l'extase, lavé par le sang mystique de l'Eon Jésus, le génie du mal lui-même chantera éternellement le Ho over, c'est-à-dire la Parole sainte, le Verbe de Dieu, et ce monde affreux où tout se heurte et se déchire ne sera plus qu'un souvenir bientôt effacé à jamais au livre de Vie !

Fabre des Essarts.

LE CALENDRIER DES MAGISTES

SYMBOLIQUE DES QUATRE SAISONS

Dieu étant *l'être* premier et le premier principe, il était logique de le désigner par un nom composé de ce qu'il y a de *plus premier* (si l'on peut s'exprimer ainsi) dans le langage c'est-à-dire par les quatre ou cinq voyelles : I. A. OU. E.

Ces voyelles, nous pouvons les représenter dans l'écriture ou la sculpture ou en général dans le dessin par des chiffres, des lettres ou des hiéroglyphes.

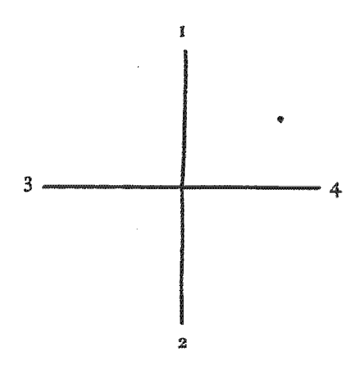
1° *Par des chiffres*. 1 représente Dieu dans le rôle de son unité absolu, Dieu comme l'être unique qui n'a pas de semblables. Mais il y a de la multiplicité dans l'univers ; il faut donc que le principe de cette multiplicité existe aussi en Dieu. 1 s'oppose à ce multiple et ce multiple s'oppose à l'1.

2 représentera donc le principe de la multiplicité, psychiquement le principe de la distinction, physiquement le principe de la limitation, c'est-à-dire *l'espace*, l'espace 2 c'est le *passif de Dieu*, l'1 c'est l'actif.

Mais il y a aussi de l'unité dans l'univers, comme il y a en Dieu de la multiplicité ; l'union de l'unité et de la multiplicité sera donc représentée par 3. Le chiffre 3 représente donc *l'harmonie, l'ordre* dont le principe est en Dieu.

Enfin il y a un lien qui unit le principe de l'ordre d'une part à l'unité absolue, de l'autre à la multiplicité; ce rapport, ce lien, est représenté naturellement par 4. En effet, $4 = 1 + 2 + 3 + 4 = 10 = 1 + 0 = 1$, c'est le *retour à l'unité* ou *l'évolution*.

Disposons en croix les 4 chiffres, nous aurons la figure suivante, dans laquelle 1, 3, 4 représentent les

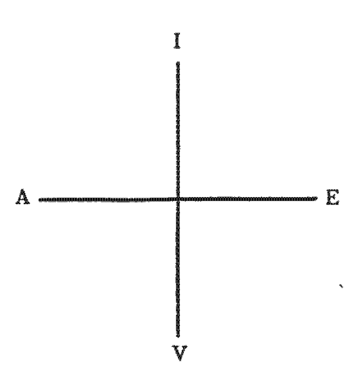


trois rôles du principe actif de l'être tandis que 2 représente le passif de l'être.

2° Dans cette figure, nous pouvons remplacer chaque chiffre par une lettre, formée de 1, 2, 3 et 4 barres ou ligues, et nous aurons alors la figure n° 2 qui nous donne le nom de Dieu, dans toutes les langues. Mais il faut faire observer au préalable, que I se représente parfois par Z et se prononce tantôt avec un D devant, tantôt avec un T. Que V c'est OU, U F ou Ph. Cela posé, nous lisons d'abord IAVE ou IAOU ou JAVE ou JAOU, JAO, et enfin IAPHEᴛ.

En commençant à lire par V nous avons PHEᴛIA ou PHTA. En lisant au rebours et en commençant

par E nous avons EPHAI*stos*. Or, *iaphet*, *phta*, *éphaistos* voulant dire brillant, on voit que iavé, javé,



jovis et jao ont la même signification. C'est pourquoi Dieu est dit lumière.

En plaçant un D devant I ou Z nous avons les noms suivants :

DIAUS ou DJAUS
DIEU ou DJU ou DIU
DEUS ou DEV
DZEUs

En plaçant un T au lieu d'un D, nous aurons de nouveaux noms :

TIAU
TAU ou TAV
TIEU ou TIEV ou TIEN
TEU ou TEUT ou TEN
TEOU et TEOs

3° Dans la figure numéro 2, remplaçons la lettre par des objets ayant un certain rapport avec ces lettres, nous aurons :

A la place d'I un bâton, un sceptre, une verge ;

A la place de V ou d'U une coupe, un vase.

A la place d'A une pique, un poignard, une flamme.

A la place d'E un carré (un pectoral).

La verge peut être remplacée par un phallus, la coupe par un cteis, le poignard par une flamme et le pectoral (la poitrine étant le lien du souffle) par un van ou un tambour. On voit par là que si le symbole physique du second rôle du principe actif représenté par 3 est le feu (agni), celui de la troisième personne est le soufle (éole).

4° Enfin, si nous remplaçons les hiéroglyphes par des statues, le 1 ou bâton sera représenté par un homme un père ; le 2 principe passif par une femme, une mère ; le 3 produit de l'union des 2 par un jeune homme un fils et le 4 par un serviteur, un entremetteur, un messager, un conseiller (*paracletum spiritum*).

5° Transportons maintenant tous les symboles que nous venons de passer en revue au milieu du zodiaque de telle sorte que la branche montante de la croix et ses symboles coïncident avec le mois du Lion milieu de l'été ; 3 ou A coïncidera avec le mois du Taureau ; 4 ou E avec le mois de l'Homme-Serpent ; et 2 ou V avec le mois du Verseau. Nous dirons donc que le Lion ou l'été est le symbole du père, le Taureau ou le printemps est le symbole du fils, le Serpent ailé (ou l'aigle, nous verrons tout à l'heure pourquoi) ou l'automne est le

symbole du messager divin, et enfin la Cruche renversée ou l'hiver le symbole de la divine mère.

On remarquera en outre que selon la kabbale l'été correspond au pur esprit, le printemps au feu vital, l'automne à l'air ou au vent, et l'hiver à l'eau et à la boue mélange de terre et d'eau.

En définitive, nous représenterons le père et l'été sous la forme d'un homme mur, tenant un sceptre à la main, ayant à ses pieds un lion symbole de la puissance (hercule). Ce sera le roi.

Le fils et le printemps seront représentés sous la forme d'un jeune homme tenant un poignard d'une main, un flambeau de l'autre, venant d'ouvrir les flancs d'un taureau ou d'une vache (la terre) d'où il semble s'élever avec toute la végétation (*mithra*). Ce sera le prince, le chevalier.

Le messager et l'automne seront représentés sous la forme d'un tambour (1) ailé flanqué de deux serpents, ou d'un serpent ailé, les ailes signifiant ici l'air, le vent. C'est pourquoi on substitue quelquefois au disque ailé un aigle ou épervier ou bien une combinaison de l'aigle et du serpent ce qui produit un dragon. Ce sera le messager ailé (le valet).

Enfin, la mère et l'hiver seront figurés par une femme recouverte d'un manteau, tenant sur ses genoux ou près d'elle un enfant et ayant à ses pieds un vase renversé d'où sort un fleuve. D'une main, elle tient parfois une coupe ou un autre vase (Notre Dame).

Pour tout résumer, nous dirons que le printemps est

---

(1) Le tambour ou van est parfois remplacé par une ciste.

la saison où la nature nous révèle le mieux le rôle, le personnage de Dieu le fils; l'été, le rôle ou le personnage de Dieu le père ; l'automne, le rôle ou le personnage de Dieu le soufle divin (Saint-Esprit) et l'hiver le rôle de la mère divine.

Outre que les quatre saisons sont le symbole de la vie divine, elles sont aussi le symbole de la vie humaine. L'hiver représente l'*incubation et l'enfance* ; le printemps la *jeunesse;* l'été l'*âge mur* ; l'automne la vieillesse.

Enfin les quatre saisons symbolisent encore la *création du monde* (automne, hiver et printemps), *l'histoire de l'humanité* et la vie des grands hommes qui la représentent, particulièrement celle du plus grand de tous, notre divin Maître, le mage Ieshu (prononcez ieschou) de Nazireth. C'est ce que la symbolique des divers mois va maintenant nous révéler.

SYMBOLIQUE DES MOIS DU PRINTEMPS

Mois du portier céleste. — Ce mois, le premier de l'année, était consacré par les Babyloniens au premier personnage divin, à *Anou*. De cet Anou dérive le *Ianus* ou *Janus* des Latins, qui est le Dieu du commencement, celui qui ouvre l'année, qui est à l'aurore de l'année, à la porte de l'année. Il permet le passage du Soleil de l'hémisphère inférieur à l'hémisphère supérieur, le passage des enfers au ciel. De là, le mot *Pâques* qui veut dire passage.

Le mois de Pâques symbolise donc tous les pas-

sages : celui de la mort ou de la vie latente à la vie manifestée, celui des ténèbres à la lumière, celui du mal au bien, celui de l'erreur à la vérité, celui de la barbarie à la civilisation, celui de l'enfance à la jeunesse.

De même que toute la nature se réveille renouvelée par la résurrection de la chaleur et de la lumière solaire, de même l'humanité a été réveillée du sommeil intellectuel et moral où elle était plongée, par la résurrection du soleil intellectuel qui *éclaire tout homme venant en ce monde* et qu'on nomme le *Verbe divin*, *le fils divin*, qui s'est manifesté sur la terre en la personne de *Ieschu*.

Mois d'Adonis. — Les Chaldéens avaient consacré ce mois à Ea, *le Seigneur de l'humanité ;* or Adonis, Adonaï veut dire justement le Seigneur. La lame du Tarot représente le Seigneur quittant Perséphone (la terre), pour s'en aller avec la beauté céleste (Vénus Uranie). Le mois d'Adonis est donc le mois de l'*Ascension* du Seigneur de l'humanité comme du jeune soleil printanier. Et ce ne sont pas seulement le Seigneur et le soleil qui montent, mais toute la végétation. Toutes les plantes s'accroissent, s'élèvent, montent vers le ciel. Les esprits et les cœurs s'élèvent aussi et soupirent vers le Seigneur.

A mesure que le soleil s'élève dans le ciel, il fait descendre vers la terre ses rayons de plus en plus ardents ; la vie se répand de plus en plus ou s'exalte, les animaux sont remplis d'enthousiasme et d'amour, c'est la *descente* du feu vital, du principe de vie, du Saint-Esprit. Cette descente est fêtée religieusement

cinquante jours après Pâques, c'est pourquoi on lui donne le nom de fête de la *Pentecôte*.

La joie de l'homme se manifeste à cette époque de l'année par des processions ou théories qui se déroulent pendant trois jours autour des champs, et pendant lesquelles on demande à la divine Providence une récolte abondante. Ces processions, ces prières chantées, accompagnées de danses dans l'antiquité, sont nommées *Rogations*.

Mois du triomphe du Cabire. — Les Cabires étaient des divinités en rapport d'une part avec Vulcain le divin ouvrier, et Bacchus le dieu de la vigne et du vin, de l'autre avec Hadès le dieu des enfers. Lorsqu'on ne considère qu'un Cabire, il est le phototype de l'homme, l'Adam céleste; lorsqu'on en considère plusieurs, il y en a toujours trois de reconnaissables : l'ordonnateur du monde, Vénus ou la beauté et Eros ou l'amour créateur. C'est à la légende de Dionysos-Zagreus qu'a été empruntée l'idée du Cabire mourant d'une mort mystique sous les coups de ses frères, pour revivre ensuite et se transfigurer dans une théogamie qui rappelle à la fois celle de Dionysos avec Coré et celle d'Aphrodite avec Adonis. Les deux Cabires Bacchus et Hadès sont parfois confondus avec les dioscures, c'est-à-dire avec les gémeaux (1).

Donc le Cabire triomphant c'est le Seigneur *Adonai* uni au plus haut des cieux avec la beauté (Vénus). Si l'on considère avec Platon le beau comme la *splendeur du vrai*, on voit que la beauté unie au Seigneur n'est

(1) Voir ma prochaine étude sur les Cabires.

autre que sa splendeur, sa gloire. C'est ainsi que saint Etienne et saint Paul ont vu « le fils au plus haut du ciel entouré de gloire et assis à la droite de son père ».

C'est l'exaltation du soleil physique et du soleil intellectuel chacun dans toute leur gloire, leur triomphe sur les ténèbres et sur l'erreur qu'on célèbre pendant le mois des Gémeaux. Dans l'antiquité on promenait le Cabire (Dionysos) sur un char de triomphe; d'une main il tenait un canthare, de l'autre un thyrse. Au milieu de la procession qui précédait le char, on portait un grand cratère entouré de lierre. Or il est facile de saisir la ressemblance qui existe entre cette procession triomphale du grand cratère et notre procession de la *Fête-Dieu;* chez les Grecs c'était la fête de Skirophorion, tirant son nom du *dais* sous lequel on portait en procession à Athènes la statue de Minerve et d'Apollon. On y formait des cabanes de feuillage (reposoirs) et les jeunes gens tenaient à la main des ceps de vigne.

Si maintenant nous jetons un regard d'ensemble sur la symbolique des trois mois du printemps, nous voyons que ces trois mois correspondent aux trois moments de la vie céleste d'un même personnage divin qui est le fils, Mithra, le Christ comme on voudra l'appeler. Mais, comme le fils ne fait qu'un seul et et même Dieu avec les deux autres personnages de la trinité, il s'ensuit que ces derniers doivent aussi être envisagés comme jouant un certain rôle dans le printemps. On trouvera donc les traces du père dans le premier mois et on le représentera sous la forme d'un

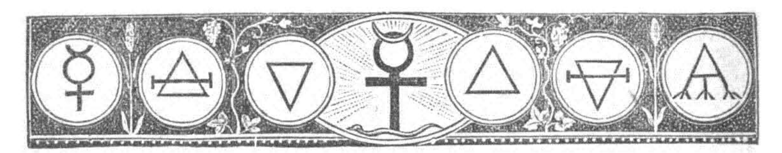
roi assis sur un trône portant d'une main une épée flamboyante et de l'autre l'œuf du monde. A ses pieds est un autel sur lequel se trouve un bélier ou un agneau immolé. (Les Chaldéens appelaient le premier mois celui de l'*autel du démiurge*). Cet agneau représente le fils immolé. Dans le mois du Cabire, nous avons vu qu'*Eros* l'amour joue un certain rôle: c'est le Saint-Esprit du printemps. On le représentera sous la forme d'un enfant ailé portant une colombe et une épée de feu. Enfin, la mère ou la nature dans toute la splendeur de la jeunesse et parée de ses fleurs, revêtue d'une robe rose comme l'aurore et vert tendre comme les prairies, sera représentée sous la forme d'une femme jeune et belle comme Vénus ou *Aphrodite* (1). Une colombe descend sur sa tête, la déesse tient à la main un flambeau. Nous avons ainsi le roi, le chevalier ou prince, le valet et la dame d'épée ou de feu.

(1) Ce mot n'est pas grec comme on l'a cru longtemps, mais phénicien ; il signifie : déesse aux colombes.

Dr FUGAIRON.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

NUIT DE SALUT

(*Noël ésotérique*)

Au Nom Du Père Créateur, Au nom Du Fils Rédempteur, Au Nom Du Saint-Esprit Médiateur : Ainsi Soit-Il !

	℟	
Gratitude, Admiration, Espoir.		
Le Verbe sera sanctifié,	JHVH	Jhoah
Le Saint Règne arrivera,	Emmanuel	Adonaï Meleck
La Volonté de Dieu sera faite,	Elohim	Schaddaï
La Manne tombera,	Sadaï	Ael
Le Péché sera racheté,	El	Ælohim Gibbor
Le Mal nous quittera avec la tentation,	Sabaoth	Ælohim Zebaoth
par Celui	Adonaï	Jah
dont la gloire royale et toute-puissante		Agla
rayonne en toute possibilité.		Ararita

Heure initiale,
Seule où pouvait naître Christ
et renaître le monde ;
Heure fatale,
prévue par les Mages,
annoncée par le Ciel ;
Heure de guérison, dès l'heure du premier mal ;
Heure du Jourdain, heure de Cana, heure des prestiges.

Cueillons le gui sacré ;
Célébrons cette Nuit où l'épreuve humaine a le sursis d'espoir,

La lumière apparue apparaîtra encore ;
L'Etoile va se lever, Le Viatique brillera aux cœurs désemparés
Et loin de la Tourmente, humble et béni, Le Messie Prochain s'incarnera, salué par les seules prévoyances qu'aura nourries la foy en
Celui qui a dit:
Quelqu'un viendra

Christ de Science, rendez dignes de Vous connaître ceux qui [bégayent Votre Nom,
Nous Vous prions pendant qu'ils Vous trahissent.
Christ de Sagesse, donnez L'Espoir à ceux qui souffrent,
Nous Vous prions pendant qu'ils Vous oublient.
Christ de Charité, pardonnez à Vos biographes, pardonnez à [Vos peintres,
Nous Vous prions pendant qu'ils Vous blasphèment.

Martyr de L'Erreur, Expiateur des lâchetés,
Rachetez les proses viles et les peintures mortes.
Prophète du Beau, Acteur du Grand Drame,
Inspirez ceux qui œuvrent.
Bras de Justice, Puissance Rédemptrice,
Ecrasez l'Hérésie sur la route de L'Art.
Pasteur d'âmes devant Qui se prosternèrent des Mages,
Rappelez aux pauvres la pauvreté de Christ.

VURGEY

PERPÉTUITÉ !

Dans le sol rocailleux étendant ses racines,
Où s'entrecroisent leurs réseaux,
Un arbre, dominant les campagnes voisines,
Elève ses vastes rameaux.
Un air pur l'environne
Et sa belle couronne
Aux rayons du soleil étincelle d'émaux.

Le printemps le fleurit et l'automne l'effeuille,
L'hiver le couvre de frimas.
Mais le souffle glacé qui fait périr la feuille
A l'arbre même ne nuit pas.
Sous sa rugueuse écorce
Il conserve sa force
Et sèche au loin les fruits que le vent jette à bas.

Nos générations, comme les feuilles vertes
Aux branches des arbres touffus,
Se suivent, s'affaissent dans les tombes ouvertes
Où leurs restes sont confondus.
Leur vie est éphémère
Et sa trame est légère
Mais l'Idée survit à ceux qui ne sont plus.

Comme l'arbre puissant qui résiste à l'orage
Et se dresse victorieux,
Elle règne toujours, grandissant d'âge en âge
En un élan mystérieux.
Son Passé nous domine,
Son Avenir nous mine
Et nous nous courbons sous son sceptre glorieux!

J. DE TALLENAY.

ASTRA

LES JOIES DU CRIME

« Vous ne sauriez vous figurer, me dit Atrope, l'ingénieux assassin, le plaisir que l'on éprouve à mener à bien un *beau crime !*

« C'est d'abord le choix du sujet — vous devez me comprendre, vous qui écrivez — dans une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, le sujet est la chose principale, car il contient implicitement la philosophie de l'ouvrage.

« Puis vient la question de la forme.

« La forme, c'est l'incarnation de l'idée, c'est l'aspect sous lequel elle apparaîtra à la postérité, et vous savez que, si l'on en croit Buffon, une œuvre n'est vivante qu'autant qu'elle a été exprimée dans une forme parfaite.

« Enfin, c'est l'exécution. Dans cette troisième phase, notre art abandonne le domaine tout platonique de la pensée pour entrer dans celui de *l'application.*

« C'est vous dire qu'un assassin doit être tout à la fois auteur et acteur.

« Quoi que puissent en penser les Muses, je ne crois donc pas faire preuve d'orgueil professionnel en plaçant *l'art du crime* avant tous les autres. »

« — Cependant !..... »

« — Oh ! je sais ce que vous m'allez dire, fit en

souriant mon interlocuteur ; vous allez me nommer les derniers héros de la guillotine, me prouver qu'ils étaient somme toute d'assez médiocres personnages et conclure à la supériorité de la littérature, qui produit des grands hommes, sur le crime, qui n'en produit pas....., qui en supprime au contraire, comme dirait feu Karr.

« Mais vous sentez ce qu'aurait d'antiphilosophique cette manière de raisonner.

« Eh oui ! le crime a comme tous les arts ses non-valeurs et ses industriels. N'avez-vous pas, parmi vous, des fabricants qui griffonnent des romans, des comédies ou des vers, uniquement parce qu'ils en tirent plus de profit que de tout autre commerce ?

« Ces gens-là peuvent être des célébrités d'un jour, ils ne seront jamais des artistes.

« Il en est de même des assassins, et tenez pour certain que je n'honorerai jamais du nom de confrère un homme que des considérations intéressées ont jeté dans le crime. Ces sortes de gens déshonorent les arts et les ravalent au rang de métiers. C'est la vocation qui fait les vrais meurtriers, comme elle fait les grands écrivains. L'étude et la pratique complètent ensuite ces heureuses dispositions, assagissent l'esprit et mûrissent le génie.

« Comme tous les artistes, à quelque spécialité qu'ils appartiennent, nous sommes divisés en un grand nombre d'écoles, qui toutes se croient en possession de l'unique formule capable d'engendrer des chefs-d'œuvre.

« Les uns, s'attachant surtout aux idées, professent

le mépris de la forme. Pour eux le sujet est tout, et ils pensent qu'un crime dont la portée philosophique est haute et audacieuse, est forcément un *grand crime.*

« A ce groupe appartiennent tous les assassins religieux et politiques : Les soldats qui fondent les empires de par le droit divin, ainsi que les révolutionnaires qui renversent les dynasties au nom des droits de l'homme; le pieux inquisiteur tuant les corps pour sauver les âmes, de même que l'abominable hérétique, attendant, pour assassiner les serviteurs de Dieu, le moment où ils se sont mis en état de péché, afin de les vouer aux tourments éternels.

« Je sais bien que ces grands meurtriers échappent en général à la juridiction des tribunaux ordinaires et que, lorsqu'ils réussissent, le vulgaire leur donne des noms flatteurs, tels que conquérants, libérateurs, saints ou réformateurs. Mais ce même vulgaire n'appelle-t-il pas épicier un homme qui vend un peu de fromage, tandis qu'il salue du nom de négociant un monsieur qui en vend beaucoup ?

« Mais revenons à nos écoles ; après les philosophes qui n'aiment que l'idée viennent les purs esthétiques qui n'admirent que la forme. Pour eux, le plus grand forfait n'est rien par lui-même, ou du moins n'est que le canevas sur lequel la main habile de l'assassin brodera artistement les arabesques du crime.

« A cette école se rattachent tous ces grands talents méconnus, que la foule a coutume de classer parmi les fous, car elle est incapable de comprendre les hautes considérations qui les font agir. Ils ne se donnent pas pour des savants soutenant une thèse et

auraient moins d'orgueil à faire couler un fleuve de sang qu'à en répandre avec virtuosité quelques gouttes : ce sont nos Parnassiens. Le plus célèbre d'entre eux est actuellement cette mystérieuse personnalité, qui se cache sous le pseudonyme de Jacques l'Éventreur, dont le seul défaut est de commettre toujours le même crime, ce qui lui a valu, parmi nous, le surnom de Henner du scalpel. En dehors de ces deux grandes Écoles, les meurtriers se groupent encore, suivant leur caractère, leurs goûts et leur éducation, en une foule de petites chapelles, qui correspondent aux cénacles littéraires et subissent comme eux l'influence de la philosophie et de l'esthétique du jour ; si bien que je pourrais vous montrer, dans ma branche, le pendant de toutes illustrations des lettres. Mais ce serait là une sorte de jeu de société qui sentirait son académie de province.

« Quelques rares génies, et ceux-là sont nos classiques, ont su unir les hautes pensées philosophiques à la beauté incomparable de la forme. Mais ces maîtres, le monde les ignore, et l'antiquité les appelait le Destin.

« Ils vont impassibles parmi les hommes, préparant, avec les larmes et le sang des générations, les religions et les chefs-d'œuvre de l'avenir. Car, et c'est une loi bien connue de l'occulte, les idées sont des vampires : elles ne vivent que par la mort de ceux qui en furent l'expression passagère.

« Voilà ce que sont les vrais *Assassins*. Certes nous ne connaissons pas, comme vos auteurs célèbres et vos grands tragédiens, les enivrements de la popula-

rité ; l'admiration des hommes et l'amour des femmes ne récompensent pas notre génie, mais vous ignorerez toujours nos austères plaisirs ; leur nom seul vous ferait pâlir.

« Ils s'appellent : *les Joies du Crime !* »

RÉSURRECTION DIVINE

> Tu es ton futur créateur. Tu es un Dieu qui ne feint d'oublier sa toute essence qu'afin d'en réaliser le rayonnement.
>
> VILLIERS DE L'ISLE-ADAM
> (AXEL. *Le Monde Occulte.*)

Or le philosophe était dans sa mansarde.

Depuis de longs jours, il n'était pas sorti, et l'idée suffisait à le faire vivre.

L'idée, c'était l'absolu du bonheur, la formule suprême qui les contient toutes, le dernier mot de la sagesse terrestre.

Et parce que le philosophe poursuivait éperdument *l'idée,* il dominait à tel point la matière qu'il n'avait pas faim, quoique n'ayant pas mangé depuis de longs jours.

Le peuple était dans la rue, et lui non plus n'avait pas mangé. Mais, comme l'idée ne nourrissait pas le peuple, il pleurait de rage et criait de douleur en se tordant les mains ; ou bien, dissimulé dans l'ombre, il fixait sur les maisons des riches des yeux qu'enflammaient la haine et l'envie et rôdait, en grondant, autour de l'opulence, comme un loup famélique autour d'un troupeau bien gardé.

L'armée était consignée dans les casernes et attendait les événements.

Plus d'une fois déjà elle avait marché sur le peuple. Et plus d'un soldat avait appris, au lendemain d'une révolte, que son père ou son frère était mort en combattant sur une barricade. Et plusieurs soldats étaient devenus fous en pensant que peut-être ils avaient tué leur père.

Depuis que le philosophe était entré dans le rêve, la méditation avait peu à peu sublimé son essence.

Déjà, dans la joie des libertés reconquises, son esprit s'élevait avec sérénité vers les hauteurs de l'*Espérable*, et la doctrine, longtemps si obscure, si indéchiffrable, s'éclairait graduellement aux yeux de l'Initié.

Maintenant, il se tenait debout au seuil du mystère, et une terreur sacrée l'étreignait dans l'appréhension du *Signe* révélateur.

Alors un homme, que nul ne connaissait, se leva parmi le peuple ; instinctivement les anxiétés se tournèrent vers lui, et les pressentiments le reconnurent. Les cris de douleur s'arrêtèrent dans les gosiers, les yeux résorbèrent leurs larmes, et une voix encore inouie s'éleva dans le silence.

Le peuple et le philosophe écoutaient, et, quoiqu'ils entendissent les mêmes paroles, tous deux les comprirent différemment.

Voici parallèlement ce que crurent ouïr le peuple et le philosophe :

« Citoyens, vous êtes des esclaves ! Les riches ont fait de vous moins que des animaux. »

« Homme, tu as oublié tes nobles finalités, et tu t'es

laissé asservir par l'attrait des choses matérielles. »

« Vous avez courbé le front devant les grands et devant les forts, vous vous êtes laissé subjuguer comme un vil bétail, et vous avez peiné de père en fils, afin que quelques-uns puissent jouir. »

« Tu t'es laissé séduire par tes passions, tu les a adorées, c'est pourquoi elle t'ont enchaîné et ne t'ont donné quelques jouissances grossières qu'au prix d'incessantes douleurs. »

« Et cependant, ces riches, ces grands et ces forts, d'où sortent-ils, sinon des rangs du peuple? Que seraient-ils demain si vous refusiez de les servir? »

« Qui donc, sinon toi-même, a donné cette puissance à tes passions? Qu'en resterait-il le jour où tu aurais le courage de les bannir de ton cœur? »

« Mais vous êtes des lâches, les riches le savent. Ils ont su vous inspirer une terreur superstitieuse, et, si d'aventure quelqu'un parmi vous a le courage de relever la tête et fait mine de secouer le joug, vite ils déclarent une guerre et, vous précipitant les uns contre les autres, vous parlent de gloire tout en conservant leurs écus. »

« Hélas! ton cœur est faible, il aime ses passions. Si même en un jour d'énergie tu tentais de te reprendre sur elles, elles trouveraient bien un moyen, en leur hypocrisie, d'opposer les uns aux autres tes résolutions les plus généreuses et tes sentiments les plus sublimes; et c'est en célébrant la vertu et l'amour, qu'elles te pousseraient dans le crime et la turpitude. »

« Quand donc, citoyens, quand donc sonnera l'heure du courage et de la délivrance? Quand donc,

refusant fièrement un pain qu'on vous mesure avec parcimonie et mettant résolument la main sur la fortune publique, quand donc direz-vous : « Ceci est à nous par le droit du travail. A l'avenir, nous voulons que tout le monde jouisse, et que personne n'abuse. »

« Homme de peu de courage ! Qu'ils sont encore loin de toi, les temps où, secouant le joug des passions — qui ne sont, tu le sais, que des désirs cherchant à se matérialiser, c'est-à-dire à se limiter dans les choses, — tu t'écrieras, dans la gloire de ta virilité : « Vous êtes mes esclaves ! Désormais servez-moi ! Je vous enlève à jamais le pouvoir de me tenter ».

« Les riches ne sont pas aussi formidables qu'ils vous paraissent ; leur puissance n'est faite que de votre crainte, et, le jour où vous les aurez renversés vous vous écrierez stupéfaits : « Voici donc ceux qui nous faisaient trembler ? »

« Les passions ne sont que ton ombre, comme les vertus sont ta lumière. Si tu marches dans la lumière, ton ombre te suivra ; mais, si tu t'éloignes de la lumière, ton ombre marchera devant toi. Face au soleil ! Avance hardiment dans la splendeur du *Devenir*, et lorsque tu seras remonté à ton origine, tu t'étonneras toi-même d'avoir eu peur de ton fantôme.

« Peuple, tu as beau pleurer de rage et crier de douleur, tu as beau n'être qu'un affamé, qu'un va-nu-pieds et qu'un mendiant. Tu es le véritable propriétaire de toutes les richesses que tu as créées et l'unique souverain de l'État, qui n'existe que par toi.

« Prends donc sans hésiter les richesses, mets la

couronne sur ta tête et dis : « Le roi, c'est moi ! »

« Que sommes-nous donc sinon ce que nous croyons être ?

« Reconnais-toi donc, homme de peu de foi ! Détruis en toi toute crainte ! Projette-toi dans l'Esprit, comme tu as projeté l'univers dans la matière ! Salue en ton imagination la créatrice de toutes les illusions qui l'entourent !

« *Dieu Possible*, crée-toi *Dieu Vivant* par la vertu de l'affirmation ! »

A ce moment, un hurlement terrible s'éleva de la foule ; l'armée venait de paraître. Elle avait bouché toutes les issues, et maintenant, conduite par ses chefs, elle s'avançait lente, formidable, inéluctable comme la fatalité.

Il y eut un instant d'affolement ; mais, se rendant aussitôt compte de la situation, le peuple comprit qu'il n'avait plus qu'à mourir.

L'armée, approchant toujours, avait entouré la foule. Et ces deux masses humaines, composées d'êtres chétifs, se sentirent tout à coup grandes et comprirent qu'en ce moment suprême elles *étaient* des *Idées*.

« Joue ! » commanda un officier.

Automatiquement les soldats épaulèrent leurs fusils et les braquèrent sur la foule qui les regardait impassible.

Il y eut une seconde de silence solennel.

« Feu ! » cria l'officier.

Mais on ne l'entendit pas, car une voix qui aurait dominé le tonnerre, ordonna :

« Crosse en l'air ! »

Et, dans cette voix surnaturelle, chaque soldat crut reconnaître la voix même de son père. Il y eut un moment d'hésitation; puis tout à coup, jetant bas les armes et s'entraînant les uns les autres, les soldats étendirent les bras et coururent vers les hommes du peuple, qui, pleurant, les pressèrent sur leurs poitrines amies.

Depuis que l'orateur avait cessé de parler, le philosophe s'était résorbé dans son rêve. Il n'avait rien entendu de ce qui se passait au dehors, car son âme, qui déjà percevait l'infini, était montée trop haut dans le *possible* pour s'arrêter au *devenu* d'un jour.

Par l'abandon total et définitif de toutes les chose auxquelles l'humanité attache son bonheur, le philosophe s'était élevé vers la *Suprême Lumière*, et lentement il se sentait *redevenir* un Dieu.

Cependant le peuple n'avait pu se maintenir longtemps dans les hautes régions du pardon et de l'amour.

Bientôt la bestialité originelle reprit le dessus: il s'était souvenu qu'il avait souffert et, étant désormais le plus fort, il avait résolu de se venger.

Alors on égorgea dans les rues, et le peuple prit plaisir à voir couler le sang des riches. Mais bientôt il se lassa de ce spectable, trop lent au gré de sa colère, et il réclama de la Mort plus de diligence dans l'exécution du mandat qu'il lui avait confié.

On imagina alors de faire sauter les maisons dans lesquelles se cachaient les maîtres de la veille. Et la ville fut semblable au cratère d'un volcan en éruption.

Le philosophe fut surpris en pleine méditation par

une de ces terribles explosions. Sa tête, détachée du tronc, plana quelque temps sur cette cité d'apocalypse, et, continuant son rêve infini dans les espaces, elle retomba sur la terre; puis, tout à coup, comme éclate un obus chargé de poudre, elle se brisa sous la pression formidable de l'*Idée*.

Alors un revirement surnaturel s'opéra dans l'âme troublée des multitudes. Le glaive destructeur tomba des mains du bourreau, une immense pitié s'empara des cœurs, et l'homme eut la révélation soudaine de ses sublimes finalités.

L'*Idée* était entrée en triomphatriçe dans les consciences: *Le Dieu inconnu était mort pour le monde en renaissant dans l'Incréé.*

ASTRA

Alors que je voyageais en Allemagne, je m'arrêtai quelque temps à Heidelberg pour y suivre les cours du professeur Augustus Lauth, ce philosophe transcendant, qui le premier révéla le sens ésotérique des doctrines de Bouddha et passa, aux yeux de quelques-uns de ses disciples, pour le dernier avatar de l'initiateur des Indes.

Comme le comprendront tous ceux qui ont étudié les sciences occultes, le professeur avait soin de couvrir d'une parabole ou d'une allégorie les vérités que des raisons supérieures obligent à cacher à la foule; de sorte que les seuls adeptes qui possédaient les clefs des grands arcanes étaient capables de comprendre toute la profondeur des idées du savant. Les autres

ne pouvaient voir dans les cours de Lauth qu'une philosophie très élevée, et prenaient les paraboles pour d'ingénieuses figures destinées à éclairer les parties trop abstraites de ses leçons.

Le professeur ne tarda pas à distinguer, parmi ses auditeurs, ceux qui saisissaient le sens caché de ses doctrines, et, s'étant enquis de nos noms, il adressa à chacun de nous une lettre, dont la lecture nécessitait la connaissance du Tarot et par laquelle il nous invitait à nous rendre tous les mercredis soirs chez lui, pour y discuter les grands problèmes de la philosophie hermétique.

Le lecteur m'excusera de ne point lui exposer ici les questions qui faisaient l'objet de nos entretiens; il n'appartient à personne de révéler les mystères, car ainsi que le dit Maître Janus dans Azel, nul ne peut être initié que par lui-même.

Qu'il lui suffise donc de savoir que, planant dans les sphères les plus sublimes de la pensée, le professeur ne se fût jamais abaissé à une de ces expériences matérielles qu'affectionnent les mages de second ordre, et qui ont parfois l'inconvénient grave de laisser entrevoir aux profanes quelques-uns des secrets du Temple.

Chez Lauth, je fis la connaissance de plusieurs jeunes gens, tous très versés dans les sciences occultes, et je me liai plus particulièrement avec un étudiant du nom de Magnus, dont l'esprit mystique et bizarre me captiva dès le premier jour.

Magnus habitait seul un petit appartement de la Judengasse, travaillait énormément, n'avait pas de

balafre sur le visage, et ne paraissait jamais dans aucune fête d'étudiants.

Un être aussi singulier ne pouvait manquer d'exciter au plus haut point la curiosité de ses condisciples, aussi, lorsqu'un mercredi, en sortant de chez le professeur, il invita quelques-uns d'entre nous à venir passer chez lui la soirée du lendemain, nous acceptâmes tous avec empressement.

Le jeudi soir, en arrivant chez l'étudiant, nous trouvâmes une nombreuse société.

« Nous étions en train de faire des expériences psychiques, nous dit notre hôte en venant à notre rencontre, voulez-vous y prendre part? Peut-être votre concours nous permettra-t-il d'obtenir les phénomènes que nous cherchons en vain à produire depuis une demi-heure. »

Nous prîmes tous place autour d'un grand appareil qui était, à ce qu'on m'apprit, un perfectionnement du baquet de Mesmer, une sorte d'accumulateur de force psychique, auquel était joint un dynamomètre à cadran, dont l'aiguille permettait de mesurer, à tout moment, le degré de condensation du fluide emmagasiné.

Nous vîmes bientôt l'aiguille se déplacer lentement sur le cadran gradué, et, en même temps, nous éprouvâmes tous une sensation de fatigue qui allait en augmentant, comme si nos forces se fussent écoulées hors de nous par d'invisibles fissures.

« C'est *l'effluve*, murmura mon voisin à mon oreille, déjà le dynamomètre accuse une force de trois *médiums*. Bientôt vous allez voir ce que M. de Bo-

disco appelle le *zoo-éther* se condenser sous la forme d'un solide lumineux. Et qui sait, peut-être nous sera-t-il donné d'assister à une *matérialisation*. Mais il faudrait tout d'abord éteindre la lampe, car les vibrations de la lumière contrarient l'action des forces occultes. »

Précisément quelqu'un venait de se lever, et, un moment après, nous étions plongés dans la plus complète obscurité.

Un temps assez long s'écoula, un silence profond régnait sur l'assistance, et la fatigue que j'avais ressentie dès le commencement de l'expérience augmentait à chaque instant; c'était une sorte d'engourdissement qui alourdissait peu à peu mes membres, tout en laissant à mon esprit toute sa lucidité.

« Fixez bien le sommet de l'accumulateur, me dit à voix basse mon voisin, le phénomène ne peut tarder à se produire. »

En effet, une minute ne s'était pas écoulée qu'il me sembla voir tremblotter sur l'appareil une lueur fugitive; une autre la suivit bientôt, puis une troisième, et je vis alors apparaître un corps phosphorescent qui avait la transparence du cristal ; mais, chose surprenante, quoiqu'il fût par lui-même très lumineux, il n'éclairait que les objets placés dans son voisinage immédiat.

La masse brillante augmentait à vue d'œil.

En peu de temps, elle s'étendit sur le sommet de l'accumulateur, les montants s'en chargèrent à leur tour, puis l'appareil tout entier en fut insensiblement recouvert, et cette étrange coulée de lave diaphane

gagna bientôt les mains des expérimentateurs, qu'elle enveloppa d'une atmosphère bleuâtre et transparente.

Hynoptisé, je regardais ce singulier phénomène, et une terreur vague s'emparait malgré moi de mon esprit.

Quelle était donc cette force inconnue dont se jouait notre ignorance? Où donc allait nous conduire cet imprudent désir de connaître?

Cependant le flux de lumière montait toujours, envahissant peu à peu la poitrine et les membres des assistants. Déjà, sur plus d'un visage, se formaient de grandes plaques brillantes, dessinant un coin de bouche, un nez ou un œil, tandis que tout le reste de la physionomie était plongé dans les ténèbres. Et je croyais distinguer sur toutes les figures le hideux rictus de la peur, que ce contraste de clarté et d'ombre rendait plus inquiétant encore.

Enfin toutes les figures sortirent de la nuit comme nimbées d'une auréole fluidique, et je regardais avec appréhension cette assemblée de spectres, dont je ne reconnaissais plus les visages.

Je jetai les yeux sur le dynamomètre, il marquait vingt *médiums*. L'accumulateur, disparaissant à moitié sous les gibbosités lumineuses, affectait des formes d'une bizarrerie effrayante.

Vaincu par le sentiment d'une indicible terreur, je voulus m'arracher à ce cauchemar et fuir au plus vite ce lieu maudit, où se perpétrait je ne savais quel mystérieux forfait, qu'un pressentiment me faisait entrevoir à la lueur de cette aurore magique.

Horreur! j'étais cloué sur ma chaise! Il m'était impossible de faire le plus petit mouvement. Doucement, comme une eau qui filtre goutte à goutte, toutes mes forces s'en étaient allées. Elles étaient devenues ce cristal malléable et phosphorescent qui allait éclairer mon agonie de ses lueurs blafardes et sépulcrales.

Je comprenais ma situation dans toute son épouvante; plus de secours à attendre! Tous ceux qui m'entouraient étaient paralysés comme moi, et chaque minute le hideux accumulateur, la *machine vampire*, allait pomper un peu plus de nos vies, jusqu'au moment où, toutes nos forces épuisées, nous glisserions dans l'inconscient et dans la mort.

Déjà autour de moi bon nombre de personnes s'étaient endormies. Oh! le grand, le profond sommeil dont aucun de nous ne se réveillerait!

Cependant la marée de lumière vivante montait toujours, recouvrant tout de son grand suaire, semblable à une épaisse couche de neige violemment éclairée par la lune.

Au-dessus de cette masse, dont la densité augmentait à tout moment, s'était formé une sorte de brouillard qui flottait dans la chambre et n'avait pas tardé à enlever aux objets la précision de leurs contours. Bientôt au sein de cette atmosphère s'étaient dégagées des formes vagues et inachevées, et je reconnus en elles des *élémentaux* auxquels tout ce fluide mis en liberté donnait pour un moment l'apparence de la vie. Une terreur encore inéprouvée s'était emparée de moi. Je comprenais que j'étais sur le seuil d'un

monde inconnu et mystérieux. Mon esprit, qui jusqu'à ce moment avait conservé toute sa lucidité, s'obscurcissait comme sous la tombée d'un voile de crêpe, et peu à peu, sans pouvoir rien faire pour me ressaisir, je sentais ma raison rouler à la démence. . . . .

. . . .

Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, et une femme parut sur le seuil.

Elle tenait à la main une bougie qui éclairait son teint diaphane ; ses gestes avaient tant de grâce, d'harmonie et de légèreté, qu'on l'eût dite soustraite aux lois de la pesanteur, et son sourire, à demi voilé, donnait à sa physionomie une expression tout à la fois immatérielle et passionnée. Alors les yeux de l'inconnue se tournèrent vers moi. Je ressentis au cœur un choc comme si la foudre y était tombée, et il me sembla que, pendant une seconde, le mystère de la vie et de l'amour me fût révélé. Puis un grand silence se fit en moi, mes yeux ne distinguèrent plus les objets environnants, j'éprouvai la sensation délicieuse d'un souffle léger passant sur ma figure, et je perdis connaissance.

(*A suivre.*) IVAN DIETSCHINE.

LE NAIN

Que s'éteigne toute lumière en la cellule où nul ne viendra. Au miroir, au seul Miroir de Nuit et de Silence que ma pensée se voie et s'examine !

Mais non ! Là-haut le jour se traîne encore et meurt,

et du soupirail profond dont l'issue est lointaine tombe une lueur vague, affaiblie et nuancée aux transparences d'un écran.

Là-haut un jour se traîne et meurt, qui pour moi n'aura pas été !

De l'ombre, quelques choses familières surgissent à peine et sous un aspect inaccoutumé. Et parce que sur la table noire s'étagent en Babel les grands in-folios ; parce qu'encore des flacons ventrus luisent dans l'indécis, comme sur un fourneau des cornues, il m'a semblé que j'étais en une secrète salle d'étude.

On l'aurait faite en quelque oratoire ancien et je serais assis dans une haute cathèdre, sous l'arc-en-ciel d'un magique vitrail. Là-bas, le cristal aux douces teintes garderait les philtres ; là des livres mystérieux — un *Robert Fludd* aux lettres qui brillent dans la nuit, ou quelque « De Magia, » annoté dans une langue inconnue !

Et, au retour d'un long voyage, l'esprit et le corps las, comme à cette heure, j'attendrais.

J'attendrais non pas la fin d'un jour, mais la venue du Maître. Il serait le frère de mon père et le père de mon esprit. Son nom serait Claude Monach, et il m'aurait enseigné la Science....

Et je penserais avec mélancolie : « Ici se sont écoulées les années premières de ma vie ! Que de temps passé depuis le jour où Il m'accompagna au détour du chemin ! Déjà des filons d'argent serpentaient dans sa barbe longue ; maintenant les veilles ont dû creuser bien des sillons sur son front où la neige des ans s'amoncelle !...

. . . .

L'oblique faisceau lentement chemine et ce qu'il éclaire, c'est une lanterne ciselée qui au bout d'une triple chaîne balance des reflets multicolores de sa verrière et les coruscations des gemmes enchaînées. « ... Mais qu'ai-je entendu ? Quels sont ces coups frappés et qui redoublent ? Peut-être tu emprisonnes quelque pauvre phalène que les splendeurs de ta lumière attirèrent un soir, ou bien un étourdi hanneton de mai ?

« Pourtant la crypte est bien close, et c'est un jour « d'automne qui là-haut se traîne et meurt !

Ma voix s'est élevée dans l'ombre, impérative, et lentement un verre vient de tourner, du châssis. Ah! l'étrange forme qui se faufile d'un nain grotesque et sautillant! — « ... Nain moqueur! gnome sans aucun doute échappé de la terre qui partout m'environne, pourquoi tends-tu vers moi ce doigt immobile ? Pourquoi eneore ces yeux ronds, ces sourcils hauts et ce rire silencieux en ta grande bouche ?

. . . .

Le nain qui maintenant chevauche un coq de cuivre s'est écrié : « Ah ! Ah ! tu es assis dans une haute cathèdre. sous l'arc-en-ciel d'un magique vitrail ! ! !...

« Balancez, mes jambes torses, balancez de vos brodequins les pointes en cagoules !

« Moi je suis le nain vêtu d'une capuce brune à la manière de Claude Monach mon maître !...

« ... Jadis je vaguais libre par toute la demeure, escaladant le désordre des in-folios poudreux. Cer-

tain jour, je découvris sous l'âtre le lézard rouge et j'en fis ma monture. Je le frappais d'une ramille de tym et j'allais, sonnant de la trompe au col d'une cornue cassée, jeter l'épouvante dans le vasque aux grenouilles ! »

Il me souvient encore de mes luttes avec le vieux hibou qui rêve sur le manteau de la cheminée haute. Oh ! que de joie à voir son bec claquer dans le vide et je chantais : « hibou, vieux Hibou, hibou de sorcier, sorcier de hibou ! devine, devine quelle plume je vais t'arracher ! »

Alors le Maître s'écria : « Nain malfaisant, sois « enfermé parmi les choses inertes, dans cette niche « d'où tu ne peux descendre ! » Mais, s'étant retourné, il riait dans sa barbe pointue...

Bientôt, las de regarder mon image déformée aux ventres polis des ours de pierre noire, j'entrai dans l'armoire aux talismans. Là je changeai l'orientation des pentagramnes et j'ouvris le coffret aux parfums ! Et le hibou d'hululer, et le chat de miauler, et les grenouilles de coasser !... « Nain malfaisant, s'écria « encore le maître, je t'enfermerai dans une prison « aérienne où l'ennui te rongera le cœur et où le vertige te trouera le crâne !... » — « Ma prison est donc « cette lanterne. Et, parmi les colonnettes qui supportent le dôme ciselé, je me promène en rêvant, « ou bien je m'enferme pour voir en chaque verre « les mêmes choses sous diverses couleurs — car il « est à mon gré des heures bleues ou écarlates. — Et « dans le pendentif je me suis bien souvent tapi en « silence ; là s'entrecroisent les apothéoses de l'Escar-

« boucle, et les espoirs de l'Emeraude, et les consola-
« tions limpides de l'Amethyste ! »

Mais ce que j'aime plus que tout encore, c'est d'enfourcher ce grand coq d'émail qui, au plus haut de la coupole, reluit sur mon palais aérien.

Et de là, voyant maître Claude courber sur le vieux livre son front soucieux, je chante : « Il est de douces siestes sous les vertes ramures et au seuil des fraîches cavernes ! »

Et si grondent les fourneaux, je chante encore : « Au bord des grèves, le vent du nord éparpille ses caresses de pluie fine aux doigts tendus des mains en fièvre. »

Alors, mon maître s'écrie : « Nain bavard, ennemi
« de mes études, monstrueux fils d'un Gnome et
« d'une Sylphide, je te rendrai à tes pères qui te bat-
« taient au sein de la terre ou à tes mères qui te chas-
« sèrent pour ta laideur ! »

« Mais souvent, assis en cette haute cathèdre, il
« écoute les questions malignes de mon critique ver-
« biage et j'ai vu ses lèvres pâles dessiner un bien
« mélancolique sourire ! »

. . . .

Quels sont là-haut ces pas lents et sonores, auxquels tous les êtres qui vivent dans l'ombre se sont réveillés ?

Mais ! Voici le maître ! cours vite cacher en la lanterne tes yeux rieurs. Et cesse encore, nain curieux, d'écraser au vitrail verdâtre ton nez et tes lèvres exsangues !...

. . . .

Et toi, aussi, méchant nain du doute toujours pardonné. Point d'interrogation railleur qui sautille à la porte du vrai ! cesseras-tu d'importuner mon âme qui se contemple au miroir de la nuit venue ?...

. . . .

Mes rêves sont en une lanterne ciselée qui balance au bout d'une triple chaîne les reflets multicolores de sa verrière et les coruscations des gemmes enchâssées.

GILBERT MONACH.

(*La Rêverie dans la Crypte.*)

GROUPE INDÉPENDANT
D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Les travaux du Groupe se poursuivent activement dans les loges. — Avant deux mois des cours publics vont être inaugurés dans un nouveau local. — Les membres de Paris devront nous faire crédit pour les conférences en attendant cette prochaine réorganisation.

GROUPE N° 4

ETUDE DU SPIRITISME

Séance du 10 novembre 1894

Cinq personnes présentes : Mme Marthe B., médium ; Mme B. MM. A. F., L. E.

Selon la règle établie, des projections de lumière électrique ont été faites inopinément par l'un des deux assistants (non médiums) en communication constante avec les boutons destinés à faire jaillir cette lumière.

*
* *

Les lecteurs de l'*Initiation* se souviennent, sans doute, qu'au cours de notre séance dn 14 août dernier l'esprit familier L. avait annoncé un *apport secret* pour le directeur du Groupe.

Plusieurs communications faites depuis lors à M. A. F. avaient renouvelé à celui-ci la promesse de cet apport qui a été fait ce soir dans les circonstances relatées ci-après.

Avant de commencer la séance, nous avions été prévenus par l'esprit L., d'attendre patiemment, en obscurité, pendant douze ou quinze minutes, dans le plus grand calme. Ce laps de temps est à peine écoulé qu'un coup est frappé au centre de la grande table dont chacun de nous est éloigné d'environ $0^{m},90$.

Plus éloigné encore est M. A. F. qui, sur l'ordre de notre ami invisible L., s'est placé près du poêle, à l'endroit même qui lui avait été désigné lors de la dernière séance.

Par cliquetis aériens notre ami et conseiller L. demande qu'on fasse de la lumière et au même moment nous entendons tomber sur la table un léger paquet qui semble avoir été projeté du plafond et frôle légèrement en passant la suspension d'une lampe.

A la clarté de cette lampe, nous découvrons au milieu de la table une enveloppe blanche dont la partie supérieure est légèrement repliée. Nous ouvrons cette enveloppe et nous y trouvons, tracée en caractères gras, *transparents*, très accentués et parsemés dans certaines parties de linéaments rouges, la communication suivante :

« A A. François,

« Marie vous enverra un conseil qui, m'inspire-t-elle,
« doit être secrètement gardé, et vous seul, ou presque,
« intéresse, méditez sérieusement aussi mon ultième
« avertissement et mettez-le à profit.

« Γνῶθι σεαυτόν

« L. »

Les caractères de ce message sont de la même main que les précédents messages qui ont été *apportés.*

Après que l'émotion causée par cet envoi est calmée, nous demandons à notre bienveillant messager L. ce que nous devons maintenant faire.

Il nous engage (par l'écriture mécanique) à rester en lumière jusqu'à ce que l'heure sonne (vingt-cinq minutes environ) et à méditer. — Cet avis est suivi.

2e PARTIE

L'heure sonne. M. A. F. reçoit, par l'écriture, l'avis de de prendre l'épée et de rester très calme. — La lampe est emportée. — Presque aussitôt le cliquetis aérien se fait entendre *de divers* côtés; quelques menus objets sont déplacés; une sonnette posée sur la table soulevée par quelque main fluidique tinte dans l'espace.

Sur un nouvel avis qui n'avait sans doute d'autre but que de nous faire constater l'état des choses, nous faisons un instant de la lumière pour nous replacer presque aussitôt en obscurité.

A peine cette troisième partie de séance obscure est-elle commencée qu'une série de coups frappés sur la grande table forme le mot « *secret* ».

Des cliquetis aériens dictent le *même mot*, bientôt suivi de ceux : « *Pour Adrien seul* ».

Tout à coup, chute d'un corps sur le parquet et invitation d'apporter une lampe.

Nous constatons, en lumière, la présence sur le plancher, à côté de M. A. F., d'un petit pli en parchemin de forme oblongue, large d'environ 1 centimètre et long de 6.

M. A. F. ramasse ce pli qui est entouré d'un fil maintenu par trois cachets sur lesquels est imprimé le signe △.

Au milieu, dans le sens de la longueur, une forte épingle à tête noire.

Par l'écriture médianimique M. A. F. demande quelle est la ligne de conduite à tenir pour l'ouverture de ce pli.

« L'épingle, lui est-il répondu, est destinée à ouvrir le

« pli *sans briser les cachets :* l'apport étant pour toi seul, « fais sortir les assistants, lis et garde le secret. »

Nous passons dans une chambre voisine laissant seul M. A. F. qui quelques minutes après nous rappelle.

Il est à la fois grave et radieux ; il nous montre, *mais fermée*, la communication contenue dans le pli dont il est l'heureux destinataire. Cette communication est tracée sur un papier parcheminé assez ténu — elle est en caractères rouges et surmontée — M. A. F. nous permet de le constater — du sceau de Salomon entouré de langues fulgurantes. Au milieu, l'œil qui jamais ne se ferme.

Au bas de la communication la signature « Marie » et auprès une croix †.

Nous livrons sans aucun commentaire aux méditations de tous, occulitstes, spirites ou même profanes, les merveilleux phénomènes dont nous avons été témoins.

L. François, officier d'Académie

A. François, chevalier de la Légion d'honneur

R. — Aucun cas de sommeil magnétique n'a été constaté.

LES DESSINS SYMBOLIQUES

L'*Initiation* d'octobre renfermait, au sujet de ces dessins symboliques, les premiers renseignements qui aient été fournis au public sur cette question. C'est en effet grâce au dévouement de Mlle de Wolska, la propagatrice de l'occultisme, que l'exposition de ces treize dessins a pu être menée à bonne fin. Notre ami Emile Michelet voulut bien mettre son talent et son zèle à l'appui de cette œuvre et le 29 novembre dernier une très belle conférence était donnée 8, rue d'Athènes, devant un auditoire aussi nombreux que choisi. Nous détachons de cette conférence les extraits suivants qui renseigneront complètement nos lecteurs.

Extraits de la Conférence de M. Michelet

Les treize dessins symboliques dont il est ici question ne sont pas l'œuvre d'un artiste. L'auteur est une femme qui jusqu'alors avait ignoré le mécanisme du dessin, et qui soudain a pris le crayon sous l'influence d'une force : l'Inspiration. « L'esprit souffle où il veut. » Il a soufflé sur le front d'une femme qui vivait, obscure et solitaire, étrangère au mouvement artistique, et ne demandant autre chose que de rester obscure dans sa solitude et son deuil.

Au fond, l'origine d'une œuvre, les conditions dans lesquelles elle a été exécutée, la personnalité de son auteur même, n'importent guère. Sa qualité essentielle, son unique raison d'être, c'est sa beauté.

Or, voici treize dessins d'une étrange beauté. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons dans l'art d'Occident. Ils ne se rattachent à aucune école, à aucune traduction esthétique. Aussi leur originalité déconcertera-t-elle bien des esprits. Leur charme en pénétrera beaucoup d'autres. Leur beauté décorative, leur composition harmonieuse séduiront des artistes, leur intensité d'expression, leur mystérieuse attirance sont pour donner de belles émotions.

Dans des décors irrévélés encore surgissent, entre des masses d'ombre opaque, et caressées par une lumière inconnue, des formes fluidiques de femmes, ayant toutes une âme au bord de leurs longs cils. Des formes, non des corps ; le modèle en est léger, le tissu impalpable. On dirait des âmes qui revêtirent des robes tramées avec de la lumière. Elles vivent, ces créatures, de cette vie ardente dévolue aux types supérieurs de notre humanité. Ne les croyez pas les inanes fantômes de frêles poupées. Elles ont la force de porter la douleur et l'amour et même le plus lourd des fardeaux, la béatitude.

Elles sont entourées du monde de la matière qui leur dévoile ses opulentes beautés, qui découvre sous leurs pas les robustes créations que combinent, avec ses multiples ressources les forces de la nature. Et leurs yeux, bien qu'occupés d'un puissant rêve, s'émerveillent de ces décors.

Où vivent-elles ces créatures ? Sur la terre ? Entre ces deux limites connues de tous : la naissance et la mort ? Oui, et au delà.

En ces treize dessins, leur destin se déroule pendant la vie de la terre et après cette vie. (Treize, dans la mystique du nombre, exprime la transformation.) Ces treize dessins ne sont pas de capricieuses rêveries, arbitrairement juxtaposées. Ils racontent un poème d'un enchaînement aussi logique que l'exige toute œuvre de beauté.

Une créature humaine apparaît sur terre. Elle passe de l'enfance à l'adolescence et à la jeunesse, et son sein léger frémit sous le souffle de la souffrance, de la joie et de l'amour, qui sont les deux pôles de l'existence et leur équilibre. Elle vit *sa vie visible* pendant les six premiers dessins, puis nous la voyons, dans les sept suivants, continuer la vie invisible dans le monde astral jusqu'au monde empyréen. Elle n'est pas seule. Car, en dépit des apparences, nul être n'est jamais seul dans la vie. Sur elle veillent des tendresses et des forces au cœur du Mystère, jusqu'à l'heure où elle se confondra dans l'épousaille de son idéal.

Dans ces dessins, l'expression est symbolique. Il n'y a pas lieu ici de théoriser sur ce qu'est en art le symbole. Beaucoup de gens affirment ne rien comprendre aux formes symboliques de l'art. Je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient à leur incompréhension.

L'art symbolique part de ce principe que le monde est une série de symboles sous lesquels se révèle et se dérobe à la fois leur origine, leur cause première. Pour cela, l'art symbolique refuse-t-il d'exprimer la réalité ? Nullement. Un exemple : Frantz Hals peint le portrait d'un homme. Il le fait en considérant cet homme comme existant tel qu'il le voit : de la vie qui bouillonne dans la chair puissamment épanouie. Frantz Hals créera une belle œuvre selon cette vision. Rembrandt vient ensuite pour peindre le portrait du même homme. Il le fait en considérant cet homme tel qu'il le voit : entre les deux pôles de la lumière et l'ombre. Mais la lumière et l'ombre deviennent, chez Rembrandt, l'évocation d'une force mystérieuse, un symbole révélant et dérobant à la fois

son origine, sa cause première. Rembrandt, par là, est entré dans une forme symbolique de l'art.

Dans l'art, l'expression directe, la reproduction dite réaliste d'un objet et l'expression symbolique révèlent toutes deux la Réalité. Ce que le vulgaire estime les créations arbitraires de l'imagination d'un grand poère, est une Réalité. Quand Homère dépeint le domaine ombreux de Poseïdon, quand Dante et Michel-Ange retracent le monde occulte du désespoir, quand Poë enlumine une auréole de douleur autour de son corbeau; ces Voyants révèlent, sous une forme symbolique, une Réalité. Ils ne sont supérieurs au commun des hommes que parce qu'il leur fut donné de voir et de révéler cette Réalité.

L'art symbolique seul peut pénétrer dans le monde astral, dans le domaine que les Kabbalistes nomment le monde des causes secondes, et en rapporter des révélations. Il y a un art et une littérature du monde astral. Je ne dis pas une poésie ni musique, car tous les grands poètes sont rois dans ce domaine, et tous les grands musiciens, conscients ou non des sources de leur inspirations. Comme œuvres typiques appartenant à cet art je citerai, dans les arts graphiques, et procédant d'écoles très différentes : *le Triomphe de la mort* de l'Orcagna, *la Tentation de Saint-Antoine* de Callot, certains *caprices* de Goya. Si l'on demande des exemples dans contemporanéité, je citerai, parmi les artistes qui relèvent à des degrés divers de cet art : Félien Rops, Gustave Moreau, Odilon Redon le hollandais Jan Too-Rop et, parmi les nouveaux venus, de nombreux artistes.

C'est à l'art symbolique et astral que se rattachent, malgré leur originalité imprévue, les treize dessins symboliques dont il est ici question.

*
* *

Dans quelles conditions ces dessins ont-ils été exécutés ?

L'auteur est une Russe, veuve d'un artiste russe, Egoroff, dont les musées russes possèdent des toiles d'un art âpre et fougueux. Le père d'Egoroff était aussi un peintre, qui fut le maître de Brulow, et peut être consi-

déré comme le fondateur d'une école russe qui s'inspira de l'école romaine. D'Egoroff père, dont l'art séduisait beaucoup le tsar Alexandre Ier, le Musée de l'Ermitage possède une *Flagellation.* Egoroff fils avait encore pour grand'père un sculpteur célèbre, Martos. Egoroff avait donc toute une hérédité d'art. Son talent, très ardent n'a nullement le caractère symbolique et s'éloigne de la facture des dessins de sa veuve autant qu'un Van Ostade s'éloigne d'un Botticelli.

Mme Egoroff, de son côté, appartenait à une famille militaire. Son mari la laissa veuve, après avoir souffert pendant quinze ans d'une cruelle paralysie. Dès lors, elle vécut, recluse volontaire, dans son deuil. Son mari ne lui avait pas permis d'apprendre le dessin. Il lui conseillait de faire des ouvrages d'art décoratif. Avec beaucoup de goût, elle exécutait des décorations de faïence, des ouvrages de ciselure, des cuirs repoussés, etc.

— J'ai toujours senti en moi, me disait-elle, une grande force me permettant de me livrer à des travaux assez rudes.

En effet, l'exécution des treize dessins exposés est d'une vigueur qui ne semble pas venir d'une main féminine.

Jamais elle n'avait dessiné une figure quand, il y a six mois, elle sentit en elle une force irrésistible la poussant à prendre un crayon. Elle obéit et fit le premier de ces dessins, *l'enfant.*

C'est alors que Mlle de Wolska, l'ardente propagatrice des idées spiritualistes, émerveillée, engagea Mme Egoroff à me montrer ce premier dessin. Je vis paraître successivement les douze autre, dans des conditions de rapidité et d'exécution hors de l'ordinaire. Des artistes vinrent les voir. Quelques-uns étaient de ceux dont le jugement fait loi. Ils conseillèrent une exposition publique.

Je garde le silence sur le caractère mystérieux qui scelle l'origine de ces dessins, exécutés chacun en deux ou trois jours par une femme qui n'avait jamais dessiné précédemment. Car d'une œuvre exposée, seule la Beauté vaut...

ÉMILE MICHELET.

25 novembre 1894.

La Chiromancie Médicinale

Par Philippe May de Franconie

Avec un avant-propos et une chiromancie synthétique

Par Ernest Bosc, 1 vol. in-18, 3 fr.

M. Ernest Bosc, directeur de la *Curiosité*, vient de rééditer un ancien et très curieux traité de chiromancie de Philippe May.

Ce traité se termine par une chiromancie synthétique signée de M. Bosc et au sujet de laquelle nous tenons à faire dès maintenant certaines remarques.

IL FAUT ÉVITER LE PLAGIAT

« Ce Taisnier est l'auteur d'un ouvrage sur la chiromancie, mais qui n'est guère qu'un plagiat de celui de Barthelemy Cocles. » (P. 2.)

« Nous mentionnerons également au sujet de cette sience le capitaine d'Arpentigny, qui est le père de la chiromancie moderne ; aussi a-t-il été souvent pillé sans aucun scrupule par une foule de chiromanciens. » (P. 9.)

Aussi, après la lecture de ces deux phrases et de quelques autres pareilles étions-nous persuadé que M. Bosc allait prendre bien garde de tomber sous le coup de reproches de ce genre et son travail débute en effet par des renvois nombreux et variés. Cependant une chose nous avait frappé, c'était, dans la liste des chercheurs s'étant occupés de chiromancie, l'absence totale du nom d'un certain Papus qui a fait quelques études que nous croyons originales en ces matières. Mais, après tout, nul n'est forcé de connaître tous les auteurs s'étant occupés d'une question et nous en avions fait notre deuil lorsque nous nous aperçûmes que tout un chapitre, le chapitre VI, était, à peu de choses près, comment dirions-nous ?.... « emprunté » sans citation d'origine à cet auteur inconnu. Qu'on en juge par les quelques extraits suivants :

PAPUS 1891

Traité méthodique de Science occulte

RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE DE CHIROMANCIE

Les enfants nouveau-nés qui n'ont encore choisi, que je sache, aucune profession particulière, ont un grand nombre de lignes. (P. 816).

Deux grands principes luttent dans l'homme, *la Fatalité et la Volonté*.

. . . .

La ligne de Saturne représentant la Fatalité, la ligne de tête représentant la volonté, leur action réciproque nous donne la première division que nous devons considérer. Cette action produit une croix indiquée par la figure suivante. (P. 826.)

Il faut donc corroborer les enseignements de la ligne de vie par ceux de la ligne de fatalité et surtout par l'examen des deux mains. (P. 831.)

Résumons ce que nous avons dit dans une figure d'ensemble.

Trois lignes Verticales :

1° *La Saturnienne* (Fa-

BOSC 1894

CHIROMANCIE SYNTHÉTIQUE

Disons tout d'abord que les enfants ont à leur naissance des lignes très marquées bien que n'ayant exercé aucune profession manuelle... ou autre. (P. 23.)

Deux principes sont constamment en lutte dans l'homme : la Fatalité et la Volonté.

La première est représentée dans la main par la saturnienne et la volonté par la ligne de tête qui va du mont de Jupiter à celui de Mercure ; ces deux lignes forment donc une croix. (P. 25.)

Aussi faut-il corroborer les renseignements fournis par cette ligne de vie avec ceux fournis par la fatalité ; et dans tous les cas il est indispensable d'examiner les deux mains (P. 25.)

En résumé, la main comporte :

A. Trois lignes verticales

1° La Saturnienne (Fa-

talité) partant du médius au milieu.	talité) partant du médius.
2° *L'Apollonienne* (idéal) partant de l'annulaire à droite.	2° L'Apollonienne (Idéalité), partant de l'annulaire.
3° *La Mercurienne* (intuition) partant du petit doigt, extrême droite (manque très souvent).	3° La Mercurienne (intuition), partant du petit doigt (auriculaire).
Trois lignes horizontales:	B. TROIS LIGNES HORIZONTALES
4° La ligne du cœur (générosité) partant de l'index à gauche.	4° La ligne de cœur (générosité), partant de l'index.
5° La ligne de tête (Volonté-Activité). Au milieu de la main, horizontale, ment.	5° La ligne de tête (activité, volonté), au milieu de la main, horizontalement.
6° La ligne de vie partant du pouce et l'entourant. (P. 825 et 826.)	6° La ligne de vie (existence), partant du pouce et contournant le mont de Vénus (matérialité) (P. 30 et 30.)

Un éditeur, moins affable que M. Carré pourrait faire un bon procès en contrefaçon tant du titre que des matières traitées, mais nous sommes tellement persuadé qu'il s'agit d'un simple oubli, que nous nous contenterons de signaler cette omission au public en priant l'auteur de corriger tout cela dans une édition qui ne peut manquer d'être prochaine. Du reste, une correspondance que nous eûmes avec l'auteur à ce sujet transforme le phénomène en un cas très curieux de télépathie. M. Bosc affirme dans deux lettres : « *Je ne connaissais pas votre étude quand j'ai écrit la mienne.* » C'est donc par intuition astrale que la tournure ironique de la phrase de Papus sur les nouveau-nés fut reproduite par M. Bosc, que le mot *corroborer* vint se placer dans une phrase identique et que le résumé est copié *mot à mot* dans Papus. Il est vrai qu'au lieu de Volonté et Activité,

M. Bosc dit Activité, Volonté et qu'au lieu d'idéal il dit *idéalité ;* la transmission psychique a subi là quelques corrections. C'est sans doute pour cette raison et parce que deux lignes de plus sont ajoutées aux conclusions que M. Bosc nous écrit : « J'ajouterai que mon résumé est plus développé et partant plus clair que le vôtre. » Or en ôtant ce que M. Bosc a plagié (psychiquement) dans Papus, il reste deux lignes et trois mots changés comme travail personnel. Quel curieux cas de phénomène psychique !

P.

BIBLIOGRAPHIE

Les Tempéraments et la Culture psychique, d'après Jacob Bœhme, PAR PAUL SÉDIR.

Il peut sembler osé de la part d'un positiviste de tenter l'analyse d'un ouvrage d'un mysticisme aussi pur et aussi élevé qu'est la *Culture psychique* de M. Sédir. Qu'on veuille bien se souvenir, cependant, qu'il ressort des expériences des vivisectionnistes les plus matérialistes, de ceux *qui n'ont pas rencontré l'âme sous leur scalpel* (!!!) que le corps matériel tangible de l'homme, ce corps auquel ils s'abandonnent et sacrifient même toute idéalité, n'est qu'un assemblage essentiellement instable de molécules qui ne font que passer dans l'organisme ; que la vie animale n'est qu'une suite interrompue de morts partielles, de désagrégations sans cesse renouvelées ; et qu'ainsi la conception qui fait de notre corps un tout homogène et concret n'est, strictement, qu'une illusion de nos sens ; le corps n'est qu'une apparence. Par contre, il ressort non moins évidemment de l'expérience personnelle que chacun peut répéter à volonté que l'ensemble de forces constituant ce qu'on appelle l'âme est individualisé au point qu'il n'est pas possible à un homme de connaître exactement et directement la pensée intime d'aucun autre homme, et qu'ainsi cette âme niée avec tant d'audace et d'imprudence est la *seule*

réalité que chacun ait le droit d'affirmer pour son propre compte.

Ces vérités sont la base de tout le mysticisme, sous quelque forme qu'il se manifeste; détruire les illusions matérielles, et purifier l'âme de façon à lui permettre le libre exercice des facultés qui lui sont propres, tel est le but de la culture psychique : « Il faut que chacun de ses fils (d'Adam) détruise en lui les facultés terrestres et réédifie les facultés célestes..... Les créatures ne vivent (pour nous) qu'en vertu de l'attention que nous leur prêtrons; si donc la volonté les abandonne, les créatures meurent en soi avec toutes leurs inclinations, qui arrêtent actuellement l'âme dans son essor vers Dieu. »

Est-ce donc à dire qu'il faille tout négliger pour se consacrer exclusivement à la vie mystique ? Non, car l'essence même du mysticisme, c'est l'amour : « Vivre avec le Cosmos, dit l'auteur dès la première page, c'est la Voie. » Puis, plus loin : « Il est un écueil que peu ont évité, peut-être parce qu'il est évident. Quand le Christ et les maîtres après lui ont recommandé de vendre tous les biens de ce monde pour se charger uniquement de la croix, il n'a jamais été dans leur intention de prêcher la mendicité ; au contraire, ils ont voulu détacher de toutes choses terrestres l'homme qui les aime avec passion, c'est-à-dire négativement, pour que, ayant perdu pour lui le ressort intérieur, il ne les considère que comme des moyens de se relier à l'universel..... Cherche et désire la science naturelle comme le plus précieux trésor, ce qu'elle serait d'ailleurs si l'on en usait comme il faut..... La lumière naturelle de la raison est sans doute le trésor le plus précieux qui soit au monde si on sait l'obtenir concurremment avec la lumière divine. » Et, à côté de ces enseignements virils, si fort éloignés du *Credo quia absurdum* ou du *Perinde ac cadaver*, l'auteur montre que l'humilité, le renoncement, le gai courage, la pénitence persévérante et la prière sont le seul moyen de parvenir à l'illumination, et qu'ainsi, par trois étapes successives, se réalise le véritable mystique, le *Nouvel Homme* de Saint-Martin, qui, l'esprit dans le ciel, a cependant son cœur dans l'humanité et ses pieds sur la terre.

Le travail de M. Sédir comprend une vingtaine de pages en quoi est condensée la *substantificque mouëlle*, comme dirait le maître occultiste Rabelais, d'une méthode expérimentée sans relâche depuis plus de cinq ans. Ce n'est donc pas seulement l'œuvre « de bonne foi » d'un chercheur sceptique qui dit : « Que sais-je ? » C'est, bien plus encore, l'affirmation consciente d'un expérimentateur qui a étudié, pratiqué, et qui sait. Sur le thème quasi schématique qu'il présente aujourd'hui au public, des développements pouvant occuper plusieurs gros volumes sont susceptibles d'être édifiés par un travailleur consciencieux; qu'on n'hésite pas à s'engager dans la voie si magistralement tracée par M. Sédir; ce mystique est positiviste à sa manière.

Papus termine par ces mots la lettre-préface qu'il a écrite pour ce très important ouvrage : « Je puis maintenant disparaître, certain de laisser la tradition occidentale que j'ai défendue en des mains loyales et sûres. Avec mes félicitations pour ce travail, recevez, mon cher Sédir, l'assurance de toute ma gratitude. » Qu'il nous soit permis de nous associer à ce public témoignage de reconnaissance pour les exemples d'abnégation distraite et effective que nous a donnés le dévoué secrétaire du *Groupe indépendant d'Études ésotériques*.

MARIUS DECRESPE.

*
* *

Imogène, par EDMOND PICARD, imprimé chez F. Laricer Bruxelles, 1894, in-32 de luxe.

M. Edmond Picard est un des hommes les plus en vue de la Belgique intellectuelle et même de la Belgique politique. De nombreux succès de tribune et de barreau, de sérieuses études de critique, des œuvres littéraires remarquées lui ont donné une notoriété à peu près unique dans le pays.

De filiation bourgeoise, né avec tous les avantages inhérents à cette classe sociale, il a su s'en dépouiller pour parfaiter sa culture d'assimilation esthétique. Le livre qu'il nous offre aujourd'hui est une preuve remar-

quable de la délicatesse de son cerveau et de ses grandes facultés de compréhension.

Tout y est parfaitement adapté à l'état de la sensibilité contemporaine ; idée et forme juste assez originales pour charmer les plus indépendants des esprits bourgeois et des cœurs de femmes honnêtes, — et pour ne pas leur rendre la lecture pénible.

Ce livre est la peinture d'un amour élevé par la passion des deux amants jusqu'à la hauteur du Symbole. Car c'est un mérite fort rare et qu'il ne faut pas manquer de souligner : l'esthète, chez M. Picard, s'appuie sur un philosophe fort solidement instruit.

Voici d'ailleurs une page de cette œuvre qui en indiquera l'allure mieux que toutes nos analyses :

« Harmonie ! Loi suprême du monde ! Tu règle les infiniment grands et les infiniment petits ! En toi se déverse comme en l'abîme ultime tous les efforts de la nature et des Etres vers le Bien et le Beau, Entité dernière et irréductible à laquelle aboutissent, en leur transformations de plus en plus simples, toutes les forces primitives, matérielles et morales. Corps premier qui résume et contient la multiplicité des autres et qui se magnifie aux proportions du Dieu un. Tu es l'infini car rien ne t'échappe. C'est toi qui anime l'universelle et inlassable aspiration vers un état meilleur. C'est toi qui fais éclore toutes les espérances. C'est toi qui brilles inextinguible, consolatrice et encourageante, au-dessus des misères, des souffrances et des déceptions. C'est toi qui donnes la paix et la joie dès qu'on t'a conquise. C'est toi qui es le ressort toujours bandé de la perfection. Tu es l'Absolu !...

S.

*
* *

Essai de spiritisme scientifique, par D. Metzger. Paris, Librairie des Sciences psychologiques.

M. Metzger, spirite érudit et militant, nous présente dans son livre une série de conférences lues à la Société d'études psychiques de Genève.

Après tant d'efforts tentés à Paris en vue d'amener le spiritisme dans la voie scientifique, efforts qui n'ont

abouti qu'à la dislocation des groupes parisiens, c'est avec satisfaction que nous avons constaté que M. Metzger a défendu la cause de la doctrine kardeciste avec une tolérance peu commune à ses adeptes.

Contrairement à un grand nombre de pratiquants qui voient dans les moindres faits psychiques l'intervention des désincarnés, l'auteur nous dit que : « les causes « physiques ne sont pas tout, en effet, il y a l'intelli« gence qui les dirige. Or cette intelligence, quelle est« elle ? Est-ce celle des assistants, celle du médium, « celles d'intelligences extra-terrestres ? Ou bien, aurions« nous, selon les circonstances, affaire tantôt aux unes « et tantôt aux autres.

« Etant donné que l'action de la pensée se fait sentir « en dehors des limités de l'organisme, il est infiniment « probable qu'en plus d'une occasion c'est la pensée « même du consultant qui répond à sa propre ques« tion. »

Plus loin, l'auteur passe en revue les hallucinations télépathiques, apparitions d'humains et d'animaux ; puis des conseils très judicieux sont donnés sur la manière de diriger les groupes d'études pratiques, et sur l'entraînement des médiums. Nous citerons encore un curieux chapitre où M. Metzger croit voir un certain rapport (au moins extérieur) entre les feux follets, les feux l'Elme et les lumières mystérieuses qui apparaissent dans quelques réunions spirites. Puis, après avoir traité de la question des matérialisations partielles et totales, l'auteur termine son œuvre par une conclusion remarquable par l'indépendance des théories émises.

En résumé, le livre de M. Metzger est une heureuse acquisition pour tout chercheur s'intéressant à l'étude des phénomènes de l'astral.

Nous terminerons en souhaitant que l'auteur, quoique réfractaire encore à la théorie occultiste, poursuive des études si heureusement commencées ; nous ne doutons pas alors que, par la connaissance plus approfondie de la loi du ternaire (dont il n'a jusqu'à présent entrevu qu'une partie), il n'arrive à des conclusions identiques à celles de nos maîtres.

L. C.